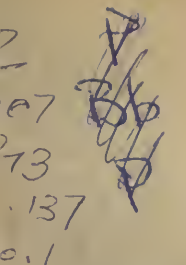


POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-QUATRIÈME. — CXXXVIIe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

BRUXELLES

Albert Dewit, 53, rue Royale.

ROME

Desclée, Lefebvre, et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

Ruiz Hermanos (Libreria Gutenberg) 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 200, rue de l'Université.

BUCAREST, ATHÈNES, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
PETROGRAD, VARSOVIE
BUREAUX DE POSTE

1916

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON JUILLET 1916

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

LUÇON

Imprimerie S. Pacteau

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-QUATRIÈME

(CENT TRENTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1916

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

Le Plan pangermaniste démasqué. *Le Redoutable Piège berlinois de « la Partie nulle*, par André Chéradame. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-16 de 356 p., avec 21 cartes originales. — Prix : 4 fr.

Nul ne saurait contester que M. André Chéradame soit l'un des écrivains français les plus avertis, le plus averti peut-être de ceux qui se sont occupés des visées générales de l'Allemagne et de son intime alliée l'Autriche-Hongrie en ce qui touche un plan longuement muri de domination européenne d'abord et, par voie de conséquence, universelle.

Le présent ouvrage n'est pas la simple résultante d'une étude d'après les livres. M. Chéradame a voyagé, observé les gens et les choses, interrogé même des personnalités qualifiées non seulement en Allemagne et en Autriche-Hongrie, mais dans le monde entier. Il a parcouru les États-Unis et le Canada, le Japon, la Corée, la Chine, l'Indochine, les Indes anglaises ; il a séjourné en Espagne, en Italie, en Belgique, au Luxembourg, en Hollande, en Suisse, en Angleterre, dans les États balkaniques et en Turquie. Ses renseignements, il les a recueillis dans 177 villes de ces différents pays. On le voit, le champ de ses investigations personnelles est singulièrement étendu : on peut donc lui faire crédit.

Le plan pangermaniste qu'il expose et discute n'est autre que la mainmise du gouvernement de Berlin sur les territoires qui s'étendent du port de Hambourg au Golfe Persique.

Tout en s'offrant comme un travail de haute vulgarisation, le livre de M. Chéradame, quoique d'intense actualité, « est, en réalité, l'aboutissement logique d'une œuvre poursuivie depuis vingt-deux ans. » L'auteur détermine comme suit (p. 24) l'essence du pangermanisme : « Doctrine d'origine strictement prussienne qui vise, en dehors de toute question de langue et de race, à absorber les diverses régions dont la possession est considérée comme utile à la puissance des Hohenzollern. » Et (p. 29) il achève sa définition en notant que ce pangermanisme « est l'antithèse absolue et la négation radicale du principe des nationalités... doctrine de cambriolage international appliquée par la Prusse à la collectivité des nations. »

Établi dès 1895, le plan pangermaniste grève, en 1911, directement et immédiatement la France (de l'embouchure de la Somme au sud de Belfort), la Belgique, la Pologne russe et les provinces avoisinantes, comme annexions, et, par influence politique et économique, l'Au-

triche-Hongrie, les Balkans et la Turquie d'Europe et d'Asie jusqu'au Golfe Persique, sans compter — l'appétit vient en mangeant — la Hollande, la Suisse et les États scandinaves. Ce bloc continental (indépendamment d'acquisitions coloniales considérables) devait placer sous les tentacules de la pieuvre germanique une superficie territoriale de plus de quatre millions de kilomètres carrés et une population de 204 millions d'habitants.

L'Allemagne comptait satisfaire ses formidables ambitions grâce à la neutralité de l'Angleterre qu'elle espérait avoir dans son jeu, tacitement ou effectivement, par l'offre de partage des colonies françaises : proposition infâme, a dit notre loyale voisine d'Outre-Manche. Les gouvernants de Berlin — les événements l'ont prouvé — se sont donc grossièrement trompés. Escomptaient-ils, de façon sérieuse, la coopération active de l'Italie ? C'est fort douteux : dans tous les cas, ils tablaient, pour le moins, sur sa neutralité absolue ou bienveillante. De ce côté encore, en dépit des intrigues de leur « 420 diplomatique », le comte de Bülow, la désillusion est venue.

Mais le sort en était jeté. Les empires centraux, bientôt renforcés de la Turquie, puis de la Bulgarie, ont poursuivi leur œuvre abominable avec une cruauté révoltante, une hypocrisie inlassable et une science extraordinaire de l'organisation du mal à tous les points de vue. « Ils se sont ainsi placés, observe M. Chéradame, au ban de l'humanité, et ceux qui, hors d'Allemagne, les aident sciemment dans leur tâche d'asservissement de l'Europe sont purement et simplement des complices et devraient être traités comme tels » (p. 123). Réflexion aussi logique que juste.

Vainement les Austro-Allemands ont essayé de briser la coalition en faisant des propositions de paix séparée à chacun de leurs adversaires. Mais méfions-nous du « coup de l'armistice. » Si l'on prête l'oreille à pareille demande, c'est alors qu'il faudra exiger des garanties préalables... Aucun des Alliés, bien certainement, ne se laissera prendre à la fallacieuse proposition de la « partie nulle », qui serait à la fois le triomphe réel de nos ennemis et la ruine des nations qui ont pris les armes pour se défendre contre la plus odieuse des agressions. La « partie nulle », tout en assurant l'impunité à l'Allemagne, lui permettrait en outre de réaliser son projet du « Hambourg-Golfe Persique », question politique et économique vitale pour les Alliés, sur laquelle M. Chéradame a grandement raison d'insister et d'insister encore, avec cette conclusion que « la victoire intégrale seule peut sauver les pays alliés de la ruine financière parce que, quoi qu'en disent certains, l'Allemagne pourra payer les frais de la lutte qu'elle a déchaînée » (p. 178-179).

Il est toutefois un point sur lequel, avec nombre de bons esprits,

je ne saurais être d'accord avec le distingué écrivain : c'est à propos de la constitution possible d'une Allemagne de 69 à 70 millions d'authentiques Germains, grâce à l'absorption par cette puissance brutale des Allemands d'Autriche-Hongrie, comme compensation à la perte de territoires à l'est et à l'ouest de l'empire des Hohenzollern. Si, comme j'en suis convaincu, la paix n'est signée qu'après la défaite complète des sinistres associés de Berlin-Vienne-Sofia-Constantinople, il deviendra nécessaire, absolument, pour éviter un nouveau conflit, de transformer l'Allemagne actuelle, largement amputée au profit de ses victimes, en la ramenant aux temps de la Confédération germanique, tout en réduisant la Prusse à une impuissance radicale et définitive. Le plan Dimier (voir *Polybiblion* de juillet 1915, t. CXXXIV, p. 23-25) me sourirait bien ; mais peut-être est-il trop beau... Quant à l'Autriche-Hongrie, c'est sa dislocation qui s'impose, d'après le principe des nationalités, ou à peu près. Donc, pas d'État fédéral (p. 349) unique, mais des pays distincts et indépendants. Et toute cette organisation nouvelle devrait être étroitement et sévèrement surveillée par les puissances de l'Entente, alliées plus que jamais après la victoire, afin d'empêcher que « les tronçons du serpent », selon l'expression pittoresque de M. Dimier, n'éprouvent la tentation de se recoller.

En ce qui concerne la Turquie, aussi perfide que sotte, sa liquidation s'imposera, avec attribution de Constantinople et des détroits, sous certaines conditions, à la Russie. D'autre part, la Bulgarie devra être exemplairement châtiée, mais comment? Une réduction de son territoire au profit de la Serbie, si éprouvée, semble toute naturelle ; cette réduction pourrait aussi, il me semble (M. Chéradame ne le dit pas) profiter de même aux Roumains et aux Grecs, si les uns et les autres se décident enfin à combattre aux côtés de l'Entente, ce qui n'est pas impossible. Mieux vaut tard que pas du tout.

Dans ce livre remarquable, éclairé de 31 cartes dans le texte, M. Chéradame a rassemblé « toutes les preuves matérielles et morales indiscutables qui permettent d'établir, sans contestation possible, que l'Allemagne a fait et continue la guerre pour réaliser le plan pangermaniste élaboré de 1895 à 1911 » (p. 330), plan exécuté aux neuf dixièmes à la date (début de 1916) où ces pages suggestives ont été écrites.

Mais déjà des avantages acquis par l'Allemagne s'émiettent de jour en jour, en attendant que la destruction de son fameux plan et de ses armées devienne un fait accompli. Ce moment fatal n'est peut-être pas si éloigné que d'aucuns semblent le craindre.

E.-A. Chapuis.

Les Auteurs de la guerre de 1914. I. Bismarck, par Ernest Daudet. Paris, Attinger, 1916, in-12 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ernest Daudet a conçu le dessein d'un ouvrage dans lequel il chercherait à saisir « sur le vif, dans la conception et l'exécution de leurs desseins criminels, les personnages qui lui apparaissent, ainsi qu'à quiconque y regarde dans le présent et y regardera dans l'avenir, comme les auteurs responsables de la guerre européenne. » Ce livre doit comprendre trois volumes. Le premier, que nous avons sous les yeux, a pour objet de faire la part de Bismarck dans cette terrible responsabilité. Il sera, nous promet l'auteur, « suivi à brève échéance d'un second où l'on verra à l'œuvre Guillaume II et François-Joseph ; un troisième et dernier sera consacré à leurs complices. » Dans l'étude sur Bismarck « l'auteur ne prétend pas avoir fait une histoire complète et détaillée du gouvernement du chancelier de fer. Plus modeste a été son dessein. Il a voulu seulement, à travers les péripéties d'une existence qui aura été fatale à l'humanité, recueillir en un vaste tableau les traits principaux par lesquels la responsabilité de cet homme néfaste se trouve engagée dans les événements qui ont suivi sa mort et dans le plus tragique, celui qui met aujourd'hui le monde à feu et à sang. » Ce tableau se déroule en seize chapitres, savoir : I. Les Causes lointaines de la guerre. II. Autour des guerres de 1864 et 1866. III. La Crise de 1875. IV. En marge de la crise. V. Les Provocations bismarckiennes de 1887. VI. Nouvelle Crise. VII. L'Affaire Schnaebelé et son lendemain. VIII. Autour d'un lit de mort (celui de l'empereur Guillaume Ier). IX. L'Avènement de Frédéric III. X. Le Règne d'un moribond. XI. Guillaume II empereur. XII. Guillaume II et Bismarck aux prises. XIII. La Chute du chancelier. XIV. Au lendemain de la chute. XV. Autour d'un mariage (celui d'Herbert de Bismarck). XVI. Les Dessous d'une réconciliation. — Les récits que nous présente sous ces divers titres M. Ernest Daudet « se recommandent, à défaut de mieux, nous dit-il, du souci de vérité dont l'auteur n'a pas cessé d'être animé en les écrivant et de l'utilisation de documents diplomatiques, de notes et de souvenirs qu'il doit à des communications bienveillantes et qui aux détails déjà connus en ajoutent d'autres qui les éclairent en même temps qu'ils nous ouvrent l'âme des personnages qui ont évolué sur le théâtre du drame au dénouement duquel nous assistons aujourd'hui. » — Sans être toujours également neuf et original, le livre de M. Daudet, écrit, ce semble, un peu à la hâte, mais dans un style d'une netteté louable, sans vaine recherche d'effet et selon la bonne tradition française, est d'une lecture agréable en même temps que très instructif. On y peut noter peut-être en certains endroits une influence excessive des événements actuels sur l'appréciation des

événements du passé. Quoi qu'il en soit, nous y avons, pour notre part, remarqué et goûté d'une façon particulière l'exposé des relations de Bismarck avec Pie IX en 1870 (p. 65 et suiv.). « C'est, écrit à ce propos M. Daudet, le cas de faire remarquer que le kulturkampf a été surtout dans ses mains un instrument de vengeance contre le pape Pie IX qui, pendant la guerre, s'était formellement refusé à servir ses desseins. » Citons encore comme ayant plus spécialement retenu notre attention l'entretien de Guillaume Ier avec le général d'Abzac (p. 107 et suiv.) et, au cours même de ces pages, la curieuse note (p. 109, n. 1) relative à la chute du cabinet Goblet, destinée à entraîner celle du ministre de la guerre, c'est-à-dire du général Boulanger ; la responsabilité bien dévoilée du comte Herbert de Bismarck dans l'affaire Schnæbelé (p. 121, 127) ; l'effet produit par la communication au tsar Alexandre III d'une lettre, authentique ou non, du prince Ferdinand de Bulgarie (p. 132-133) ; les détails donnés sur l'éducation politique de Guillaume II (p. 143-144) et sur ses relations intimes avec la famille de Bismarck qui s'attachait à le brouiller avec son père et sa mère (p. 151-152) ; les flatteries caressantes dont, après son avènement, il charma le chancelier de fer (p. 191) ; l'attitude nettement hostile de celui-ci à l'égard de la politique coloniale, en opposition avec le sentiment de l'Empereur, ce qui put contribuer à décider Guillaume à s'affranchir de sa tutelle (p. 205) ; le récit des derniers jours de l'homme d'État disgracié au palais de la chancellerie (p. 228 et suiv.) ; la scène pittoresque du *bierabend* ou « soirée de bière », offerte par le Kaiser à Jules Simon et à ses collègues de la conférence ouvrière convoquée à Berlin contre l'avis de Bismarck (p. 240) ; la scène shakspearienne de la confession mélancolique échappée au terrible chancelier, en 1877, devant quelques familiers réunis autour de lui au château de Varzin (p. 245-246). Cette énumération n'est point limitative. Le volume tout entier nous a beaucoup intéressé. M. S.

« **L'Éternelle Allemagne** », par Victor Bérard. Paris, Colin, 1916, in-18 de 347 p. — Prix : 4 fr.

M. Victor Bérard a entrepris de nous donner la clef des destinées de l' « *Éternelle Allemagne* », considérées dans leur aboutissement à la guerre présente. Il a suivi ce dessein au moyen de la singulière juxtaposition d'observations exactes, même techniques, c'est-à-dire d'une solide information historique, politique et économique, et de considérations comme de rapprochements inattendus, hasardés, parfois, ce semble, imaginaires. Cela ne laisse pas d'embarrasser l'esprit du lecteur et de rendre l'analyse de son livre malaisée. A notre sens,

la partie historique de l'ouvrage, influencée outre mesure par les événements actuels, est très inférieure à la partie politique et économique. Dans un premier chapitre : *Le Témoignage d'un chancelier*, M. Bérard nous fait connaître la source principale de sa façon de voir et d'exposer ses vues sur l'Allemagne et le conflit européen qu'elle a soulevé. « Ce sont, nous dit-il, les origines profondes du cataclysme que je voudrais montrer en ce livre... C'est de l'empire allemand, de la politique impériale que je voudrais traiter ici, en prenant comme guide un homme dont l'équitable jugement ne saurait être suspecté par les Allemands eux-mêmes, — un ancien chancelier et confident de Guillaume II, M. le prince de Bülow. » (p. 9-10). Ce jugement, M. Bérard en a trouvé l'expression dans l'ouvrage intitulé : *La Politique allemande*, dont M. Maurice Herbette a publié, au mois de juin 1915, une traduction française. M. Bérard nous donne à ce propos une intéressante esquisse de la carrière et du talent de M. de Bülow. Les chapitres II : *L'Europe et la Germanie*, III : *La Forêt germanique* et IV : *L'Empire et la Guerre*, renferment le développement des idées de M. Bérard sur l'histoire de l'Allemagne, en tant qu'elle nous révèle le caractère propre de la race allemande. Ces idées, quoique justes à certains égards, nous ont paru, dans leur ensemble, d'une complexité touffue et un peu confuse. On a, nous du moins, de la peine à s'y démêler. Nous regrettons d'y avoir vu attribuer en bloc les singularités de Guillaume II à tous ses prédécesseurs (p. 113). M. Bérard n'a pas même hésité à en faire pâtir la grande figure de Charlemagne *(ibid)*. Les chapitres suivants, d'une tout autre valeur, forment la partie politique et économique du livre. En voici les titres : V. *L'Empire de Bismarck*. VI. *L'Empire de Guillaume II*. VII. *Le Bienfait de l'Empire*. VIII. *Un Chef d'Œuvre d'Empire*. IX. *Vers l'Apogée*. X. *Vers la Faillite*. Dans cette partie on apprend beaucoup. Elle est riche en observations précises, en détails techniques, voire en tableaux statistiques. C'est une peinture saisissante des ambitions, des entreprises et des ressources, des réussites, mais aussi des faiblesses et des exagérations allemandes. Ce sont, selon M. Bérard, les spéculations un peu folles de la finance, de l'industrie et du commerce, parties à la conquête économique du monde, qui ont acculé l'Allemagne de 1914 à la guerre pour éviter la faillite. L'auteur ne dissimule pas d'ailleurs les qualités dont l'abus colossal est devenue une extravagance et un péril. Il nous donne à ce sujet un avertissement non négligeable. « Il serait enfantin, écrit-il (p. 327), de méconnaître ou de diminuer en quoi que ce soit les formidables rendements et les revenus toujours croissants que la scientifique Allemagne a su tirer de ses méthodes, de ses connaissances et de ses organisations toujours perfectionnées... Jamais, autant qu'après cette guerre, la connaissance de l'Allemagne, l'admiration de certaines

habitudes allemandes et l'acquisition de certaines qualités allemandes n'auront été plus nécessaires à tous les peuples d'Occident : transplantées en terres françaises ou anglaises, ces qualités et ces habitudes germaniques ne risqueront pas d'être outrées jusqu'au tic ou jusqu'à la manie. » — Le livre de M. Bérard est un bon instrument d'acquisition dès aujourd'hui de la connaissance qu'il nous conseille.

M. S.

La Nouvelle Allemagne (2e Série). *Derrière le Front « boche »*, par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1916, in-16 de XXIV-295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons naguère rendu compte (*Polybiblion* d'août-septembre 1915, t. CXXXIV, p. 141) de la première série du recueil d'articles de M. de Wyzewa intitulé : *La Nouvelle Allemagne*. Il publie aujourd'hui un second recueil avec ce sous-titre : *Derrière le Front « boche »*, qu'il a choisi, nous dit-il, par suite de son « désir d'agiter, moi aussi, de mon faible bras, contre cette race détestée, l'espèce de tête de Gorgone linguistique constituée par le providentiel diminutif d' « Alboche. » Son dessein est d'ailleurs le même que précédemment. « Ce second volume aura, comme le premier, pour unique objet d'étudier, d'après un certain nombre de témoignages récents, les principaux aspects de la vie, des mœurs et de l'âme allemandes, avec un effort particulier à saisir les changements de toute espèce qui n'ont pu manquer de s'y produire, depuis cinquante ans, sous l'influence d'un « héritage » décidément trop pesant de richesse et de gloire, — ou, pour mieux dire, sous l'influence de l'un de ces « gros lots » gagnés trop brusquement dans une loterie, et dont la chance trop imprévue n'a point sa pareille pour brouiller et détraquer à jamais une cervelle humaine ». Les articles dont le volume se compose, écrits d'après des ouvrages étrangers, anglais pour la plupart, sont les suivants : I. Un Chapitre de l'histoire des « atrocités » allemandes : le Martyre des baigneurs russes (août 1914). II. La Pensée et l'Art allemands. III. Quelques échantillons de l'humour patriotique allemand. IV. Un Roman populaire allemand. V. Les Méthodes pédagogiques allemandes. VI. La « Germanisation » d'une grande cité belge. VII. Une Institutrice anglaise à la Cour de Berlin (Cf. *Polybiblion* de novembre-décembre 1915, t. CXXXIV, p. 291). VIII. « Boches » des îles : un roman de guerre anglais. IX. Les Souvenirs de guerre d'un attaché d'ambassade américain. X. Encore quelques témoignages du dehors. XI. Un exemple curieux de la contagion du venin allemand. Ce recueil a tous les caractères d'une publication de circonstance. Lu avec réflexion et un peu de précaution critique, il donne des renseignements et des indications et offre quelques vues utiles. M. S.

L'Allemagne casquée. Voyage au pays des milliards, par Victor Tissot. Paris. Perrin, 1916, in-16 de iv-384 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'on en croit le témoignage de M. Onésime Reclus, qui a écrit pour le présent volume une Préface aussi brève que vive et qui respire la sainte haine de l'Allemagne, beaucoup de Français, naïvement généreux, n'approuvèrent point le *Voyage au pays des milliards*, lorsque M. Victor Tissot le fit paraître. On le considéra alors, paraît-il, comme un caricaturiste. Qui donc, aujourd'hui, contesterait à cet écrivain la qualité de peintre vrai ? Pour mon compte, je dois dire que, très jeune alors, je lus les divers ouvrages de M. Tissot avec autant d'attention que d'intérêt et qu'il ne me vint pas un instant à l'esprit d'élever le moindre doute sur la parfaite véracité de ses récits. Pourquoi, au surplus, n'aurais-je pas accordé créance au voyageur ?

Nous voici donc en face d'une réédition partielle du *Voyage au pays des milliards*, avec quelques chapitres empruntés au *Voyage aux pays annexés* et aux *Prussiens en Allemagne*. C'est, en somme, grâce à une mise au point du texte, quelquefois, et de compléments nombreux par des notes suggestives, placées au bas des pages, une œuvre actuelle, au sens complet du mot. En trois parties composées de trente et un petits chapitres pleins de vie et de couleur, M. V. Tissot nous montre admirablement « l'Allemagne casquée ». Histoire, qui fait comprendre à merveille l'ennemi héréditaire, mœurs où l'hypocrisie éclate, descriptions imagées constituent un ensemble à lire, à relire, à méditer. On trouve là aussi, vigoureusement esquissées, un certain nombre de figures haineuses : Bismarck, le grand chef faussaire et barbare, le prince Frédéric-Charles, l'éphémère empereur décoré du nom inexplicable de Frédéric le Noble, le fameux maréchal de Moltke, Danois d'origine, qui a laissé en France un si mauvais souvenir, quelques autres encore.

Bref, dans sa forme rajeunie, ce volume si rempli de faits, de choses, de noms que nous ne devons jamais oublier, me paraît, à l'heure présente, un livre de chevet pour tous les Français qui n'ont pas perdu la mémoire de l'époque funeste que le poète a qualifiée d' « Année terrible », laquelle, en dépit des horreurs qu'elle a enregistrées, était relativement bénigne comparée aux jours affreux que nous vivons...

E.-A. Chapuis.

Les Nations de la guerre. L'Autriche et les Autrichiens, traduit et adapté de l'anglais par Christian de l'Isle. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-12 de 112 p. — Prix : 1 fr.

Les vingt premières pages de ce petit volume (chapitre Ier) résument l'histoire de l'Autriche, depuis les origines modestes de cet État jusqu'en 1815. Le chapitre II esquisse les vicissitudes de l'empire des

Habsbourg au cours du XIXe siècle et des douze premières années du XXe, alors que le chapitre suivant donne un aperçu, à travers les âges, de la situation générale de l'Autriche au double point de vue, qui s'est confondu souvent, de la religion et de la politique.

Les chapitres IV à VII forment un tableau curieux et intéressant des nombreuses langues parlées dans la double monarchie et de la littérature qu'elles ont produite, ainsi que du commerce et de l'industrie; de la composition chaotique de l'empire et de sa constitution; enfin des mœurs et coutumes si différentes des Autrichiens de race germanique, des Hongrois, des Bohémiens, des Serbes, des Polonais et des Roumains qui vivent, sans affection les uns pour les autres, sous le sceptre de François-Joseph. — Les forces militaires du pays sont examinées, dans le chapitre VIII : elles ne sont point, certes, quantité négligeable, mais l'auteur estime que « la débilité politique de l'Austro-Hongrie aurait dû lui conseiller une autre attitude plus pacifique. »

Le volume se termine par une courte étude un peu embrouillée (chapitre IX) sur « les Aspirations de l'empire. » Volontiers, je le remplacerais par le thème suivant : l'Autriche-Hongrie ayant décidé qu'elle irait planter son drapeau à Salonique, pour, de là, dominer l'Orient plus tard, trouvait la Serbie en travers de sa route, la Serbie qui, de son côté, aspirait silencieusement au retour dans son giron des populations de sa race et de son sang incorporées au grand empire voisin. Et donc, il fallait supprimer ce petit peuple gênant. De là, la guerre que les deux États du centre ont déchaînée sur l'Europe.

Une observation finale : dans la « Bibliographie » assez importante qui constitue le chapitre X, où se trouvent très peu d'ouvrages de langue française, aucun de ceux de M. Louis Leger et de M. André Chéradame n'est mentionné : c'est une lacune regrettable. Nous n'en sommes pas moins en présence d'une étude intéressante et suggestive sur le singulier empire des Habsbourg. E.-A. CHAPUIS.

Het Pangermanisme en de oorlog, door H. J. P. A. KIERSCH. Amsterdam, Van Holkema en Warendorf, 1916, in-8 de 75 p. — Prix : 2 fr.

Cette brochure de M. Kiersch est, à ma connaissance, un des exposés les plus clairs et les plus probants des origines et des responsabilités de la guerre. En quelques traits concis et précis, l'auteur met en relief l'essence du pangermanisme, de cet orgueil de race, de cette soif de domination universelle qui devait conduire l'Allemagne à la guerre folle et criminelle dans laquelle se consume la fleur de la jeunesse européenne. Il esquisse le développement de la politique dans les

dernières années du XIXe siècle et les premières années du XXe ; puis, par une analyse exacte et serrée des documents diplomatiques sur les origines de la guerre, il établit une fois de plus les efforts combinés de la Triple Entente et aussi de l'Italie pour sauvegarder le maintien de la paix, efforts que la mauvaise volonté et la duplicité des empires centraux a fait échouer.

Écrit surtout pour éclairer ses concitoyens, pour ouvrir leurs yeux sur l'importance de ce qui est en jeu dans la lutte actuelle, pour leur rappeler leurs droits et leurs devoirs internationaux, pour les faire réfléchir à la nécessité possible de tout sacrifier pour défendre leur indépendance et leur droit à l'existence nationale, ce travail sera lu avec profit par tous ceux qui peuvent aborder la lecture du néerlandais. Je crois qu'une traduction qui le mettrait à la portée d'un plus vaste public ne serait pas une œuvre inutile.

Je signalerai tout particulièrement l'excellent exposé de la politique allemande au début du vingtième siècle jusqu'à l'assassinat de François-Ferdinand (p. 13-30), et, comme points de détail, la remarque judicieuse (p. 55) sur ce qu'offre d'étrange le discours du Kaiser à son peuple, le 31 juillet, quand la guerre n'était pas déclarée ; l'observation (p. 74) sur la prétendue défense par l'Allemagne de la liberté des mers contre l'Angleterre ; comme le dit l'auteur, pour croire à la sincérité de l'Allemagne en cette affaire, il faut une forte dose de naïveté.

E.-G. Ledos.

Précisément parce que je suis Allemand ! *Éclaircissements sur la question de la culpabilité des Austro-Allemands posée par le livre « J'accuse ! »*, par Hermann Fernau. Lausanne et Paris, Payot, 1916, in-16 de 167 p. — Prix : 1 fr. 50.

« J'accuse ! » par un Allemand (cf. *Polybiblion* d'août-septembre 1915, t. CXXXIV, p. 81-83) a soulevé en Allemagne des colères qui se sont traduites, de la part du gouvernement impérial, par des mesures pour empêcher l'introduction et la circulation du livre et, de la part de quelques écrivains, par des réfutations où les violences et les injures tiennent souvent lieu de raisons.

M. Hermann Fernau, qui est un Allemand authentique, domicilié à Paris à la veille de la guerre et obligé par elle de se réfugier en Suisse, estime les procédés un peu sommaires et moins propres à défendre la cause germanique qu'à la discréditer. Interdire le livre lui paraît être un aveu qu'il renferme des accusations justes ; il montre d'autre part l'insigne faiblesse, si ce n'est le manque de bonne foi, des répliques de Th. Schiemann, — d'un neutre suisse, M. Weber — et d'un universitaire anonyme ; il y ajoute quelques mots sur un article de M. Pernerstorfer et sur un volume de M. Karl Helfferich.

aujourd'hui ministre des finances de l'empire, qui répond indirectement à « *J'accuse.* »

La critique de M. Fernau est sévère et parfois cinglante ; elle a provoqué, elle aussi, des indignations outre-Rhin ; on a voulu chicaner sur sa nationalité, bien qu'il soit un Allemand authentique, et que ses écrits, publiés en Allemagne même, l'aient fait connaître dès avant la guerre. Mais c'est précisément parce qu'il est un Allemand, comme il le dit, qu'il réclame une étude attentive et une réfutation sérieuse et en règle — si elle est possible — du livre « *J'accuse !* », qu'il demande des débats où soit discutée la question de savoir si, oui ou non, les empires centraux sont responsables du déchaînement de la guerre.

Tout en honorant chez M. Fernau le sentiment qui lui interdit de « mettre *sa* patrie plus haut que la vérité », tout en rendant hommage à l'inspiration de son livre et au courage qu'il a eu de le signer de son nom, nous ne pouvons nous empêcher de formuler quelques réserves sur sa brochure. Considérer comme inexistants les antécédents de la guerre, ou du moins comme ne valant pas la peine qu'on s'en occupe (p. 62-63) nous paraît un peu exagéré. En jugeant que la guerre est « l'œuvre d'individus *isolés* » (p. 88), l'auteur a sans doute en vue d'éliminer la responsabilité du peuple allemand, alors qu'il ne semble que trop certain que la nation tout entière a sa lourde part de cette responsabilité. L'auteur exprime (p. 96) sur « le moyenâgeux bon plaisir des despotes » des opinions qui montrent bien que le sens exact de « bon plaisir » lui échappe. E.-G. Ledos.

Deutsche Worte : *Königsworte, Kaiserworte, Kanzlerworte ; Worte der Weisen ; Worte der Kulturschwarmer ; Dichterworte ; Worte von Heerführern und Soldaten ; Worte der Presse und Politiker ; Worte der Kirche ; Worte der Vernunft.* Mit Anmerkungen und einer Einleitung : *An die Deutschen.* Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-8 de 176 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce qu'ils pensaient, par Gaspard Wampach. *Deux témoins : Daniel Frymann : Hermann Fernau.* Paris, Fischbacher, 1916, in-16 de XIII-303 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est aux Allemands que s'adresse le recueil publié par la maison Berger-Levrault ; aux Allemands de bonne foi, à ceux « qui n'ont pas ployé les genoux devant le veau d'or » et qui ne ferment pas obstinément les yeux à la lumière et les oreilles à la vérité. Sont-ils nombreux ?

En outre, il pourra provoquer d'utiles réflexions chez les neutres de langue allemande : et quiconque parmi nous possède suffisamment cet idiome ne sera pas fâché d'avoir là sous la main tout un assemblage de textes caractéristiques, bons à connaître et à méditer. Princes, hommes d'État, militaires, philosophes, politiciens, savants viennent tour à tour exprimer des idées qui ne justifient que trop le sentiment

que l'opinion allemande, dans sa grande majorité, poursuivait le rêve de l'hégémonie germanique et voulait la guerre, la guerre systématiquement brutale.

Parmi les documents que renferme ce volume, nous notons la fameuse interview de novembre 1892 dans laquelle Bismarck révéla la falsification de la dépêche d'Ems, qui fit éclater la guerre de 1870-1871 ; un curieux article d'Ostwald, dont le titre est par lui-même très suggestif (*Europa unter deutscher Führung*), et le texte du manifeste des 93 ; la réponse des pasteurs Dryander et Cie à une lettre que M. le pasteur Babut avait ingénument adressée à ce haut personnage ; les chants de haine de Heinrich Vierordt et de Ernst Lissauer (celui-ci est le fameux morceau contre l'Angleterre); des extraits de Bernhardi et du *Handbuch über den Kriegsgebrauch.*

Comme paroles de la raison, l'éditeur du volume n'a guère trouvé que la protestation de Liebknecht au Reichstag qui suscita tant de colères contre l'orateur socialiste. L'annotation, parfois bien insignifiante, aurait pu être réduite. Et nous devons faire quelques réserves sur certaines appréciations de l'éditeur de ce volume.

— Parmi les pangermanistes dont l'œuvre a fourni des extraits au recueil des *Deutsche Worte*, l'un des plus enragés était assurément l'écrivain qui s'est caché sous le nom de Daniel Frymann et dont le livre : *Si j'étais l'Empereur (Wenn ich der Kaiser war)* a obtenu en Allemagne un si gros succès. C'est bien une œuvre à connaître en détail; et M. Gaspard Wampach a bien fait de la prendre comme type de *Ce qu'ils pensaient*. Au lieu de la traduire intégralement, comme on vient de faire pour le livre non moins célèbre de Tannenberg, il a préféré nous en donner une analyse critique qui lui permet de mettre dans un relief plus saisissant les passages les plus caractéristiques. Assurément, Daniel Frymann ne représente pas toute l'opinion allemande ; il est le porte-parole d'un pangermanisme exalté et surexcité; mais le succès considérable qu'a obtenu son livre laisse entrevoir l'influence qu'il a exercée même sur des gens qui pouvaient le trouver par endroits exagéré. M. Wampach observe aussi avec raison qu'il « nous renseigne sur des questions de politique externe ou interne qu'aura à résoudre le futur congrès de la paix. »

Le livre d'Hermann Fernau, que M. Wampach analyse aussi, lui sert, dans une certaine mesure, de repoussoir : M. Fernau, qui vient d'écrire une brochure courageuse, au sujet du livre : *J'accuse*, par un Allemand, est l'auteur d'une étude sur *la Démocratie française*, parue à Leipzig au début de 1914. Il n'y parle pas seulement de la France, pour laquelle il exprime ses sympathies de démocrate, mais aussi de l'Allemagne, et tandis qu'il déclare que « ce serait un malheur pour l'univers, si l'idée française cessait jamais d'être une idée euro-

péenne », il ajoute que « ce serait un malheur plus grand si l'idée germano-aristocratique de la Kultur cessait d'être une idée strictement nationale. » Évidemment, Hermann Fernau ne représente pas l'opinion d'un grand nombre de ses compatriotes ; aussi bien M. Wampach ne l'appelle-t-il en témoignage que comme critique de bien des idées dominantes dans son pays ; et les pages qu'il lui consacre sont presque autant remplies des idées de ceux qui pensent autrement.

D'ailleurs les sympathies de M. Fernau pour la France ne l'empêchent pas d'estimer que nous devrions — et de nous suggérer de le faire — renoncer à la politique de grande puissance, sacrifice minime et profitable, car il serait compensé par l'accroissement de la richesse, du commerce, de l'industrie. « Ce matérialisme est abject, dit justement M. Wampach. Dans les livres du *Kaufmann* — et tout Allemand est *Kaufmann*, — il n'y a aucun compte ouvert pour les sentiments sublimes, qui ne peuvent être évalués en mark et en pfennigs. »

E.-G. Ledos.

War letters of an American woman, by Marie Van Vorst. London and New York, John Lane, 1916, in-8 de 352 p. avec 11 planches. — Prix : 6 fr. 25.

Mlle Marie Van Vorst est bien loin d'être une inconnue ; depuis 1893, où elle fit ses débuts dans le *Scribner's Magazine*, elle a écrit plus de vingt volumes, soit seule, soit en collaboration avec sa belle-sœur, Mme Bessie Van Vorst, devenue depuis quelques mois Mme Hugues Le Roux ; plusieurs de ses livres ont eu un succès considérable ; l'un de ceux qu'elle a écrits avec sa belle-sœur, *The Women who toils*, a été traduit en français (*L'Ouvrière aux États-Unis*, 1904 ; cf. *Polybiblion* de juillet 1904, t. CI, p. 31-32) ; un autre, qui fait partie de la collection des *Riveres of the old world*, intéresse directement notre pays (*Seine*, 1909). Notre pays, Mlle Marie Van Vorst l'habite depuis un quart de siècle ; bien qu'Américaine, elle lui appartient en partie par ses origines familiales, c'est elle-même qui nous l'apprend ; elle lui appartient plus encore par l'affection vraiment chaude et dévouée qu'elle lui porte.

De cette affection, elle nous a donné depuis le début de la guerre des preuves palpables : à l'hôpital américain de Neuilly, elle s'est dévouée au soin de nos malades, et elle n'a pas hésité à faire aux États-Unis des conférences qui ont valu à la France et des concours pécuniaires et des concours non moins précieux d'infirmières et de médecins. De cette affection, le beau livre que nous annonçons ici est une preuve nouvelle et bien vivante. Elle y a mis tout son cœur de femme, toute la vivacité de sa nature impressionnable et toutes les ressources d'un réel talent d'écrivain.

Ses lettres, adressées à sa mère, à sa belle-sœur, à son frère, à des amis, parmi lesquels la marquise de Sers, semble être des plus chères, s'étendent de la mi-juillet 1914 au début de novembre 1915. Pendant ce temps l'auteur s'est trouvée tour à tour en France, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, et sur ces divers pays, sur leur physionomie pendant la guerre, sur l'état de l'opinion, elle nous apporte un appoint de renseignements assez considérable. La neutralité américaine n'a pas ses sympathies ; elle trouve que son pays doit beaucoup à la France, elle estime que ceux de ses compatriotes, et ils sont nombreux, qui sont venus profiter de l'hospitalité française ont contracté vis-à-vis de la France une dette de reconnaissance : elle cite, en l'approuvant, le mot de R. H. Davis sur le président Wilson, prônant la neutralité : « Il n'a pas vu cette guerre » (p. 38) ; elle déclare que, si elle était un homme, il y a longtemps qu'elle se serait engagée.

Les traits héroïques ou touchants, qui peuvent faire aimer la France, qui donnent de ses soldats et de sa population une idée noble ou sympathique abondent sous sa plume ; si elle déclare que Paris est triste (p. 223) elle ajoute aussitôt que ce n'est pas d'une tristesse déprimante ; l'esprit de camaraderie entre officiers et soldats (p. 245), l'union qui s'est faite parmi les Français, les sympathies vite établies entre gens qui souffrent des mêmes angoisses (v. par ex., la très touchante histoire d'une mère et d'un officier à la Madeleine, p. 257), l'héroïsme auquel s'élèvent des natures qui semblent simples au premier abord (p. 275 et suiv., histoire du zouave Jacquemin) sont dépeints par elle avec une grande puissance de sentiment.

Quant aux Allemands, leurs procédés barbares (et notamment p. 29 une anecdote sur le traitement des Anglaises en Allemagne), leur conduite vis-à-vis des États-Unis, leur brutal torpillage de paquebots comme le *Lusitania* (elle faillit s'embarquer dessus), excitent sa légitime indignation, et elle ne se laisse pas aller facilement à l'admiration des mérites qu'on prétend leur reconnaître : leur organisation, elle n'y voit qu'un matérialisme autocratique (p. 50) ; d'ailleurs l'Allemagne n'est-elle pas plus matérialiste que la Russie ? (p. 35).

Notons encore (p. 150 et s. et passim) des pages suggestives sur les leçons de la guerre.

Mais ce n'est pas seulement par ses tableaux, ses récits, ses considérations sur la guerre que ce livre est attachant. Il est en outre très personnel, plein de confessions qui nous font pénétrer dans la connaissance psychologique de Mlle Marie Van Vorst ; et il y a là des choses très intéressantes : tout ce qui touche à l'histoire d'un esprit et d'une âme, surtout quand ils sont, comme ici, de qualité supérieure est fait pour retenir notre attention.

Je crois que, parmi les livres de Mlle Van Vorst, celui-ci ne sera pas le moins lu ni le moins goûté ; et je ne crois pas me tromper en disant que ce ne sera pas seulement un succès littéraire, mais qu'il conquerra à l'auteur de nombreuses sympathies.

Parmi les planches qui ornent le volume nous signalerons le portrait de l'auteur, celui de sa belle-sœur et celui de M. Hugues Le Roux.

E.-G. Ledos.

L'Allemagne contre l'Europe. La Guerre. 2e série. *Mai 1915-janvier 1916*, par Francis Charmes. Avec des *Souvenirs sur Francis Charmes*, par Émile Faguet. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 377 p. — Prix : 3 fr. 50.

La modération, qui faisait la valeur du talent et l'autorité des jugements de M. Francis Charmes, prenait une supériorité plus grande encore du contraste avec les événements tragiques et sanglants de la guerre actuelle. Sa plume ferme, sobre et nette, d'une allure calme et sereine, analysait les problèmes du moment avec une indépendance supérieure ; le lecteur s'en impressionnait davantage. On eût aimé faire lire ses articles à des neutres intelligents et de bonne foi. Voilà pourquoi on retrouvera du plaisir à feuilleter ces pages, écrites hier et déjà emportées par le flot des événements qui se pressent ; la sagesse qui les inspire est de tous les temps et le patriotisme qui s'y affirme dominera demain encore la marche de nos politiques dans le règlement définitif des terribles affaires de ce monde. L'intervention italienne au printemps de 1915, les intrigues balkaniques de l'été, la « patience » américaine de l'automne, l'agonie de l'armée serbe au début de l'hiver, et notre arrivée à Salonique après les fourberies grecques, tels sont les cadres où se meuvent aisément les appréciations du directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

On se range facilement aussi à son avis, même quand on croirait examiner les choses sous un angle plus ouvert. Il faut cependant garder sa liberté d'esprit pour regretter certaines interprétations qui lui font juger un peu à côté la conduite et même les sentiments particuliers de Benoît XV. — C'est un titre ambitieusement inexact que d'avoir appelé : « Souvenirs sur Francis Charmes » les pages qui ouvrent ce volume ; écrites par M. Émile Faguet, rapidement, avec indulgence et sans prétentions, elles manifestent la camaraderie suivie, depuis le collège de Poitiers jusqu'à l'Académie française, par deux compagnons littéraires, mais elles ne nous apportent pas les précisions historiques qui eussent satisfait notre curiosité. G. de G.

Propos de guerre, par l'abbé Wetterlé. 2e série. Paris, l'Édition française illustrée, s. d. (1916), in-18 de VI-330 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas, par l'abbé Wetterlé. Paris, l'Édition française illustrée, s. d. (1916), in-18 de ix-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qu'était l'Alsace-Lorraine et ce qu'elle sera, par le même. Même librairie, s. d. (1916) in-18 de xix-317 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les Français auront grand intérêt et profit à lire ces trois volumes et à en méditer le contenu. Ils sont dûs au vaillant Alsacien qui lutte si énergiquement, par la parole et par la plume, pour la libération de sa province et pour la grandeur de la France.

— Dans le premier on sera bien aise de trouver réunis une suite d'articles publiés dans divers journaux et qui ont moins perdu de leur actualité que ne le prétend l'auteur dans son Avant-Propos. Ils sont groupés sous deux rubriques principales; sous le titre de *Propos de guerre* sont réunis des articles relatifs à la guerre, ses causes, ses origines, les responsabilités, puis nos espérances de vaincre et enfin ce que devra forcément être la victoire. Un autre groupe réunit, sous le nom de *Têtes de boches*, une galerie de portraits, spirituellement brossés, des principaux personnages au pouvoir et des partis politiques en Allemagne. La lecture de ces pages est des plus utiles pour se former l'opinion sur ce que doivent être nécessairement pour la France les conditions de la paix. On trouvera à la suite le texte de quatre allocutions prononcées par l'auteur dans des circonstances récentes.

— Le deuxième volume nous montre qu'il y a deux Allemagnes, celle que le touriste parcourt et qui, toute en façade, produit une impression de fausse grandeur, et l'Allemagne grandie trop vite, affolée d'ambitions démesurées, chez laquelle, comme chez tous les parvenus, le désaccord est criant, grotesque. Il y a encore l'Allemagne de la légende sentimentale, celle du vague mysticisme et de la philosophie nuageuse, et l'Allemagne couverte d'usines, hérissée de cheminées, dont les industriels-pirates ne rêvent que de conquêtes nouvelles et dont l'armée est commandée par des reîtres à la mentalité barbare sous des dehors policés. Il y a enfin l'Allemagne absorbée dans l'étude des textes anciens et de tous les grands problèmes scientifiques et une autre Allemagne plus réaliste où des professeurs pétris d'orgueil pillent et démarquent les découvertes faites ailleurs, falsifient l'histoire, mettent leurs connaissances aux enchères et prêchent la guerre et le carnage pour assurer à la science germanique une supériorité qu'elle ne saurait devoir à son seul mérite. Antithèses déconcertantes que l'auteur analyse en de courtes études, avec impartialité mais une connaissance parfaite du sujet. Quand on aura terminé la lecture de ces pages, on ne pourra que se rallier aux conclusions de l'auteur.

— Enfin le troisième volume contient le texte de neuf des plus belles conférences que l'auteur a données, à Paris et dans les principales villes de France, sur l'Alsace-Lorraine à différents points de vue. Dans la Préface, M. Henri Welschinger résume l'œuvre patriotique de l'excellent orateur et en fait l'éloge.

Encore une fois il faut lire ces trois volumes pour s'éclairer sur une foule de questions mal connues en France touchant l'Alsace-Lorraine et l'Allemagne et sur lesquelles on a généralement des opinions erronées.

A. Gasser.

France-Alsace, par Paul-Albert Helmer. Paris, l'Édition française illustrée, s. d., (1916), in-18 de xv-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

On trouvera réunis dans ce volume, avec une Préface de M. Maurice Barrès, des conférences et des articles de journaux du savant avocat colmarien. Le distingué juriste, après avoir été avant la guerre l'un de ces patriotes qui ne cessèrent de maintenir en Alsace l'inaltérable fidélité à la France, plaide aujourd'hui la cause de ses compatriotes auprès des autorités administratives françaises. C'est dans ce but que ces conférences données et ces articles écrits en différentes circonstances, sont réunis pour former un tout qui nous montre successivement le passé de l'Alsace : comment elle est devenue française, comment elle a vécu sous le régime allemand, comment elle a su résister à une « Allemagne, trop jeune pour ne pas avoir l'esprit d'un parvenu, trop étroite de vues pour savoir admettre la contradiction, trop pédante pour savoir rire. » Puis il expose ce qu'est réellement l'Alsace d'aujourd'hui. Il s'applique à dissiper les malentendus. Dans la troisième partie, il démontre comment doit se faire la réunion de l'Alsace à la France. Enfin dans la quatrième il pose les principes qui devront diriger la politique française dans la réorganisation de l'Alsace. Cette partie est la plus importante du livre : c'est une conférence faite à Paris, au Cercle amical des fonctionnaires de France et des colonies. Ceux-ci feront bien de s'inspirer des principes que l'auteur émet sous forme d'aphorismes à la suite de sa conférence. Et dans tout le volume ressort clairement pourquoi cette réunion à la mère patrie d'un pays qui lui a été violemment arraché, paraît d'une délicatesse extrême. Pourquoi elle exige la collaboration plus intime de toutes les bonnes volontés et le choix de personnes réunissant au doigté le plus fin les connaissances les plus solides. — Il ne faut pas oublier que depuis 1870 la France a évolué, tandis que l'Alsace est restée figée sur elle-même, soumise à des influences différentes, tout en gardant une admiration profonde pour la France. Il faudrait aussi qu'en France l'esprit politique changeât. « Plus on

louait l'Allemagne, plus la France s'embellissait aux yeux des Alsaciens. Quand les Allemands le niaient, ils en riaient ; mais quand les Français le constataient, cela les faisait quelquefois pleurer. » Je ne crois pas me tromper en affirmant que les Français auront beaucoup à apprendre dans ce livre, pour leur propre bien autant que pour celui de l'Alsace.

On trouve encore à la fin du volume, comme annexes, différents documents utiles : la déclaration de Bordeaux, le discours de Keller à l'Assemblée nationale, le 1er mars 1871, la protestation de Bordeaux, le discours de M. Teutsch au Reichstag (18 février 1874), le programme de l'Union nationale d'Alsace Lorraine adopté le 29 juin 1911, un tableau chronologique des événements historiques d'Alsace de 1871 à 1914, enfin, comme appendice, la remarquable conférence que fit l'auteur le 3 décembre 1913, à la salle de la Société de géographie de Paris, sur le pangermanisme, conscience nationale du peuple allemand. Ce discours en quelque sorte prophétique a trouvé sa confirmation dans la guerre actuelle. Il faudra que l'opinion française s'en inspire lors du traité de paix. A. Gasser.

La Défense nationale et notre Parlement, par Jules Mony. Paris, Perrin, 1916, in-16 de v-283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet traité dans cet ouvrage est délicat dans les conditions de l'heure actuelle et le compte rendu l'est peut-être plus encore. Telle information et telle appréciation ont été permises à l'auteur qui pourraient bien ne nous pas l'être. Aussi est-ce à lui-même que nous empruntons la définition et l'analyse de son livre. « Le but de cet ouvrage, nous dit-il, est de faire connaître, dans la mesure du possible : quelle était notre situation d'avant-guerre au point de vue de la Défense nationale ; le rôle qu'a joué le Parlement régulateur de de notre vie politique et économique, dans la préparation de nos forces militaires avant et après les hostilités, ainsi que dans la conduite des événements ; de faire connaître les obstacles qui s'opposent à l'organisation définitive des forces nationales. Il est aussi d'indiquer une solution qui permettrait de coordonner nos moyens d'action, de reconstituer notre machine de guerre et de la mettre au point, d'utiliser nos forces offensives et défensives avec toute la prudence, toute l'autorité et toute l'énergie qui sont nécessaires pour terminer rapidement cette guerre à notre avantage... La première partie de l'ouvrage est consacrée au régime parlementaire et aux conditions dans lesquelles se trouvait l'œuvre de défense nationale avant les hostilités. — La deuxième partie a trait à la forme du gouvernement de temps de guerre, à l'Union sacrée et à l'action parlementaire durant

la guerre. — Dans la troisième partie, sont étudiées, au point de vue de la Défense nationale et au point de vue économique, certaines questions d'une gravité exceptionnelle : l'insuffisance de notre diplomatie, les dangers de l'espionnage, l'œuvre néfaste de la Sozial-Demokratie allemande, les méfaits des trafiquants dans certains marchés de la guerre, la situation précaire dans laquelle ont été mis notre commerce et notre industrie par des erreurs gouvernementales et parlementaires. — La quatrième partie a pour objet : d'établir la part de responsabilités encourues par le monde parlementaire avant et durant la guerre ; d'exposer la forme constitutionnelle d'un gouvernement capable de nous assurer la victoire définitive et prochaine. » — Disons tout de suite que ce gouvernement est un « Comité de salut public constitutionnel » et que, dans la façon dont il le conçoit et l'organise comme dans les effets qu'il en attend, M. Jules Mont décèle un esprit d'utopie, qui se manifeste d'ailleurs dans toutes les parties théoriques de son ouvrage, celles surtout qui se rapportent à la politique proprement dite. Au contraire les parties positives, c'est-à-dire critiques et techniques, nous ont paru de première valeur et dont il y a lieu de tenir grand compte. L'auteur, très bien informé, use de cette information avec beaucoup de bon sens et de sagacité. Plusieurs de ses observations sont neuves autant qu'excellentes. Nous regrettons seulement sa nuance anticléricale (p. 94, 95). Nous signalerons comme remarquables entre tous, les chapitres intitulés : *La Défense nationale avant les hostilités* (Partie I, chap. III) ; *Notre Machine de guerre* (Partie I, chap. IV) ; *La Diplomatie* (Partie III, chap. I) ; *La Sozial-Demokratie* (Partie III, chap. III) ; *Les Trafiquants* (Partie III, chap. IV) : *Commerce et Industrie* (Partie III, chap. V). Le lecteur intelligent de ces pages verra désormais plus clair. C'est aussi, sans compter le reste, une page à noter que celle qui commence ainsi : « Nos politiciens » (p. 120-121). Le style, ferme et pittoresque en cet endroit, est en général trop négligé dans ce livre. On y lit par exemple : « une somme de travail suffisante pour que leur sort *puisse* être *possiblement* amélioré » (p. 183) ou encore : « quoique animés de la *meilleure bonne* volonté » (p. 244). Mais dans un ouvrage de ce genre c'est le fond qui importe. Or, sous les réserves indiquées, le fond ici est solide et substantiel.
M. S.

L'Angleterre et la Guerre, par André Chevrillon. Paris, Hachette, 1916, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Effort anglais, par Henry Wickham Steed. Paris, Colin, 1916, in-18 de 39 p. — Prix : 0 fr. 50.

L'un des publicistes français qui connaissent le mieux l'Angleterre,

M. André Chevrillon, a réuni en un volume : *L'Angleterre et la Guerre*, une série d'études publiées par lui du mois de septembre au mois de décembre 1915 et intitulées : *L'Opinion. — L'Illusion de sécurité. — L'Appel à la conscience. — Les Hommes. — Le Besoin d'adaptation. — L'Adaptation. — Aujourd'hui et demain.* — Dans la première il nous représente la différence capitale de l'opinion anglaise avant la guerre et depuis la guerre. Avant la guerre l'opinion et le gouvernement étaient en proie à un véritable aveuglement de pacifisme. L'attention du pays était absorbée par la question des réformes intérieures, entreprises par la politique radicale. Elle se détournait des clairvoyants qui s'efforçaient en vain de lui faire apercevoir la pressante menace allemande. L'auteur donne les raisons de cet insuccès. Leur effet persiste d'abord quand la crise éclate. De là l'incertitude de l'opinion, l'embarras et l'hésitation du gouvernement. Mais le voile se déchire. La violation de la neutralité belge décide enfin, mais impérieusement, l'Angleterre à intervenir. Cet événement supprime toute opposition possible et fait l'unanimité dans le pays. L'opinion anglaise, qui a cru d'abord à une lutte conçue à sa façon, c'est-à-dire loyale et chevaleresque, selon le point de vue du *gentleman* et du *sportsman*, est rudement secouée par les atrocités allemandes, par la divulgation des sophismes philosophiques qui les érigent en théorie, par les raids de zeppelins et de sous-marins. Dès lors l'ennemi est pris en abomination et la lutte contre lui devient une obligation de conscience religieuse et morale. La guerre est considérée comme une croisade. — La seconde étude : *L'Illusion de sécurité*, est un tableau coloré, un peu surchargé parfois, de Londres, d'une part, et, d'autre part, des campagnes anglaises, et du sentiment de force et de sécurité qui, au premier abord, en résulte pour le visiteur comme pour l'habitant. « De là, dit l'auteur, depuis le début de la guerre, l'effort incessant, et paradoxal aux yeux de l'étranger, des plus patriotes, s'ils sont de ceux qui savent et qui mènent, pour *alarmer le pays* » (p. 92-93). — Dans la troisième étude : *L'Appel à la conscience*, l'auteur expose le principe général, les origines, les significations religieuses et politiques du recrutement des nouvelles armées anglaises par les engagements volontaires ; il examine le caractère et la méthode de la propagande entreprise à cet effet et ne dissimule pas les limites d'efficacité du système. — L'esprit et l'aspect de ces armées sont décrits dans la quatrième étude : *Les Hommes*. — Dans la cinquième : *Le Besoin d'adaptation*, l'auteur constate les insuffisances et les défauts d'organisation militaire et politique qui ont atténué l'élan et affaibli l'action de nos alliés. — Les remèdes appliqués à ces causes de faiblesse font l'objet de la sixième étude : *L'Adaptation*, ainsi que les résistances à vaincre pour triompher de

traditions, d'habitudes, d'intérêts contraires à une transformation devenue indispensable Une attention particulière est donnée à la marche de plus en plus sensible de l'opinion et du gouvernement vers le service obligatoire. Cette étude, très fouillée, est riche en notions intéressantes, notamment sur l'attitude, au premier abord paradoxale, des socialistes anglais. — La septième et dernière étude : *Aujourd'hui et demain*, est consacrée notamment à mettre en relief les conceptions nouvelles et les changements probables de l'individu, de la nation et de l'empire en conséquence de la guerre où la Grande-Bretagne est entrée à fond. « Toutes proportions gardées, dit M. Chevrillon, une telle évolution peut se comparer à celle du Japon » (p. 297). — L'ouvrage est précédé d'un Avant-Propos, où se trouvent d'intéressantes et sagaces observations sur « l'essentielle différence psychologique des deux peuples » allemand et anglais (p. 7 et suiv. — Cf. p. 178, 179, 187 et suiv.). Il est suivi de plusieurs Appendices.

— Le même sujet que celui qui a été traité avec détails par M. André Chevrillon est exposé rapidement et vivement par M. Henry Wickam Steed dans sa conférence : *L'Effort anglais*. L'auteur y reconnaît le défaut de préparation militaire de l'Angleterre, l'existence et l'inutilité des avertissements qui lui furent donnés. Il rapporte à ce propos le mot dit à lui-même en 1911 par le roi Charles de Roumanie : « L'Angleterre a une belle petite armée, elle n'a pas d'armée de campagne. Il faut qu'elle s'en fasse une. La paix de l'Europe peut en dépendre » (p. 13). Il montre que l'idée d'État était jusqu'à présent presque inexistante chez ses concitoyens. Il constate la révolution produite par la guerre dans l'esprit anglais, secoué de sa torpeur par la violation de la neutralité belge. De nouvelles armées se lèvent. La « crise des munitions » aboutit à une ferveur efficace de labeur et de production. Non seulement la Grande-Bretagne, mais l'immense empire britannique voit naître et grandir un ardent « sentiment collectif » une vraie « passion nationale ». Les colonies anglaises se jettent à l'envi dans la lutte contre l'Allemagne. « Aujourd'hui, on peut vraiment dire que les peuples britanniques ne font qu'un seul peuple, animé d'un même esprit » (p. 34). Le peuple « n'a jamais douté de la victoire. — Il a la ferme intention de vaincre sur les champs de bataille, sur les mers, et aussi autour du tapis vert où se décideront les conditions de la paix future. Il ne veut plus qu'il existe en Europe un état de choses qui permette à la convoitise arrogante et organisée de la Prusse d'assassiner et de rançonner les peuples de civilisation supérieure. » M. S.

Le Drame de Senlis, *journal d'un témoin ; avant, pendant, après, août-décembre 1914,* par le baron André de Maricourt. Paris, Bloud et Gay.

1916, in-16 de 288 p., avec 17 planches, 1 carte et 1 plan. — Prix : 3 fr. 50.

Demeuré à Senlis pendant l'occupation allemande, mêlé de près à l'œuvre de la Croix-Rouge, se dédommageant de ne pouvoir prendre place parmi les combattants en se multipliant au service de ses concitoyens, témoin et acteur dans le drame dont fut victime la cité et qu'il a esquissé déjà dans *les Cités meurtries*, M. le baron André de Maricourt a tenu au jour le jour un registre des faits qu'il a observés, des impressions qu'il a ressenties, des récits qu'il a entendus.

C'est ce journal, destiné à ses neveux dont, sur des conseils amis, il a bien voulu détacher quelques pages pour nous. Si son éducation d'érudit et son tempérament d'historien lui ont fait un devoir de nous donner son journal tel qu'il l'a écrit, sans le remanier, avec « son caractère familier et authentique », sa valeur d' « expression immédiate du choc ressenti », un sentiment de pudeur devant le quel tout lecteur s'inclinera l'a conduit à en éliminer les passages trop intimes, les faits qui intéressent plus particulièrement les membres de sa famille : encore en a-t-il laissé subsister, surtout dans la première partie de son livre, quelques lignes parce qu'elles « peuvent donner la vision de « toute » famille française pendant cette inoubliable période de la guerre. »

Le journal commence au 1er août pour se clore au 31 décembre 1914. Il se divise en trois parties : Avant, — Pendant, — Après. « Avant » (p. 13-76), c'est la déclaration de guerre, les mouvements de la mobilisation, les angoisses, les espérances, les doutes, les incertitudes des premières semaines, avec les nouvelles contradictoires, avec le manque ou l'insuffisance de journaux : ce sont les annonces des atrocités allemandes en Belgique, de la retraite de nos troupes, de l'approche et de la menace des Allemands. Aux impressions de l'auteur, par moments pessimistes et découragées, bien qu'il s'efforce généreusement de relever les courages autour de lui, se mêlent les observations parfois curieuses et piquantes sur l'attitude de la population et sur ses sentiments.

« Pendant » (p. 77-130) c'est le poids de la terreur germanique, l'assassinat de M. Odent, les incendies et les pillages ; c'est le tableau de la vie d'une partie de la population, dont M. de Maricourt a été le témoin direct ; ce sont ses relations personnelles avec les Allemands et les observations qu'il a pu faire sur leur mentalité.

« Après » (p. 131-245), ce sont les impressions des jours qui ont suivi la victoire de la Marne : pendant quelque temps au moins les craintes d'un retour offensif des Allemands ne sont pas écartées ; ce sont les discussions parfois amères entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis au moment de l'arrivée des troupes du Kaiser ; ce sont

les témoignages recueillis par M. de Maricourt sur les faits de l'occupation : il sait trop comme les légendes se font, comme les événements sont vite déformés par l'imagination, pour ne pas juger utile de recueillir le plus vite possible les dépositions de témoins.

Dans sa simplicité, son journal est un réquisitoire contre les procédés germaniques. Selon son désir, ses feuilles s'ajoutent « au dossier formidable que le monde civilisé peut et doit dresser contre les Impériaux... « Le sang qui a coulé ici, poursuit-il, est versé à flots dans le monde ; les larmes qui ont été versées ici, coulent en torrents depuis vingt mois. C'est pour le bon plaisir de Sa Majesté impériale, de ses armées, de ses savants, voire même de son peuple, qui, par le fer et par le feu, ont cru préparer sur le charnier de l'Europe la *paix allemande* que leur immense orgueil avait rêvée. Que chacun rende témoignage contre eux devant le tribunal de l'Histoire. »

Ce n'est pas d'ailleurs seulement — ce que nous avons déjà dit en témoigne assez — sur le compte des Allemands que M. le baron de Maricourt nous renseigne ; son livre est plein de menus faits et d'observations sur la population senlisienne et prête une ample matière à réflexions de tout genre.

Cinq appendices nous donnent des relations de MM. B. Decreus (sur le meurtre de M. Odent, I) ; V. Dupuis (sur les brutalités allemandes, II) ; et des extraits des journaux de M. P. Babenille (III), Beaufort (IV) et le Cte de Maricourt, frère de l'auteur (V).

E.-G. Ledos.

Soldats de France, par Jehan des Mauges. Tours, Mame, s. d. (1916), in-4 de 288 p., illustré. — Prix : 6 fr. 20.

Vers la revanche, par le même. Tours, Mame, s. d. (1916), in-4 de 223 p., illustr. de R. de la Nézière. — Prix : 5 fr.

Étant donnée la multitude des ouvrages de cette nature, entreprendre de les analyser tous serait se condamner à de perpétuelles et fastidieuses redites. Bornons-nous à constater que ceux-ci se recommandent par la façon dont les faits sont présentés et surtout par leur excellent esprit. Ils paraissent convenir spécialement à la jeunesse, qui y puisera de saines leçons de patriotisme ; abondamment illustrés, ils ont leur place toute marquée parmi les récompenses scolaires et les livres d'étrennes.

Comte C. de Brissac.

Journal d'une infirmière d'Arras, par Mme Emmanuel Colombel. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 165 p., avec grav. — Prix : 2 fr. 50.

Mme Emmanuel Colombel a passé à Arras la presque totalité des trois premiers mois de la guerre ; elle a été témoin, par suite, de la

mobilisation, de l'occupation allemande, du bombardement jusqu'au jour où le beffroi est tombé. Pendant ce temps, elle a prodigué ses soins aux blessés, dans l'hôpital du Saint-Sacrement, et, tout en se dévouant complètement, de jour et de nuit, à ceux qui souffraient, elle a su trouver les loisirs nécessaires pour tenir un journal fidèle des incidents et des événements de cette époque d'épreuves et d'angoisse. Ces pages sont écrites d'un style alerte, entraînant, gai et coloré. En les parcourant, le lecteur a, selon l'expression employée par Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, dans une excellente Préface, une vision nette sinon de la guerre, au moins des souffrances qu'elle provoque et des héroïsmes qu'elle suscite, en un mot, de l'envers de la guerre. Il serait difficile de dire lequel des deux spectacles est le plus fécond et le plus instructif ; l'un et l'autre sont peints de vives couleurs dans cet intéressant volume. J. C. T.

La Guerre navale. Mer du Nord, mers lointaines, par HUBERT F... Paris et Lausanne, Payot, 1916, petit in-8 de 316 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà qui est tout à fait bien. Pas de phrases, pas d'hypothèses invraisemblables, mais des faits, des documents et les commentaires « de liaison » nécessaires pour relier entre eux les rapports et les lettres utilisés.

L'auteur s'est proposé, dans cet excellent volume, de mettre en ordre, en vue de l'histoire définitive qui se rédigera dans les années à venir, les documents authentiques, rapports officiels, lettres d'officiers et de marins, permettant de fixer dès maintenant les phases des actions maritimes qui ont marqué les premiers mois de la guerre. Dans la mer du Nord, il raconte les diverses rencontres et les deux raids qui ont eu lieu jusqu'au combat du Doggerbank, le 24 janvier 1915. Le chapitre suivant est consacré à l'escadre du vice-amiral von Spee, qui disparut au combat des Falkland le 8 décembre 1914, à l'exception du « Dresden » qui ne fut coulé que le 14 mars 1915. La troisième partie fait assister à la perte des colonies allemandes, dont Tsing-Tao, le 7 novembre 1914, et à la destruction du « Kœnigsberg » le 11 juillet 1915. Enfin, la guerre de course fait l'objet de la quatrième partie ; elle prend fin, dans ce volume, avec l'internement à Newport, du « Kronprinz Wilhelm » en avril 1915. Des annexes, des cartes et des plans complètent fort heureusement ce volume, dont l'intérêt est vraiment très grand, car il fait connaître, avec précision et netteté, la guerre navale qui a abouti, en quelques mois, à donner aux Alliés la maîtrise des mers. Celle-ci, dès le premier moment, devait nous assurer infailliblement, dans un temps plus ou

moins long, la victoire sur terre. Aujourd'hui en effet, comme toujours, en 1916 comme au temps de Salamine, de Trafalgar, de Santiago de Cuba ou de Tsoushima, « le trident de Neptune est le sceptre du monde ».

Ces pages si pleines de faits ne sauraient se résumer. Toutefois, on peut noter qu'elles contiennent bien des détails, des rapports, inédits ou tout au moins peu connus, en particulier le récit de la perte de l' « Audacious », sur laquelle plane encore le mystère. Il est certain qu'un « Audacious » figure actuellement sur le Navy List anglais, mais est-ce le même ?

La suite de ce volume nous est promise ; elle racontera la guerre navale en Méditerranée, en Adriatique et en Baltique et celle des pirates sous-marins. On y parlera donc enfin de l'œuvre de la marine française. Nous attendons ce second tome avec impatience et nous demandons à l'auteur de bien vouloir faire figurer les dates à la table des matières. Un troisième volume suffira, nous l'espérons, pour terminer la chronologie de la guerre navale ; il nous fera connaître, entre autres, le grand succès anglais de la bataille dite du Jutland et se terminera par le récit de la victoire finale qui consommera la ruine de la marine allemande, à la veille de notre grande victoire sur terre.

J. C. T.

Les Vagabonds de la gloire. *Campagne d'un croiseur (août 1914-mai 1915)*, par René Milan. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-16 de II-313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les ouvrages relatifs à la guerre ne cessent de se multiplier. Chaque jour, il en apparaît de nouveaux à la devanture des libraires, études de stratégie ou de tactique, notes d'officiers, de soldats, de prisonniers... On serait tenté de dire : « ils sont trop », car la qualité ne correspond pas toujours à la quantité, et un grand nombre de ces pages gagneraient à attendre la fin de la guerre pour être écrites, si tant est qu'elles le seraient alors.

Mais, au milieu de cette littérature militaire, rares, très rares, sont les volumes consacrés à la marine. Et cependant, sans vouloir diminuer en rien le rôle glorieux, prépondérant même, de l'armée, on peut affirmer que celui de la marine est tout autant nécessaire et que, si le marin récolte moins de gloire et de renommée que son frère le soldat, sa tâche n'en est pas moins ardue : elle est même, souvent, plus pénible, plus douloureuse. Le courage que doit déployer le marin n'est pas supérieur à celui exigé du soldat, mais il est d'une autre nature. Il est fait surtout de calme, de sang-froid, de ténacité, de force nerveuse et il ne connaît que rarement le stimulant que don-

nent l'enthousiasme, le bruit, le mouvement des batailles sur terre. Sur mer, les jours se succèdent identiques les uns aux autres. A bord, les cris, les ruées de l'assaut sont inconnus. Pendant le combat, comme au cours des longues et interminables croisières, les gestes brusques, les courses, la hâte fébrile, tous les réflexes qui distraient la pensée n'existent pas. Chacun est à son poste, dans un espace de quelques mètres carrés limitant le champ de l'action ; souvent même, au-dessous du pont cuirassé, par exemple, où nul bruit du dehors ne parvient aux oreilles. Là, dans ces profondeurs, on ignore tout de la marche du combat ; de temps en temps, la masse du navire est secouée par le recul d'une grosse pièce ou par l'explosion, dans le voisinage, ou sur la cuirasse même, d'un projectile ennemi, et c'est tout. L'atmosphère est lourde, chargée de poussière de charbon, d'odeurs rances de graisse fondue ou d'huile chaude, les lampes électriques ne donnent qu'une lumière rougeâtre, et c'est dans cette prison d'acier, qui, dans un instant, peut devenir un cercueil, qu'il faut vivre, des heures, des jours, des semaines, car les croisières sont longues et les relâches courtes. Sur le pont, la veille est incessante, la tension nerveuse devient maladive, mais, au moins, on peut voir venir le danger. Tous les regards inlassablement, scrutent la surface de la mer ; que de fois, une barrique, une bouteille, un balai ont été pris pour le périscope d'un sous-marin et ont fait pousser le cri attendu et redouté à la fois d'Alerte !

C'est grâce à nos marins, à leur endurance, à leurs souffrances supportées en silence, c'est grâce aux morts héroïques du « Bouvet », du « Léon Gambetta » et de tant d'autres que les Alliés doivent l'inviolabilité de leurs côtes, la sécurité de leurs transports de troupes et de ravitaillements. Si la victoire est certaine, c'est en grande partie à la maîtrise de la mer que nous la devrons et, cette maîtrise, ce sont les marins qui nous la garantissent.

On ne saurait donc lire avec trop de sympathie les pages trop rares qui font connaître la vie de nos marins pendant cette guerre. Parmi les récits qui ont paru jusqu'à ce jour, l'un des meilleurs, sans contredit, sinon le meilleur, est celui que le lieutenant de vaisseau dont la personnalité se cache sous le pseudonyme de René Milan, vient de donner sous le nom de : « Les Vagabonds de la Gloire ». Ce volume, qui raconte les croisières du « Waldeck-Rousseau » du début de la guerre jusqu'en mai 1915, est d'un intérêt puissant, de la première ligne à la dernière. On y rencontre des pages remplies d'humour, comme celles relatant la visite d'un paquebot neutre, l'achat des provisions ou faisant connaître le « livre des paris », et d'autres angoissantes, comme celles consacrées à la perte du « Léon Gambetta ». L'auteur a d'autant plus de mérite à nous avoir donné cet excellent

ouvrage écrit à la louange de la marine et des marins, qu'il lui a fallu une énergie singulière pour réagir contre la torpeur intellectuelle résultant de l'inconfortabilité des cabines du bord, de la monotonie et de l'ennui des longues croisières, des fatigues des quarts trop fréquents. Nous espérons que les circonstances lui permettront de conduire ces récits jusqu'à leur achèvement attendu, jusqu'à la victoire.

J. C. T.

Les Compagnons de l'aventure. *Dardanelles. Égée. Adriatique. Méditerranée*, par André Tudesq. Paris et Neufchâtel, Attinger, s. d. (1916), in-16 de 240 p. — Prix : 3 fr. 50.

La grande aventure à laquelle nous fait assister l'auteur est celle que coururent et courent encore les soldats et les marins de France dans le bassin oriental de la Méditerranée. M. André Tudesq conduit le lecteur dans les tranchées de Gallipoli, à Moudros, à Malte, ou à bord des torpilleurs, des grands croiseurs, des chalutiers et même des sous-marins. Avec lui, nous battons en tous sens la mer Égée et l'Adriatique et, dans des tableaux bien brossés, dessinés d'une plume alerte, le journaliste qu'est l'auteur nous initie à la vie rude, pittoresque et dangereuse des combattants de la France dans ces lointains parages. Un entrain de bon aloi se dégage de ces esquisses de guerre, en même temps qu'un sentiment très vif de réalisme : ce sont de bonnes photographies animées, bien coloriées, qui apportent une contribution précieuse à l'histoire anecdotique de la Grande Guerre.

Malheureusement, si l'auteur a toujours bien vu et bien entendu, il n'a pas toujours bien compris, lorsqu'il met des marins en scène. La langue maritime, en effet, non seulement a une terminologie spéciale, empruntée en grande partie aux langues du nord et, en particulier, au hollandais, mais encore, elle donne à certains mots français une signification très différente du sens ordinaire. Il en résulte parfois des coq-à-l'âne comiques et regrettables, que l'auteur n'a pas toujours su éviter, mais qu'on aurait mauvaise grâce à trop lui reprocher, car il est difficile de demander aux journalistes d'être marins ! Cette critique est d'ailleurs légère, puisque les marins seuls peuvent s'apercevoir complètement de son bien fondé et les erreurs qui la justifient n'enlèvent que peu de mérite à ces excellentes chroniques de guerre qui ne présentent pas moins un réel intérêt. J. C. T.

Anthologie des écrivains français morts pour la patrie, par Carlos Larronde. Paris, Larousse, s. d. (1916), 2 vol. in-12 de chacun 64 p., avec 3 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Les lettres et les arts ont beaucoup souffert de la guerre et nombre

de littérateurs et d'artistes ont versé leur sang pour la défense de la France. C'est leur rendre un devoir de piété et de reconnaissance que d'aider à les faire connaître. Ainsi que l'explique M. Maurice Barrès dans la Préface de l' « Anthologie » de M. Carlos Larronde, ce recueil documentaire prépare des travaux plus importants, mais il était utile d'établir dès maintenant « un répertoire qui donnât des noms, des dates, des titres de livres » (vol. I, p. 11). Malheureusement la liste s'allonge tous les jours, de ceux qui tombent devant l'ennemi et ces deux brochures devront être suivies d'autres brochures. Cela permettra de réparer certaines omissions comme celle d'André Lafon, mort en 1915. Pour chaque auteur, M. Larronde a écrit une courte biographie, indiqué les œuvres (avec le nom du libraire et la date) et donné quelques extraits. Voici la liste des auteurs cités : Vol. I : Péguy, Psichari, Art Roe, Paul Feuillatre, Ch. Perrot, Despax, Fr. Laurentie, Louis Gendreau, Lionel des Rieux ; Vol. II : A. de Mun, Guy de Gassagnac, Ém. Nolly, Olivier-Hourcade, Alain Fournier, Ch. Muller, Ch. Dumas et Marcel Drouet.

B. DE LA GARANDERIE.

La Femme française pendant la guerre, par la comtesse DE COURSON. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-12 de 80 p. — Prix : 1 fr. 25.

La guerre qui, depuis deux ans, ravage l'Europe, a rehaussé singulièrement la femme française dans l'opinion des étrangers qui, « d'après les romans et les pièces de théâtre les plus en vogue », la considéraient comme une « nature brillante, séduisante et pervertie. » La grande épreuve actuelle l'a révélée ce qu'elle est en réalité : courageuse et dévouée toujours, héroïque souvent, imprégnée du sentiment du devoir patriotique jusqu'au plus profond de son être.

Notre très distinguée collaboratrice M[me] la comtesse de Courson a évoqué ici les physionomies les plus diverses ; elle en dépeint les mérites variés qu'elle a constatés fréquemment *de visu*, sans négliger ceux qu'elle rappelle d'après des témoignages autorisés. Tour à tour elle nous montre la femme du peuple à Paris et de simples paysannes, toutes dignes d'admiration dans leurs manifestations de foi chrétienne et de patriotisme ; elle décrit les œuvres sociales et religieuses nées de la guerre, où des femmes de toutes les conditions jouent des rôles bien différents.

La Croix-Rouge nous vaut un chapitre excellent où l'organisation de cette œuvre, qui comprend trois sociétés distinctes, est brièvement et clairement exposée, en même temps que sont enregistrés les résultats réconfortants dûs au dévoûment inlassable de femmes dont beaucoup n'étaient guère préparées aux fatigues imposées, aux

sacrifices exigés par une situation qui a eu des précédents, mais jamais d'équivalents. L'auteur a crayonné avec talent certaines figures intéressantes, entre autres celles des tricoteuses pour nos soldats et des « marraines » ou « tantes à la mode de France », si pleines de sollicitude pour leurs « filleuls » ou « neveux » qui combattent sur le Front.

Quelques pages éloquentes sont consacrées aux religieuses. Là sont rappelées, spécialement, les actions admirables d'une Sœur Julie, décorée de la croix de guerre, d'une Sœur Gabrielle, si héroïque, elle aussi, d'autres, d'autres encore, qui se sont fait remarquer à Senlis, à Reims, à Soissons, à Arras. Un dernier chapitre fait défiler devant nous quelques mères et quelques veuves dont la forte attitude en face du malheur irréparable, de l'inconsolable douleur, ne peut s'expliquer et se comprendre que par l'intensité de leurs croyances chrétiennes.

Mme la comtesse de Courson n'est pas une apologiste de parti pris ; elle sait très bien que rien n'est parfait en ce monde et que le tableau esquissé par elle comporte des ombres fâcheuses ; mais ces ombres, sur lesquelles elle glisse, n'en font que davantage ressortir les beautés qu'elle est heureuse de signaler.

Ce petit livre témoigne d'une psychologie fine, aiguisée ; et parmi ceux que la guerre a inspirés, j'estime que celui-ci tiendra une place de choix, parce qu'il est tout à l'honneur de la femme française.

E.-A. Chapuis.

Germania imperiale e il suo programma in Italia, da G.-A. di Cesarò. Firenze, Libreria della Voce, 1915, in-8 de 148 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous signalions dans notre dernier numéro (p. 299) l'ouvrage de M. G. Preziosi : *La Germania alla conquista dell' Italia*, qui jette une vive lumière sur certains côtés de l'œuvre germanique en Italie : la mainmise notamment par les Allemands sur la finance, l'industrie, le commerce de nos voisins transalpins. Voici, sur cette tentative d'asservissement aux buts de la politique allemande de toutes les forces vives de leur alliée italienne, une étude importante et qui mérite d'être lue, de M. G. A. di Cesarò, parue en supplément à la *Rassegna contemporanea*.

M. G. A. di Cesarò, qui avait déjà ajouté une préface considérable au livre de M. Preziosi, est bien documenté sur un sujet qui le préoccupe depuis longtemps. Il a été l'un de ceux qui, au Parlement italien, ont attiré l'attention du gouvernement sur les dangers que faisait courir à la sécurité de l'Italie la politique envahissante de l'Allemagne.

L'action germanique s'est exercée partout, appliquant avec la patience et la ténacité qui lui sont propres, des procédés analogues à

ceux que l'on a déjà relevés dans d'autres pays, notamment en France et en Belgique.

Entre autres faits caractéristiques que relève M. di Cesaró, nous noterons, à titre d'exemple, l'incroyable attitude de compagnies de navigations italiennes qui, créées pour faire concurrence dans l'Adriatique aux puissantes compagnies autrichiennes, se laissaient subventionner par elles pour rendre leur concurrence dérisoire et illusoire. Plus grave encore, on le comprendra facilement, est l'influence exercée par l'Allemagne dans les milieux officiels militaires et diplomatiques de l'Italie. La diplomatie italienne était infectée de germanisme; la longue durée de la Triple-Alliance explique en partie ce phénomène; mais il n'en constituait pas moins un péril pour l'indépendance de la politique extérieure de l'Italie : aussi M. di Cesaró n'hésite-t-il pas à dire qu'elle a été parfois un simple instrument de la politique extérieure de l'empire allemand.

Un autre point curieux sur lequel l'auteur appelle l'attention, c'est le nombre considérable d'Allemands mobilisables demeurés en Italie depuis que la guerre eut éclaté ou qui, après avoir répondu à l'appel de mobilisation, revinrent, quelques-uns avouant naïvement qu'on leur avait dit en Allemagne qu'ils rendraient plus de services en Italie. Ces services, ils les ont rendus par un espionnage en grand, par une action exercée sur la presse, par l'organisation de grèves ou de mouvements neutralistes.

Enfin, nous signalons, dans la brochure de M. di Cesaró, des renseignements utiles sur les efforts, parfois heureux, de l'Allemagne, pour organiser en Italie la contrebande de guerre.

L'auteur d'ailleurs ne montre pas et n'entend pas provoquer de haine contre l'Allemagne : il l'admire; mais il a voulu mettre en garde ses concitoyens contre le danger que cette pénétration pangermaniste faisait courir à l'Italie, et d'ailleurs il ne méconnaît pas que les procédés employés par les Allemands répugnant à l'âme italienne; on peut dire plus largement à l'âme latine. E.-G. Ledos.

La Crisi italiana 1914-1915, da Francesco Coppola *(Enciclopedia nazionale, serie politica N. 1)*. Roma, « l'Italiana, » 1916, in-16 de xviii-218 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Francesco Coppola réunit dans ce volume une partie des articles que, depuis le début de la guerre jusqu'à la fin de 1915, il a donnés à *l'Idea nazionale* et dans lesquels il a poursuivi sans cesse un seul objet : l'entrée en action de l'Italie contre les empires centraux, contre l'Allemagne autant que contre l'Autriche.

« Ce n'est pas ici un livre d'histoire, déclare-t-il dès les premières

lignes de sa Préface, c'est un livre de guerre. C'est le journal d'une conscience dynamique italienne de la crise italienne dans la crise du monde, d'une volonté dynamique italienne de la résoudre selon les nécessités de la vie et de la plus grande vie nationale, politique et morale. » Livre de polémique, passionnée parfois et violente, ce volume est intéressant parce qu'il représente l'opinion, les sentiments d'un parti, ou plutôt, car il se tient au dessus de la politique vulgaire et des critiques parlementaires, d'un groupe très actif, qui se propose pour objet unique la grandeur de la patrie italienne et dont l'organe, *l'Idea nazionale*, a pris une influence grandissante.

On ne saurait refuser à M. Coppola ni la netteté de vues ni l'énergie de la volonté : la guerre qu'il a prêchée dès le début ce n'est pas la guerre contre l'Autriche, la guerre simplement irrédentiste ; la reprise des provinces italiennes encore sous le joug autrichien n'est qu'une partie de son programme : ce qu'il veut, c'est que l'Italie s'affirme grande puissance, prenne une voix importante sinon prépondérante dans la politique mondiale; la maîtrise par l'Italie de l'Adriatique, une large, une très large part d'influence dans la Méditerranée et surtout dans la Méditerranée orientale sont à ses yeux des points aussi nécessaires à l'avenir de l'Italie que la reconquête des provinces *irredente*.

Il va plus loin encore, et il déclare que l'Italie, plus que tout autre pays, est appelé à défendre la civilisation latine — civilisation triplement italienne, dit-il, — contre la civilisation allemande. Car il ne regarde pas le conflit dans lequel se débat le monde comme la lutte de la civilisation contre la barbarie (peut-on nier cependant que la civilisation germanique ait abouti à une véritable barbarie !) mais comme la lutte entre deux civilisations. Ne reculant pas devant les mots, il proclame franchement que ce qu'il veut c'est la substitution à l'impérialisme allemand de l'impérialisme latin et particulièrement de l'impérialisme italien.

Lisez notamment les deux articles intitulés : *Les Raisons politiques* et *les Raisons morales de notre guerre* ; ils sont pleins d'idées et de choses et méritent qu'on les médite ; tout le livre d'ailleurs en vaut la peine, y compris la longue Introduction sur la crise nationale qui a donné son titre au volume. Ce n'est pas que nous approuvions personnellement tout ce que dit l'auteur ; bien des pages appelleraient de notre part de graves réserves : il s'y trouve une apologie de la guerre et de la violence à laquelle nous ne saurions souscrire ; si nous déplorons le pacifisme outrancier et un peu niais de certains rêveurs, si nous reconnaissons que la guerre est une école d'énergie et qu'elle suscite de hautes vertus, nous n'en croyons pas moins que les horreurs qui en sont inséparables défendent de la regarder comme un bien, empêchent de la souhaiter et que les nations comme les indi-

vidus ont le devoir de chercher la paix. Nous ne pouvons admettre que « le droit à la conquête est illimité dans chaque nation » (p. 38). Dire que « le catholicisme n'est que la latinité appliquée au christianisme, superposée, imposée au christianisme » (p. 139) est pour nous inadmissible ; il suffit de se souvenir des multiples ignominies de la Rome païenne pour reconnaître que la civilisation latine n'est vraiment devenue estimable que quand la parole du Christ y eut mis le ferment divin.

Mais une fois encore ni ces réserves ni d'autres que nous ferions si la place ne nous était pas limitée, ni les emportements regrettables de la polémique n'empêchent ce livre d'être d'une lecture vraiment suggestive.

E.-G. Ledos.

La Nostra Guerra vista da vicino, *dalle Alpi Retiche alle Alpi giulie, agosto-settembre 1915*, da Roberto Villetti. Milano, Roma, Napoli, Società editrice Dante Alighieri di Albrighi, Segati e C., s. d. [1916], in-16 de 215 p., avec planches. — Prix : 4 fr.

M. Villetti a été l'un des journalistes que le commandement suprême italien a convoqués en août-septembre 1915 à une visite du Front qui a duré une quarantaine de jours ; il a fait partie du même groupe que M. Luigi Barzini dont nous avons signalé (p. 218) le beau livre *Al Fronte*.

M. Villetti, à son tour, recueille ses impressions dans le volume que nous signalons aujourd'hui. Son ouvrage n'a pas l'ampleur ni les développements de celui de son illustre confrère ; il n'a pas non plus cet élan, cette verve, cette intensité de vie qui donnent aux livres de M. L. Barzini un si puissant intérêt. Ses articles sont plus courts et plus froids. Sont-ils pour cela sans intérêt ? Assurément non. La simplicité même qu'il affecte peut être une recommandation auprès des lecteurs qui se méfient des livres trop entraînants. D'ailleurs, il y a dans son livre plus d'un détail à glaner. Nous attirerons particulièrement l'attention sur ce qu'il dit en divers endroits (notamment p. 132 et suiv.) de l'humble mais utile collaboration des civils à l'œuvre des soldats ; sur ses observations (p. 169 et suiv.) au sujet des *impedimenta* qui embarrassaient les armées de jadis et que les services actuels (les automobiles surtout) ont presque entièrement supprimés : et sur ce qu'il ajoute (p. 175 et suiv.) sur d'autres *impedimenta*, qui malheureusement ne font que trop sentir leur poids à la guerre, les *impedimenta* politiques. Bien qu'il nous loue aimablement de les avoir fait disparaître en France, je crains bien que nos chefs militaires n'en trouvent encore le poids trop lourd.

E.-G. Ledos.

L'Épopée serbe. L'Agonie d'un peuple, par Henry Barby. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-12 de VIII-227 p., avec 20 illustrations hors texte et 1 carte. — Prix : 3 fr. 50.

On lira avec un poignant intérêt *l'Épopée serbe*, de M. Henry Barby, c'est-à-dire le récit vécu de la retraite de la glorieuse armée du roi Pierre Ier depuis Prisrend jusqu'à Durazzo. Quel sous-titre justifié que celui de ce volume ! C'est bien « l'agonie d'un peuple », en effet, et d'un peuple tout entier qu'a racontée le correspondant de guerre du *Journal* dans les différents chapitres, — pour mieux dire, dans les brefs articles mis bout à bout — de ce volume dont les principaux acteurs sont les Français des missions de Serbie, dont les Serbes mêmes sont les comparses, et dont le décor est constitué par les montagnes neigeuses, puis par les rivages boueux et les villes côtières de l'Albanie. Peut-être M. Barby eût-il mieux fait de rédiger, de la douloureuse retraite de nos alliés jusqu'à Scutari et Durazzo, un récit plus sobre, — j'entends moins violent de couleurs : peut-être eût-il mieux fait aussi de donner à ses différents chapitres des titres moins romanesques, ou plutôt encore « feuilletonnesques. » A la multiplication des épisodes tragiques dont il fut le spectateur, relatés avec simplicité et discrétion, le livre eût gagné, semble-t-il, au double point de vue littéraire et historique. Mais M. Henry Barby a-t-il songé aux délicats et aux érudits ? Il a surtout voulu écrire un ouvrage accessible à tous, et capable d'accroître la sympathie du peuple français pour le peuple serbe ; or, ce programme, *l'Épopée serbe* avec ses petits chapitres, avec ses phrases simples et ses images violentes, avec ses gravures saisissantes, le remplit parfaitement. Il est donc à lire, ce livre de M. Barby ; et il est à garder parce qu'il raconte une histoire que nous ne connaissions pas encore, et aussi parce qu'il est une preuve de l'endurance française et de son activité jusque sous le feu de l'ennemi. Voici en effet ce qu'on lit à la page 228, au verso de la table des matières : « Nancy, imprimerie Berger-Levrault, mars 1916. Imprimé après le 5e bombardement de la ville »... Que c'est là, selon le mot du vieux Corneille, « beaucoup dire en peu de mots » !

Henri Froidevaux.

Êtes-vous neutres devant le crime ? par Paul-Hyacinthe Loyson. Paris, Berger-Levrault, 1916, gr. in-8 de XI-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les idées de M. Paul-Hyacinthe Loyson ne sont pas les nôtres et ses amis, en France ou à l'étranger, ne sont pas non plus les nôtres. Le présent recueil de lettres et d'articles en témoigne : ni l'auteur ni ses correspondants ne renoncent à l'idéologie démocratique, à la phraséologie humanitariste, à la mystique révolutionnaire, qui furent

leur religion d'*avant-guerre*. Mais, du moins, M. Loyson a le réel mérite d'avouer qu'il s'est cruellement trompé sur le compte de la nation allemande ; que la grande guerre actuellement engagée prend le caractère d'une croisade pour la sauvegarde nécessaire de la morale publique dans la cité des nations ; et que, s'il existe des neutralités légitimes d'ordre *diplomatique*, aucune neutralité *morale* ne saurait être désormais admissible, car nul n'a le droit d'être *neutre devant le crime*. M. Loyson avait à rétracter mainte démarche ancienne d'un pacifisme et d'un optimisme par trop candide, à rompre mainte solidarité compromettante. Il s'exécute avec un incontestable courage. Il s'exprime même avec toute l'ardeur passionnée d'un néophyte. Il met en demeure ses correspondants étrangers de flétrir la violation de la neutralité belge, le bombardement de la cathédrale de Reims ; il ne veut tolérer de leur part rien qui ressemble à une attitude germanophile ou même à la simple neutralité morale.

Parmi les anciens amis politiques de M. Loyson, il existe un certain Romain Rolland, dont le nom encombre indûment notre littérature. Romain Rolland, lui, n'a rien appris ni rien oublié. Ce citoyen de l'univers croit pouvoir habiter *au-dessus de la mêlée*. M. Loyson juge révoltante pareille attitude chez un Français à l'heure actuelle. Il procède donc contre Romain Rolland à une exécution aussi péremptoire que justifiée. Sous ce titre : *Le Cas Romain Rolland*, il réunit un dossier véritablement accablant (p. 157 à 234). C'est pourquoi, malgré tout ce qui nous heurte dans les idées de M. Loyson, nous devons dire que son livre est un témoignage utile, une œuvre courageuse, une bonne action.

Yves de la Brière.

Pourquoi la guerre. Comment elle se fait, par E. Toutey. Paris, Hachette, 1916, gr. in-8 de 234 p., avec 88 grav. — Prix : 4 fr.

Les origines de la guerre actuelle, notre mobilisation, les nouvelles méthodes et le matériel de combat, les principes allemands, les destructions de villes, le martyre de la Belgique, les souffrances des populations envahies, les camps d'internement de prisonniers, les organisations sanitaires, le moral de nos troupes, tout cela est analysé sommairement dans le présent ouvrage. Les deux derniers chapitres traitent de la guerre maritime avec ses moyens d'action (cuirassés, torpilleurs, sous-marins, mines et torpilles), et de la guerre aérienne (aéroplanes, dirigeables, zeppelins). Très bien composé, ce livre est un modèle de clarté ; il s'adresse non pas à une élite, mais à la masse des lecteurs ; les plus ignorants des choses militaires y trouveront à s'instruire avec agrément et facilité, car l'auteur s'est mis à la portée de tous.

Comte C. de Brissac.

Chez les neutres. En Espagne, par J.-Félicien Court. Paris, Giard et Brière, 1916, in-16 de 192 p., avec dessins de Louis de la Rocha. — Prix : 3 fr. 50.

L'Allemagne a mis à travailler l'opinion des neutres, la même ténacité, le même mélange de ruse et de violence, la même audace, la même prodigalité, le même manque de scrupule qu'elle apporte dans ses diverses entreprises. La France, au contraire, y a mis une réserve que l'on a pu prendre pour de l'apathie et de l'indifférence. Qu'elle ait poussé cette réserve trop loin, qu'elle n'ait pas agi, comme il le fallait et comme elle doit le faire sans retard, pour encourager les bonnes volontés et les sympathies là où elles existent, pour éclairer les ignorances et les incertitudes, pour décider les hésitations, pour vaincre si possible les hostilités, M. J.-F. Court nous en apporte une nouvelle preuve à propos de l'Espagne.

Son volume est un recueil d'articles de journaux où il donnait ses impressions, esquissait quelques formes de la propagande germanique, indiquait « les procédés des francophobes », exposait les déclarations et les sentiments de quelques-uns de ceux qui se montrent sympathiques à notre cause. Ceux qu'il a vus sont surtout des hommes des partis plus ou moins avancés de l'Espagne : Alexandre Lerroux, le chef des radicaux, Blasco Ibañez, Miguel Morayta, Pablo Iglesias, le chef des socialistes ; ce ne sont pas d'ailleurs les seuls ; il cite aussi Ramón del Valle Inclán, qui se distingue de ses amis carlistes par la netteté de sa francophilie et Sanchez de Toca, que ses opinions conservatrices n'empêchent point de se montrer hostile aux prétentions et aux brutalités allemandes. Et Don Melgar nous apprend, dans la brochure annoncée récemment ici même, que, en exprimant leur francophobie, certains carlistes ne font guère que suivre le courant et se solidariser avec leurs coreligionnaires par des motifs d'intérêt ou de crainte.

L'admiration pour l'organisation militaire allemande, le souvenir des études militaires poursuivies en Allemagne, les amitiés qu'ils y ont acquises, expliquent dans une certaine mesure l'inclination que plusieurs officiers manifestent pour le triomphe germanique ; mais cela n'empêche pas d'autres officiers, et ce ne sont ni les moins capables ni les moins connus, d'être bien nettement pour la cause française qu'ils sentent se confondre avec celle du droit et de la justice. Il est plus étonnant et moins explicable que tant de catholiques et de membres du clergé n'aient pas hésité à mener campagne pour l'Allemagne de Guillaume II, du prince qui s'est montré si décidément hostile au catholicisme : l'obstination avec laquelle ils ont tenu les yeux fermés sur les violations du droit par le gouvernement allemand, sur les procédés de guerre germanique n'est guère excusable.

Mais cette conduite que nous déplorons ne justifie pas certaines insinuations de M. Court : quand il semble vouloir dire (p. 70) que c'est l'ami de la France que les « cléricaux », comme il les appelle, poursuivent dans M. Blasco Ibañez, ce n'est point une vérité qu'il exprime et l'on pourrait plutôt dire que les sentiments antifrançais de certains organes et de beaucoup de catholiques sont, en partie au moins, nourris par les sympathies que nous témoignent des anticléricaux. Cela d'ailleurs explique peut-être, mais ne justifie pas les attitudes que nous regrettons.

M. Court, tout en visant à l'impartialité, il l'affirme et je ne mets pas en doute sa bonne foi, ne se laisse que trop guider par ses idées anticléricales. Oubliant que la *Croix* a été une des plus énergiques à protester contre l'attitude des catholiques espagnols, il lui reproche d'accomplir « l'œuvre la plus antipatriotique » et de fournir « de thèmes les propagandistes germanophiles de la chaire » quand elle signale le refus qui a été fait d'allocations à des réfugiés belges parce qu'ils envoyaient leurs enfants aux écoles libres (p. 161-162). La *Croix* n'a pas été seule à agir ainsi ; M. Maurice Barrès, dans *l'Écho de Paris*, a protesté contre l'iniquité légale qui refuse des secours aux enfants des écoles libres ; et ce qui peut nuire à la cause française, ce n'est pas qu'il s'élève des voix pour protester contre ces procédés, c'est que ces protestations soient justifiées ; j'en dirai de même au sujet des reproches formulés contre l'*Action française* (*ibidem*) parce qu'elle discrédite le parlementarisme ; hélas ! il suffit à l'étranger de lire certains comptes rendus des Chambres pour estimer que ce qui les discrédite, c'est leur propre attitude.

Enfin je signalerai (p. 134) une insinuation contre les religieux espagnols qui me paraît calomniatrice : on n'allègue pas des faits de ce genre sans en apporter les preuves. M. Court, qui estime que l'esprit de parti perce quelquefois dans *le Duel franco-allemand en Espagne*, de M. Louis Arnould, aurait bien dû mettre ses lunettes pour faire disparaître l'esprit de parti de son propre volume. Si intéressant qu'il soit, nous ne saurions en recommander la lecture sans de fortes réserves.

E.-G. Ledos.

La Grande Guerre européenne et la Neutralité du Chili, par Alejandro Alvarez. Paris, Pedone, 1915, in-8 de 315 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Latins du Sud-Amérique ont été amenés à s'intéresser aux questions de droit international par la situation particulière de leurs républiques vastes et souvent séparées par des territoires contestés dont ils ont dû discuter les conditions. Ces républiques sont formées par des populations de même race, dont l'intérêt est de s'entendre

pour constituer une fédération organisée de défense, une union latine qui fut le rêve passionné de Bolivar. Les réglements d'arbitrage, les conventions appuyées sur des principes de droit sont l'objet d'études développées dans les républiques de l'extrême sud, Argentine et Chili. Nous avons appris un jour qu'un accord heureux avait empêché une guerre entre ces deux républiques, et que, dans leur joie sincère de ce vrai succès d'arbitrage, elles avaient vendu leurs vaisseaux de guerre. Les professeurs de droit ont pu triompher, mais l'histoire même de leur pays leur apprend que la guerre violente ne peut pas toujours être conjurée : qu'ils se rappellent la guerre du Paraguay ! Les faits les mettent en garde contre l'utopie pacifiste.

La grande guerre du vieux monde leur a fourni une autre occasion de disserter, les mettant dans la nécessité de préciser les conditions de la neutralité. M. Alvarez en a fait le thème principal de son livre ; il en a donné une excellente raison en rappelant que le Chili fut le théâtre d'opérations navales au début des hostilités.

De sa minutieuse analyse des faits et de leur commentaire il nous reste une impression définitive sur l'insuffisance des résolutions rédigées à la Haye par les diplomates réunis en 1907. Les événements ont montré les lacunes de leurs prévisions, il a fallu suppléer par des lois locales, par des réglements improvisés pour essayer d'interpréter les principes formulés à la Haye. On aurait dû, dit M. Alvarez, créer une cour internationale d'arbitrage qui aurait établi des tribunaux dans tous les pays neutres. En complétant par des sanctions, surtout pécuniaires, les juristes restent persuadés qu'ils auraient créé une barrière contre les injustices et les brutalités des belligérants dans leurs rapports avec les neutres. Ils oublient de nous dire comment on pourrait imposer les sanctions, qui deviendraient de nouvelles causes de conflits.

Nous retiendrons surtout de ce livre, pour l'histoire de la Grande Guerre, le récit des tribulations infligées au Chili par les marins allemands. Les vaisseaux de guerre s'établirent dans les îles isolées de Juan Fernandez et de Pâques, et firent de ces stations lointaines des bases d'opérations et de ravitaillement pour l'escadre de l'amiral Spee : là se produisit l'incident curieux du *Dresden ;* au moment où il refusait l'internement il fut canonné par trois vaisseaux anglais et dut se faire sauter. Les vaisseaux marchands montrèrent la même indépendance en ravitaillant l'escadre ; il fallut interner cinq vaisseaux de la compagnie Kosmos. A chaque incident le ministre de la marine adressait une plainte à Berlin : il réussit à sauvegarder l'apparence d'une neutralité de bonne foi. Toutes ces violations des règles élémentaires du code maritime eurent pour effet salutaire de paralyser la propagande intérieure. Nous ne sommes nullement surpris d'ap-

prendre que les Allemands procédèrent au Chili comme partout par la création d'une publicité bruyante et insolente, la publicité prussienne. Ne s'avisèrent-ils pas de donner à leur principal organe le titre de *Gazette militaire* qui lui assurait l'apparence d'un caractère gouvernemental. Les autorités de la République réclamèrent et supplièrent en vain un changement de titre ; il fallut faire une loi spéciale pour modifier la législation de la presse et autoriser la suppression. Partout les mêmes, les Teutons, agités, impertinents et maladroits.

L. Didier.

— Sous une forme humoristique, M. le commandant Morelle a écrit une plaquette qu'il intitule : *J'excuse* (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-8 de 51 p. Prix : 2 fr.), avec l'intention de nous démontrer que si notre artillerie a été prise au dépourvu par la guerre actuelle, il était difficile qu'elle ne le fût point, surtout au point de vue tactique, étant donné que personne ne se doutait que la guerre de tranchées obtiendrait jamais l'importance que nous lui avons vu prendre aujourd'hui. Cependant il ne faut pas que cette guerre de tranchées nous absorbe au point de nous empêcher de nous préparer à la guerre de mouvement qui, fatalement, nécessairement, reprendra son importance, le jour où il faudra chercher et obtenir la décision finale. C'est l'idée saillante qui, au milieu de beaucoup d'autres, se dégage de *J'excuse*.

— La collection des *Pages actuelles* s'est augmentée récemment d'une intéressante étude sur *la Chimie meurtrière des Allemands* (Paris, Bloud et Gay, 1915, in-16 de 64 p., avec figures. Prix : 0 fr. 60), dont la substance a déjà fait l'objet d'un article dans le *Correspondant*. Dans ce volume, le chimiste distingué qu'est M. Francis Marre donne l'exposé complet de quelques-uns des moyens de guerre auxquels l'armée allemande a journellement recours, et dont le droit des gens interdit l'usage. Dans les différents chapitres de l'ouvrage, l'auteur décrit successivement les produits incendiaires, les liquides enflammés, les liquides corrosifs, le poison et enfin les gaz asphyxiants employés par les Allemands, avec peu de succès d'ailleurs. Les dernières pages sont consacrées à l'exposé de notre défense contre l'asphyxie et se terminent par quelques lignes sur les représailles que tout le monde attend, que chacun désire et que paraissent reculer de jour en jour les lenteurs administratives.

— Il a été assez souvent parlé dans ces derniers temps d'une résurrection effective en Allemagne de l'ancien paganisme germanique. M. Flavien Brenier a consacré à ce sujet une étude spéciale : *L'Allemagne occulte. Le Vieux Dieu allemand* (Paris, « Éditions et Librairies », s. d., in-8 de 79 p. Prix : 2 fr.). Les points successivement

examinés sont les suivants : Hérédité physique et cérébrale. — La Supériorité allemande. — La Pureté de la race germanique. — La Germanie avant les Germains. — La Conquête germanique. — Les Germains avant l'odinisme. — Les Sources de l'odinisme. — L'Odinisme. — Propagation et déclin du culte d'Odin. — La Résurrection de l'odinisme. — Odinisme et Pangermanisme. — L'Odinisme et les atrocités. La conclusion de l'auteur, c'est que « nos soldats, même les moins croyants, luttent à l'heure actuelle, sans s'en douter, pour la cause même du christianisme, menacé par le plus épouvantable péril qu'il ait couru depuis bien des siècles. » L'ouvrage est précédé d'une Préface de M. Maurice Barrès.

— Nous avons à signaler quatre nouveaux fascicules de la collection *Pages d'histoire, 1914-1916*, de la librairie Berger-Levrault. Dans le nº 96 (in-12 de 91 p. Prix : 0 fr. 75) ont été réunies deux conférences de M. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris et au Conservatoire des arts et métiers. Titre d'ensemble : *Problèmes de guerre*. La première, faite le 21 décembre 1914, traite du *Droit de la guerre autrefois et aujourd'hui* ; c'est une leçon d'histoire agréablement présentée. Le 21 janvier suivant, une deuxième conférence a exposé *Comment on paie en temps de guerre* et déterminé les parts respectives des particuliers, de l'État, de la nation. Plus austère que la précédente, cette conférence a été cependant parfaitement adaptée au public devant lequel M. Alglave a parlé. Pour ces deux conférences, le public en question avait trouvé place au Conservatoire national des arts et métiers. — Le nº 97 se compose des *Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre. XVIII. Janvier-février 1916* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français, avec les annexes suivantes : Visites du Président de la République aux armées ; Discours prononcé le 1er février 1916 par le Président de la République à la Fête des croix de guerre au Trocadéro ; Récit officiel de la bataille de Verdun (période du 21 au 25 février 1916) (in-12 de 128 p. Prix : 0 fr. 90). — *La Guerre aérienne. Le Rôle de la cinquième arme*, par M. C. Crouvezier, tel est l'objet du nº 98 (in-12 de 67 p., avec 24 illustrations. Prix : 0 fr. 90). L'auteur a divisé son très intéressant travail en sept chapitres : I. Historique de l'aviation ; II. L'Aviation des différentes puissances belligérantes ; III. Rôle des avions. Catégories d'avions ; IV. Explosifs et armes utilisés par les avions ; V. Tir contre avions ; VI. Les Exploits de nos aviateurs et des aviateurs alliés ; VII. Pour la suprématie aérienne. Le lecteur apprendra dans ces pages tout ce qu'il importe de savoir à l'heure actuelle sur la cinquième arme. — M. Adrien Bertrand, sous le titre : *La Conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne. Une Nouvelle Forme du pangermanisme, le « Zollverein »* (nº 98, in-12 de 59 p. Prix : 0 fr. 60), nous

donne une étude politique et économique solide, mais accessible à tous. Huit chapitres : I. Le Plan de l'Allemagne ; II. Le Pacte de Konopicht ; III. « Mitteleuropa », l'Empire de l'Europe centrale ; IV. Pour vaincre les résistances austro-hongroises ; V. Le « Zollverein », doctrine pangermaniste ; VI. La Politique de Bismarck. « Deutsche Politik », conduit au « Zollverein » ; VII. La Politique de Guillaume II. « Weltpolitik », et la domination commerciale du monde ; VIII. Le Principe des nationalités.

— La collection *Pour la Vérité*, publié sous le patronage des secrétaires perpétuels des cinq Académies, s'est enrichie d'une très remarquable étude de M. Pierre Imbart de la Tour : *Le Pangermanisme et la Philosophie de l'histoire. Lettres à M. Henri Bergson* (Paris, Perrin, 1916, in-16 de 75 p. Prix : 0 fr. 75). L'auteur y expose avec une lucidité rare l'ambitieuse théorie de philosophie appliquée à l'histoire, sur laquelle l'Allemagne prétend appuyer son hégémonie mondiale et, pour ainsi dire, son droit divin de domination universelle. Il montre comment Hegel et Darwin, celui-ci commenté par Hæckel, ont fourni les éléments de cette construction systématique. Il réfute ensuite, il démolit pièce à pièce, à l'aide des faits historiques considérés dans leur vrai jour et leur réalité objective, cet audacieux prétexte intellectuel des appétits d'une race de proie. L'œuvre artificielle et mensongère de l'école historique allemande s'écroule sous les coups de sa forte et saine critique. Ce n'est pas seulement la cause de la justice, mais celle de la vérité que compromettrait le triomphe du pangermanisme. « Dans la lutte gigantesque se heurtent deux esprits. C'est son génie que la France défend ; non seulement ces qualités charmantes qui ont fait de sa littérature ou de son art la parure de l'Europe, mais ces vérités essentielles et éternelles sur lesquelles l'avenir du monde n'a cessé de reposer. »

— *La Défense de l'esprit français*, par M. René Doumic (Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 48 p. Prix : 0 fr. 60), forme le N° 81 des *Pages actuelles*. Il se compose de deux parties, c'est-à-dire de deux articles, précédemment publiés, l'un : *Le Théâtre indésirable*, le 15 octobre 1915, l'autre : *Le Retour à la culture française*, le 15 novembre 1914, l'un et l'autre dans la *Revue des Deux Mondes*. Dans le premier : *Le Théâtre indésirable*, M. Doumic s'élève contre l'immoralité de notre littérature dramatique d'avant la guerre et caractérise son inspiration néfaste, dans sa double forme « violente » et « morbide. » Il en attribue la responsabilité à la « foule cosmopolite », qui venait chez nous « pour s'amuser et recueillir de quoi nous dénigrer » à son retour. L'influence de cette foule ne renaîtra pas, il l'espère, après la guerre qui l'a dispersée et dont le « grand souffle purificateur », ce bienfait qui compense tant de douleurs cruelles, devra

se faire sentir sur notre scène comme dans toutes les parties de la culture nationale. Cette purification, dans le domaine de l'enseignement, est l'objet de la seconde partie de l'opuscule : *Le Retour à la culture française*. M. Doumic y fait une sévère critique du bouleversement opéré depuis quinze ans dans les programmes et dans les méthodes universitaires et y préconise avec ardeur, même avec un peu d'excès, par réaction contre ce qu'il considère comme « une infiltration d'esprit étranger », le retour à « notre enseignement traditionnel. »

— Dans une vigoureuse *Lettre à un professeur suisse allemand, correspondant de l'Institut de France*, en date du 4 avril 1916 (Paris, l'auteur, 110, rue du Bac, in-4 de 4 p.), M. Emmanuel de Margerie, l'éminent géologue, flétrit l'attitude de certains neutres qui refusent de se faire une opinion sur la guerre et d'examiner les griefs invoqués contre l'Allemagne, responsable du fléau qui s'est abattu sur l'Europe et coupable de tant d'atrocités.

— L'un des titulaires de « la Fondation Harvard », M. James-Mark Baldwin, publie trois conférences que les circonstances ne lui ont pas permis de prononcer. Elles ont pour sujet : *La Neutralité américaine, sa cause et son remède* (Paris, Alcan, 1916, in-16 de III-104 p. Prix : 1 fr. 25). — « Il m'a semblé, dit l'auteur, qu'une occasion m'était offerte, non seulement d'informer les Français du véritable sentiment qui anime les Américains envers eux et leur cause, mais aussi de leur expliquer quelles sont les influences qui ont empêché jusqu'ici la libre expression de la conscience et de la volonté nationales américaines. » — Dans la première conférence, l'auteur examine « le Caractère de la démocratie américaine considéré dans son rapport avec la crise actuelle » ; dans la seconde « les Effets de la guerre sur l'opinion américaine » ; dans la troisième « les Effets de la guerre sur la vie américaine. » Dans cette dernière conférence on recueille de très utiles renseignements sur l'immigration et la distribution des groupes étrangers en Amérique ; sur les résultats industriels de la guerre et les modifications apportées par elle dans les conditions d'industrie et de travail ; sur ses effets pour le commerce étranger, les transports, les finances. On y trouve aussi d'importantes remarques sur ses effets moraux. Les indications et considérations politiques et intellectuelles, groupées et développées dans les deux premières conférences, ne sont pas moins instructives. L'auteur, en somme, invite ses compatriotes à prendre nettement parti contre la politique de proie qui met l'Europe à feu et à sang. « Les Allemands, dit-il, incarnent le véritable ennemi contre lequel les forces morales de toute civilisation doivent être dirigées. »

— *Le Guide du Poilu. Avant, pendant, après*, que vient de publier

M. le commandant Charton (Paris, Charles-Lavauzelle, s. d. (1916), in-12 de 133 p. Prix : 0 fr. 50) est un petit memento de poche qui rendra des services à nos soldats. L'écrivain militaire a condensé dans une centaine de pages une foule de questions relatives aux obligations militaires de tout Français, aux engagements, au rôle des femmes dans les hôpitaux, à l'organisation de l'armée et au fonctionnement des différents services de l'avant et de l'arrière, au rôle des diverses armes sur le champ de bataille ou à l'arrière, etc., etc. Trois chapitres sont consacrés aux pensions militaires réservées soit aux combattants, soit aux veuves, avec la procédure à suivre pour obtenir ces secours. Un chapitre contenant un certain nombre de citations particulièrement honorables et quelques lettres de soldats dignes d'être retenues clôturent le volume.

Les *Cantiques à la Vierge pour le temps de guerre* (Lyon, Vitte, s. d., in-4 de 8 p.) sont dûs à la collaboration de MM. Joseph Serre et J. Bellouard pour la poésie et F. Seveyrac, organiste de la cathédrale de Viviers, pour la musique. Il y en a cinq, — dont un à Jeanne d'Arc, — par M. J. Serre, et deux par M. Bellouard. La musique, généralement simple, est de celle qui s'apprend facilement ; nous signalerons plus particulièrement : *A la Vierge*, paroles de J. Serre, et *Notre-Dame de France*, paroles de M. Bellouard.

Cartographie. — De la librairie Berger-Levrault (Nancy et Paris), voici trois cartes de pleine actualité : 1° *Carte générale des opérations montrant les Fronts de bataille au 1er avril 1916*. Dressée au 500.000e en 6 couleurs (81 centimètres sur 94. Prix : 3 fr.). Cette belle carte comprend tout le nord-est de la France, l'Alsace, la Belgique, le grand-duché de Luxembourg et les parties avoisinantes de la Hollande, de la Prusse rhénane et du Palatinat bavarois. Toutes les localités y ressortent en caractères très lisibles nullement troublés par les réseaux des cours d'eaux, des canaux, des routes et des chemins de fer qui se distinguent par leurs couleurs respectives. Enfin le vert des forêts et le bistre des montagnes donnent à l'ensemble une agréable illusion de relief. A noter que cette carte a été exécutée à Nancy pendant les bombardements allemands de janvier et février 1916. — 2° *Carte de l'offensive des Russes, juin 1916 (Brest-Litowsk, Loutsk, Doubno, Rovno, Lemberg, Przemysl, Tarnopol, Stanislau, Czernowitz)*. Dressée au 1.000.000e en couleurs (mesurant 68 centimètres sur 40. Prix : 0 fr. 75), cette nouvelle carte du Front russo-autrichien vient à point pour satisfaire les curieux qui désirent suivre au jour le jour les opérations si importantes du théâtre des hostilités. La région que l'on trouve ici s'étend du Pripet et du Bug, au nord, jusqu'au delà du Pruth et de la Theiss au sud. On a tracé sur cette carte, en lignes rouges, la situation au début de l'offensive du 4 juin et aussi la posi-

tion des armées au 18 juin, après la reprise de Czernovitz. A partir de là, il sera facile de suivre les progrès successifs des armées russes.

3° *Carte des opérations russes et anglaises contre la Turquie. Mer Noire, Caucase, Arménie, Perse, Mésopotamie, Syrie, Egypte* (feuille en couleurs de 53 centimètres sur 53. Prix : 0 fr. 90). Pour suivre les faits militaires en Asie Mineure, entre Constantinople et le Golfe Persique, cette carte détaillée, très documentée et d'exécution fort nette, rendra d'indiscutables services.

Imagerie. — Dans notre livraison de février-mars 1915 (t. CXXXIII, p. 79), nous avons décrit une grande estampe de M. G. Ourry : *La Grande Guerre illustrée 1914. Le Kaiser prend le commandement des armées austro-hongroises et allemandes* (49 centimètres sur 64. Paris, chez l'auteur, 60, rue Saint-André-des-Arts. Prix : 3 fr. 50). Nous devons signaler aujourd'hui aux amateurs une édition nouvelle de cette pièce qui a, sur la précédente, l'avantage d'expliquer les scènes diverses qui la composent : l'artiste a fait imprimer au bas de l'image une série de notices rimées, de son cru, lesquelles, sans avoir la prétention de rivaliser, pour la forme, avec les vers des maîtres de la poésie, n'en sont pas moins, pour la plupart, d'un bon comique. Dans son ensemble, l'estampe a une physionomie d'actualité beaucoup plus frappante actuellement qu'au début de 1915. Nous écrivions alors : « les artistes jouent quelquefois au prophète. » Il nous semble que ce que M. Ourry nous présentait il y a un an et demi environ est en train de s'accomplir.

Album Colin. — De ce bel album : *La Guerre. Documents de la Section photographique de l'Armée (ministère de la guerre)*, nous avons à enregistrer aujourd'hui quatre nouveaux fascicules (gr. in 4 de 28 centimètres sur 35, contenant chacun, avec un texte intéressant de M. Ardouin-Dumazet, 24 planches soignées. Prix du fascicule : 1 fr. 25). Ces fascicules portent les n°s 8 à 11, savoir : 8° fascicule. *Armes et munitions*. En parcourant cet ensemble, on se rend compte du labeur formidable qui s'accomplit en France, grâce à toute une armée d'ouvriers auxquels sont venues s'adjoindre plus de cent mille femmes et jeunes filles. Les illustrations, prises dans nos plus importantes usines, nous permettront de suivre les diverses phases de la fabrication des obus et des canons de tous calibres. — 9° fascicule. *En Artois*. Ici, nous sommes transportés dans cette partie de l'Artois où se livrèrent quelques-unes des batailles les plus sanglantes de la guerre : Loos, Carency, Notre-Dame-de-Lorette, Ablain-Saint-Nazaire, où les Allemands s'étaient construit des abris d'une profondeur invraisemblable et qui furent le théâtre de luttes acharnées. Une carte de la région accompagne le texte de M. Ardouin-Dumazet. — 10° fascicule. *Avions et autos*. C'est avec une curiosité mêlée d'angoisse que,

dans les admirables photographies qui nous sont offertes, nous pouvons étudier la fabrication et l'emploi des appareils aériens si divers de structure, mais tous également redoutables, sur lesquels nos aviateurs accomplissent leurs prouesses. Les dernières planches concernent l'automobile, dont le regretté général Galliéni sut tirer un si beau parti et qui, à l'heure actuelle, fait de si utile besogne autour de Verdun. — 11e fascicule. *Prisonniers et Trophées.* Que l'on examine attentivement les superbes photographies formant ce fascicule ! Dans tous ces groupes de prisonniers allemands, capturés à des époques et dans des circonstances diverses, il n'en est pas deux qui se ressemblent, et quel plaisir, entre autres, n'aura-t-on pas à constater, à côté de l'attitude arrogante des prisonniers allemands du début de la la guerre, celle beaucoup plus modeste, des prisonniers de Verdun ! Les « trophées » sont exposés à la fin de ce onzième fascicule : canons, avions, mitrailleuses, etc. enlevés par nos soldats à leurs adversaires, de haute lutte.

VISENOT.

POÉSIE. — THÉATRE.

POÉSIE. — RECUEILS CONSACRÉS A LA GUERRE. — 1. *La Jonchée, poèmes de l'Année glorieuse (1914-1915)*, par LÉON LAHOVARY. Paris, Perrin, 1916, in-16 de XXVII-307 p., 3 fr. 50. — 2. *La Moisson rouge*, par PIERRE HANDREY. Paris, Jouve, s. d. (1915), in-16 de IV-106 p., 2 fr. — 3. *A tous nos morts sublimes*, par ÉLÉONOR DAUBRÉE. Paris, Jouve, s. d. (1915), petit in-8 de 147 p., 2 fr. 50. — 4. *Trois Poèmes de guerre*, par PAUL CLAUDEL. Paris, *Nouvelle Revue française*, s. d., gr. in-4 de 27 p., 1 fr.

POÈMES DIVERS. — 5. *La Chimère dans le parc*, par E. AEGERTER. Paris, Lemerre, 1914, in-18 de 134 p., 3 fr. — 6. *Roses de septembre*, par GEORGES DRUILHET. Paris, Lemerre, 1914, in-18 de 160 p., 3 fr. — 7. *Les Heures changeantes*, par GABRIEL DUCOS. Paris, Ficker, 1914, in 16 de 78 p., 3 fr. — 8. *Le Voyage*, par ROGER ENG. Paris, Figuière, s. d., in-16 de 151 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Coups d'archet*, par FOURIER DE SAINT-VICTOR. Paris, éd. des *Marches de l'Est*, s. d., in-12 carré de 190 p. — 10. *Les Fleurs du Christ*, par le P. BENOIT ISAMBART. Lyon et Paris, Vitte, s. d., in-16 de 191 p., 3 fr. — 11. *Heures de solitude*, par J. DE LUBAC. Paris, Messein, 1914, in-16 de 142 p., 2 fr. — 12. *Les Instants*, par MARCEL ROGNIAT. Paris, Figuière, 1914, in-16 carré de 243 p., 5 fr. — 13. *Poèmes*, par ROGER ROSSILION. Paris, éd. des *Marches de l'Est*, 1914, in-16 de X-160 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Ame et le Cœur*, par CHARLES DE SAINT-CYR. Paris, Marcel Rivière, s. d., in-16 de XXIV-142 p., 4 fr. — 15. *Mon Crime*, par LOUIS CRIMOTEL. Paris, éd. *Presse française*, 1914, in-16 de 265 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Clarines, sonnets d'automne*, par GABRIEL FAUCONNEAU DU FRESNE. Paris, Lemerre, 1914, in-16 de 189 p., 3 fr. — 17. *Poésies morales et politiques*, par l'abbé GILLET. Saint-Étienne, Le Hénaff, s. d., in-8 de 447 p. — 18. *Le Cycle des jours et des mois*, par J.-P. GOIDSEN. Paris, Figuière, 1914, in-18 de 49 p. — 19. *A Voltaire*, par ERNEST JAMIER. Paris, Jouve, s. d., in-16 de 177 p., 2 fr. 50. — 20. *Dans le silence des heures*, par LÉO DE KÉNAËL. Paris, Jouve, s. d., in-16 de 252 p., 3 fr. — 21. *Poèmes vivants*, par EUGÈNE LAMBERT. Paris, Messein, 1914, in-16 de 159 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Bonheurs voilés*, par JULES PECH. Paris, Lemerre, 1914, in-18 de 153 p., 3 fr. — 23. *Les Sentiers du silence*, par ÉMILE POLAK. Paris, Figuière, s. d., in-8 de 131 p., 3 fr. 50. — 24. *Chômage*, par l'abbé F. VALLÉE. Paris, Messein, 1914, in-12 de 124 p., 2 fr. 50. — 25. *Contre le destin*, par l'auteur de *Paysans*. Paris, Messein, 1914, in 12 de 69 p., 2 fr. 50. — 26. *Les Lèvres closes*, par J. DELOM DE MÉZERAC. Paris, Jouve, 1914, in-16 de 100 p. — 27. *Le Mis-*

sel de Chérubin, par Raymond Méchain. Paris, Messein, 1914, in-16 de 125 p., 3 fr. — 28. *Les Lointains*, par Daniel Sivet. Paris, Plon-Nourrit, 1914, in-16 de 140 p., 3 fr. 50.

Poésie. — Recueils consacrés a la guerre. — 1. — Parmi les très-nombreux volumes aspirant à la renommée de *l'Année terrible* ou des *Idylles prussiennes*, j'aime à placer *la Jonchée*, de M. Léon Lahovary : d'abord, parce que l'auteur, Roumain d'origine, neveu du célèbre patriote « mort sur la brèche à sa façon, » y proclame hautement son culte pour la France et que de telles sympathies nous consolent des lenteurs diplomatiques; ensuite, parce que jusqu'à présent nous avons été un peu sévères pour le vibrant lyrique qu'est M. Lahovary. La terrible guerre actuelle a permis à son éloquence abondante et chaleureuse de se répandre sur des sujets dignes d'elle, et vraiment son livre est des plus émouvants. Il est divisée en sept parties, parmi lesquelles je signale particulièrement *l'Épopée vengeresse*, *les Chefs*, *Tableaux*, *Récits et Élévations*, et *la Terre de France*, ou le poète roumain exalte toutes nos provinces avec un rare bonheur. Remercions-le notamment de ce vers si vrai :

Vincent et Ramuntcho sont morts pour leur pays.

On goûtera moins la partie d'invectives consacrée à *César* et à *ses Acolytes*, malgré un vigoureux sonnet sur François-Joseph. M. Lahovary a une trop belle âme pour insulter et haïr. Mais l'ensemble de *la Jonchée* touchera tous les cœurs français.

2. — Mme Pierre Handrey a abordé les mêmes sujets dans *la Moisson rouge*. Écrivain plus habile que M. Lahovary, elle n'a point son lyrisme, qui était la principale qualité requise. L'originalité de ce livre patriotique consiste surtout en ce qu'il est précédé d'une préface de M. Th. Ruyssen, pacifiste d'avant-guerre.

3. — Le volume de M. Éléonor Daubrée : *A tous nos morts sublimes*, a été honoré d'une souscription du Conseil général de la Seine. Je ne vois pas très bien ce que je pourrais ajouter à cela, car l'auteur qui fait rimer Krupp et Klück, *mille* avec *brille* ou tout simplement ; « Aux Armes! » avec « Aux Armes! » relève de la défense nationale beaucoup plus que de la critique littéraire.

4. — On ne peut négliger ainsi les *Trois Poèmes de guerre*, de M. Paul Claudel, poèmes qui s'intitulent : *Tant que vous voudrez, mon Général!* — *Derrière eux*, — et *Aux Morts des armées de la République* (pourquoi pas de la France tout simplement?) Ces trois morceaux sont animés d'un véritable souffle épique; mais pour les juger sainement, il faudrait examiner avec plus de détail la prosodie déconcertante de Paul Claudel : c'est ce que j'essaierai de faire plus loin, à propos d'un ouvrage plus considérable de cet auteur à la fois inspiré et baroque.

Poèmes divers. — 5. — La guerre ne doit pas nous faire oublier, d'ailleurs, les poètes, qui, avant la tempête, avaient publié leurs rimes paisibles et mélancoliques; d'autant plus que, depuis ce temps, certains d'entre eux ont payé héroïquement leur dette à la patrie. Mais comme leurs livres sont loin de l'état d'esprit créé par la guerre! Voici, par exemple, un jeune et brillant poète de Cahors, M. Emmanuël Aegerter, dont *la Chimère dans le Parc* s'inspire simplement du rêve de beauté égotiste et somptueuse de Théophile Gautier, de Coppée, d'Albert Samain; des trois parties de son recueil, la moins réussie est celle où il a essayé d'exprimer son cœur (*l'Anneau d'or*); dans les deux autres, *Évocations et Poèmes*, s'affirme une inspiration de véritable artiste, malgré les rimes que M. Faguet a baptisées « rimes toulousaines » (navrés, regrets, — notes, fautes, — jamais, fermés, — cloche, gauche, etc.) et malgré bien des expressions banales ou prétentieuses. Je citerai avec sympathie les pages consacrées à *Beethoven*, *Balzac*, *Port-Royal* et la *Mort de Dante*:

La mort venait vers lui, pareille à Béatrice.

Mais pourquoi M. Aegerter n'a-t-il pas inséré dans son volume certains poèmes qui obtinrent à sa prime jeunesse les fleurs de Clémence Isaure, notamment une magnifique *Reine de Saba* que je n'ai eu garde d'oublier?

6. — Nous trouvons beaucoup moins d'éclat — et c'est tout indiqué — dans les *Roses de septembre* de M. Georges Druilhet. Ce sont les vers aimables d'un discret disciple de Coppée, qui a souffert et qui arrive à l'automne de la vie en se comparant au prince Hamlet,

Qui va pleurant son père et pleurant Ophélie.

J'aime moins M. Druilhet, quand il s'essaie timidement à des virtuosités prosodiques:

Et tandis que je marche à pas lents dans le parc,
Où, sur un fût, Diane ou l'Amour se campe, arc
En main, je rêve aux jours où j'ai connu la joie....

M. Druilhet peut faire mieux que ce casse-tête chinois.

7. — De la poésie mélancolique, encore, dans *les Heures changeantes*, de M. Gabriel Ducos, un auteur qui mériterait d'être mieux connu. Exilé loin de sa ville natale, il souffre de la solitude:

Je n'ai pas un ami... Je ne connais personne.

Seul, *le Fleuve* lui apporte le souvenir de sa famille et de son pays. Son dernier petit livre, élégamment édité, est plein de choses variées et attachantes. Je signale trois beaux sonnets, artistement compliqués et inversés, sur *Bernadette*; des pantoums exquis; de petites pièces satiriques, un peu forcées, mais bien spirituelles, et enfin un superbe

poème, *la Mort des étoiles*, où, reprenant une parole tristement fameuse, l'auteur dit au pauvre hère :

> Nous, les poètes, qui sommes des miséreux,
> ... Nous qui nous rappelons les anciennes prières,
> Nous rythmerons des chants pour bercer les misères...
> Nous saurons rallumer les Étoiles-éteintes,
> Et cueillir dans les cœurs, pour adoucir les plaintes,
> Des paroles d'espoir, d'amour et de bonté !

8. — L'esprit qui anime *le Voyage*, de M. Roger Eng, est tout différent. On y heurte fréquemment des boutades d'un pénible antichristianisme, d'un panthéisme lourdement immoral. C'est réellement dommage, car M. Roger Eng manie à merveille le vers libre et l'alexandrin classique : son art est à la fois traditionnel et moderne :

> J'ai voulu compléter d'un songe d'art la vie
> Comme un bouquet nouveau dans un vase ancien.

Espérons que ce poète de talent se dégagera de son goût fâcheux pour les polissonneries (p. 86 et s.), et nous donnera le beau livre que nous permettent d'attendre ses pages savoureuses sur Troyes et ses souvenirs.

9. — Avec *les Coups d'archet* de M. Fourier de Saint-Victor, nous nous trouverons plus à l'aise. Son livre attachant, un peu inégal, comprend cinq parties : les *Chansons errantes*, d'un charme tout verlainien ; *l'Écrin de Mnémosyne* (impressions de voyage) ; *Contre le vent*, suite de poème traditionnaliste qui me semblent inférieurs à leur inspiration ; les *Images lorraines*, la partie la plus agréable du recueil, où le poète a retrouvé un nouvel essor en s'appuyant à sa race, et où, comme il le dit lui-même à Maurice Barrès, il a écouté, « au loin des profondeurs — les voix de la terre ; » enfin, une intéressante parabole scénique sur l'éternel sujet de *l'Enfant prodigue*. M. Fourier de Saint-Victor atteindra sûrement à la véritable maîtrise, s'il se rattache de plus en plus étroitement à sa noble et riche province, qui déjà l'a si bien inspiré, et s'il surveille sa forme parfois déconcertante, notamment par l'usage fréquent d'un e muet au sixième pied de l'alexandrin.

10. — On peut apprécier de la même manière, me semble-t-il, *les Fleurs du Christ*, par le R. P. Benoît Isambart. Ce livre enthousiaste, fervent et d'un lyrisme un peu désordonné, a atteint son cinquième mille. On ne peut que s'en réjouir pour la diffusion de la poésie chrétienne. Toutefois, la composition et le style de l'ouvrage, où passe le double souvenir de Musset et d'Albert Samain (cf. les litanies de *la Virginité*, réplique à une pièce célèbre), auraient demandé plus d'application. Je n'en veux pour preuve que ces vers :

> Et Dieu qui réclamait un amour minimum
> N'eut point dans l'univers un pauvre *Te Deum* (p. 111).

C'est dommage, car le R. P. Isambart a l'âme d'un vrai poète, d'un noble inspiré; et les belles pensées, comme un vin précieux, ne doivent être présentées que dans de pures amphores.

11. — Nous montons moins haut avec *les Heures de solitude*, de M. J. de Lubac, dont les bonnes pages rappellent Joséphin Soulary. Cela ne lui donne pas le droit, cependant, de traiter *d'acrobates* ou de *bateleurs* les poètes modernes.

12. — *Les Instants* sont l'œuvre de M. Marcel Roguiat qui a, je crois, succombé récemment au champ d'honneur. Aussi, de ce livre, « fantaisiste » comme le théâtre du même auteur, je ne veux retenir que ces derniers vers :

> Je crois aux soirs mouillés de lune et de mystère,
> Lorsque l'air bleuissant a des moiteurs de serre
> Et que sont apaisés les frissons de la terre;
> Je crois à la nuit blême et les regards de feu
> Des astres, qui la criblent, étant comme un aveu
> Du Créateur, je crois au ciel, je crois en Dieu!

13. — Encore le livre d'un poète mort jeune, mais avant la guerre : les *Poèmes*, de M. Roger Rossilion. A part la fin du volume, inspirée de *Sagesse*, je ne sais pas si l'on a bien fait de publier cette œuvre posthume, qui ne contient, en somme, que des promesses.

14. — M. Charles de Saint-Cyr, lui, n'en est plus là. Son dernier recueil : *L'Ame et le Cœur*, qui nous arrive, comme les précédents, de Verlaine par M. Mithouard, marque de réels progrès; mais pourquoi est-il précédé d'un « Troisième essai sur l'Intensisme, » qui est bien le plus amusant tohu-bohu que l'on puisse imaginer? Qu'on en juge par ce paragraphe sur les vers-libristes : « Leur excuse est qu'ils sont aptes à la poésie, comme des chats sont faits pour tenir une partie dans un orchestre. Hélas! Ils ne se contentent pas de miauler, ils se font attacher une casserole à la queue afin de mieux attirer l'attention : c'est le système du chien d'Alcibiade — sans Alcibiade. » Et même sans chien, me permettrai-je d'ajouter, puisqu'il s'agit de chats!

15 à 19. — M. Louis Crimotel intitule : *Mon Crime*, un volume, qui, de son propre aveu, contient des vers « horribles »; M. Fauconneau du Fresne rime avec application les « sonnets d'automne » de ses *Clarines*; M. l'abbé Gillet traite une foule de sujets dans les quinze mille vers de ses *Poésies morales et politiques*, inspirées de Boileau; M. J.-P. Goidsen consacre de petites odelettes naïves au *Cycle des jours et des mois*; et M. Ernest Jamier adresse de violentes invectives *A Voltaire*, Diderot, Rousseau et leurs modernes disciples.

20. — Ce qui distingue *Dans le silence des heures*, par M. Léo de Kénaël, c'est la multiplicité de ses dédicaces. Toute personnalité notoire a reçu son petit cadeau, sauf, je crois, M. Poincaré; M. Ribot

a une petite odelette sur Naples, M. Boutroux une ode sur Hélène, M. Paul Deschanel sur César, M. Hanotaux un Héraclès aux pieds d'Omphale, M. de Freycinet un épisode des guerres turques! Tout le monde y passe : et je voudrais bien voir la tête de M. Léon Daudet, dont le nom voisine avec celui des trois Reinach, Joseph, Théodore et Salomon!

21 à 28. — Citons rapidement les *Poèmes vivants* que M. Eugène Lambert a remplis de bonnes intentions; les poésies d'amour fort indiscrètes que M. Jules Pech nomme, je ne sais pourquoi, *les Bonheurs voilés ; les Sentiers du silence*, où M. Émile Polak suit les traces de son compatriote Émile Verhaeren; *Chômage*, petites pièces sans prétention, que M. l'abbé Vallée a accompagnées d'un glossaire de quelques termes empruntés au parler de Paimpont (Ille-et-Vilaine); *Contre le destin*, série de récits en vers qui se déroulent en 1593, 1693, 1793, 1893 et 1913, et ont été signés par l'auteur de « Paysans » (Je ne crois pas qu'il s'agisse de Balzac); *les Lèvres closes*, où M. Jean Delom de Mézerac mêle agréablement les vers et la prose; *le Missel de Chérubin*, que M. Raymond Méchain dédie à la douce et vénérée mémoire de sa mère, malgré certaines polissonneries et d'impardonnables farces, telles que *le Mathématicien ;* et enfin, *les Lointains*, 121 sonnets, où M. Daniel Sivet s'est efforcé sur les traces de Hérédia et de Coppée, et surtout de Sully-Prudhomme et de Soulary. A. P.

(A suivre).

THÉOLOGIE

Œuvres oratoires de Mgr Laflèche, **évêque de Trois-Rivières,** publiées par Arthur Savaète. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 440 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ses recherches sur les questions religieuses du Canada, M. Savaète a remarqué les discours prononcés par Mgr Laflèche de 1860 à 1895. Il a pensé que ces discours méritaient d'être conservés, et il vient d'en donner une édition. Entouré du respect universel, mêlé à toutes les luttes doctrinales de son pays et de son temps, l'évêque de Trois-Rivières a pu être appelé le « Saint-Jean-Chrysostome du Canada. »

Un publiciste a caractérisé son éloquence en quelques traits fort justes : « Mgr Laflèche a été le véritable apôtre du Canada au XIXe siècle. Il s'affirma le champion le plus intrépide et le plus infatigable de la vérité intégrale. La philosophie, la théologie, les sciences profanes et sacrées n'avaient pas de secret pour lui. Aussi était-ce avec une grande sûreté de doctrine et de jugement qu'il enseignait. Il profitait de toutes les occasions pour répandre ses enseignements : les fêtes reli-

gieuses ou nationales, les grands comices agricoles, les distributions de prix étaient rehaussés par l'éclat de sa parole. »

Les dicours qu'on a pu recueillir et qu'on a rassemblés dans ce volume suffisent à justifier ces éloges. Les quinze conférences consacrées à commenter l'encyclique de Léon XIII sur la franc-maçonnerie sont particulièrement remarquables. Elles ont un intérêt qui n'a malheureusement pas vieilli et qui mériterait d'attirer l'attention ailleurs qu'au Canada. CHRISTOPHE SIMON.

SCIENCES ET ARTS

Comment caser nos filles ? par ANDRÉ CARON. Paris, Jouve, s. d., in-16 de V-285 p. — Prix : 2 fr.

On ne songe pas à tout. Au moment où M. Caron faisait imprimer son livre, l'auteur ne prévoyait point, certes, que le général Galliéni, ouvrant aux femmes une carrière nouvelle, les introduirait dans les bureaux — si fermés jadis — de la rue Saint-Dominique et placerait sous les ordres des hauts fontionnaires du ministère de la guerre tout un bataillon de dactylographes du sexe féminin. O. H.

La Politique budgétaire en Europe. *Les Tendances actuelles,* par MM. ÉMILE LOUBET, S. A. HUSSEÏN HILMI PACHA, ANDRÉ LEBON, GEORGES BLONDEL, RAPHAËL-GEORGES LÉVY, A. RAFFALOVICH, CHARLES LAURENT, CHARLES PICOT, HENRI GANS. Paris, Alcan, s. d., in-16 de XXIII-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour dater d'avant la guerre, les cinq conférences que réunit ce volume et qui furent données à l'École des sciences politiques, n'ont point perdu leur intérêt. Elles montraient déjà les budgets des nations européennes très menacés dans leur équilibre par la poussée des dépenses d'assistance sociale, et surtout des dépenses militaires continuellement accrues sous la pression du militarisme germanique. Les finances de l'Allemagne sont analysées dans cet ouvrage par M. Henri Gans, dont l'exposé a été complété par M. Georges Blondel, celles de la Turquie par M. Charles Laurent, premier président honoraire de la Cour des comptes, appelé à prêter son concours aux tentatives de réorganisation financière ottomane ; celles de l'Angleterre par un ancien inspecteur des finances, directeur de la Société de crédit industriel, M. Charles Picot ; celles de la Russie par M. Arthur Raffalovich. En une conférence finale et qui donne des conclusions, M. Raphaël-Georges Lévy a comparé les quatre budgets précédemment étudiés les uns avec les autres et avec le nôtre.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

LITTÉRATURE

La Fontaine, par G. Michaut. Tome II. Paris, Hachette, 1914, in-16 de 1-313 p. — Prix : 3 fr. 50.

En rendant compte avec de justes éloges (*Polybiblion* de janvier 1915, t. CXXXIII, p. 15-16), du premier volume de l'étude de M. Michaut sur *La Fontaine*, nous exprimions le désir de voir la suite de l'ouvrage. Le tome II, qui la constitue, était achevé d'imprimer au mois de mai 1914 et porte la date de cette année. On ne connaît que trop la raison qui en a retardé l'apparition de près de deux ans. Ce second volume, qui mène le livre à bonne fin, en comprend les chapitres XVII à XXX, savoir : XVII. *Psyché*. XVIII. *Psyché* (suite). Le cadre et les « enrichissements ». XIX. Des premières aux deuxièmes *Fables*, 1668-1678. Pièces de circonstance. XX. Des premières aux deuxièmes *Fables*, 1668-1678 (suite). *La Captivité de saint Malc*. XXI. Des premières aux deuxièmes *Fables*, 1668-1678 (suite). Les opéras. XXII. Des premières aux deuxièmes *Fables* 1668-1678 (suite). Troisième et quatrième partie des *Contes*. XXIII. Les *Fables*, second recueil. XXIV. Les *Fables*, second recueil (suite). Les sources et le « tour ». XXV. Les *Fables*. Second recueil (suite). Les sujets : idées et sentiments. XXVI. Des secondes *Fables* à la conversion. XXVII. Derniers Poèmes. XXVIII. Le Théâtre de la Fontaine. XXIX. Derniers *Contes* et dernières *Fables*. XXX. La Conversion. — L'auteur a une connaissance non seulement complète, mais minutieuse de son sujet, comme le montre l'abondance et l'exactitude de ses renvois bibliographiques et la discussion détaillée soit dans le texte soit surtout dans les notes, de quantité de problèmes de bibliographie et d'histoire littéraire. Nous signalerons en particulier l'examen, peut-être un peu long et un peu subtil, de l'identification des « quatre amis » du prologue de *Psyché* (p. 16 et suiv.) et celui, fort intéressant, de la raison du silence de Boileau dans *l'Art poétique* sur la fable et le fabuliste (p. 55 et suiv.). Nous avons remarqué aussi la discussion, très ample et très précise, relative aux pièces de théâtre attribuées à La Fontaine (p. 259 et suiv.). Nous noterons encore les détails peu connus sur l'activité intellectuelle persistante du poète dans ses dernières années (p. 307 et suiv.). M. G. Michaut, tout cela le montre, est un érudit. Mais c'est aussi un solide et un bon littérateur, un homme de pensée et un homme de goût. On n'en saurait douter, quand on a lu, entre autres pages, son excellente analyse du second recueil des *Fables* (p. 104 et suiv.) ; sa remarquable revue des questions politiques et même sociales touchées par le fabuliste (p. 164 et suiv.) ; ses observations sur la « philosophie » de La Fontaine (p. 170 et suiv.) ; sa très agréable et très juste appréciation du douzième et

dernier livre des *Fables*, fruit d'une vieillesse encore vigoureuse et souple (p. 290 et suiv.). Nous avons plaisir à relever enfin un ingénieux rapprochement entre La Fontaine et La Bruyère (p. 35, note 1). En somme le livre de M. Michaut est l'une des bonnes et réellement instructives études composées de notre temps sur l'immortel et inimitable poète en qui se résume et se concentre, pour ainsi dire, toute une partie, et non la moindre, du génie français. M. S.

Palaprat, son temps, ses œuvres, par Henry Franz. Paris, Jouve, 1916, in-16 de IV-205 p. — Prix : 2 fr. 50.

Parmi les auteurs dramatiques de la fin du XVIIe siècle, Palaprat s'est acquis un nom durable, indissolublement lié avec celui de son collaborateur Brueys, et dû principalement à leur comédie du *Grondeur*. Une étude spéciale sur cet écrivain, dont la mémoire s'est conservée de façon particulière à Toulouse, sa ville natale, a été suscitée par l'Académie des Jeux floraux, qui en a fait, en 1909, le sujet du concours pour le prix Pujal. Le prix a été décerné à M. Henri Franz, dont l'ouvrage, publié seulement cette année, est justement loué dans la Préface qu'y a jointe l'un des *mainteneurs*, M. F. de Gélis. C'est un livre très agréable, où l'on se plaît e toù l'on s'instruit. L'intérêt en est moins peut-être dans l'analyse et l'appréciation des œuvres diverses de Palaprat que dans les détails biographiques d'où résultent d'intéressantes esquisses de la société et des mœurs de son temps. Tels par exemple, les détails sur la vie et l'entourage des deux célèbres frères, le duc et le grand prieur de Vendôme, et sur les réunions du Temple ou du château d'Anet. M. Henri Franz nous semble doué de riches qualités d'historien et de littérateur. C'est aussi un homme de goût et un écrivain de talent, dont le style a le mérite, de plus en plus rare, de l'aisance et du naturel. La lecture attentive des préfaces et discours que Palaprat a mis en tête de l'édition de ses comédies, et du peu qui nous reste de sa correspondance, a suggéré à son biographe cette distinction fort juste, exprimée en excellents termes : « Comme poète, Palaprat, en dépit de sa facilité, de son esprit, des idées souvent très justes exprimées, de la grâce et de l'enjouement de ses petites pièces, se confond dans la foule des versificateurs du grand siècle. Mais, comme narrateur et épistolier, il est inimitable de gaieté, d'esprit et d'abandon. Il parle une langue claire, élégante, originale, demandant aux mots de rendre sa pensée, et ne reculant pas au besoin devant l'emploi d'expressions encore peu usitées. Les nombreux passages cités au cours de cette étude montrent que, chez Palaprat, le prosateur est de beaucoup supérieur au poète. »

M. S.

HISTOIRE

Recueil des actes de Louis IV, roi de France (936-954), publié sous la direction de M. Maurice Prou, par M. Philippe Lauer (*Charles et diplômes publiés par les soins de l'Académie*). Paris, C. Klincksieck, 1914, in-4 de LXXVI-151 p. et 8 planches. — Prix : 10 fr.

Il était naturel que l'on s'adressât pour donner, dans la collection des *Chartes et diplômes*, le recueil des actes de Louis IV, à M. Philippe Lauer, qui a publié un travail important sur le règne de ce prince. Le petit nombre des actes de Louis IV qui nous ont été conservés — 40, auxquels s'ajoute treize actes connus par de simples mentions — le nombre tout à fait réduit des originaux parvenus jusqu'à nous, rendaient assez difficile l'étude diplomatique qui forme l'Introduction de ce recueil. Les résultats les plus généraux du travail d'enquête auquel s'est livré M. Lauer sont que la chancellerie de Louis IV renonçant à la rigidité du formulaire carolingien et les détails de l'expédition des actes n'étant pas réglés avec une grande minutie, la distinction entre les actes authentiques et les actes interpolés ou refaits est une opération d'une extrême délicatesse. L'organisation même de la chancellerie ne nous est connue — et assez mal connue — que par le peu que nous en disent les actes.

Sur quelques points, les affirmations de M. Lauer me paraissent prêter matière à critique : notamment dans ce qu'il dit de la « classification des actes suivant la forme diplomatique » : le *Kartarum testamenta* ou *strumenta* du premier diplôme ne s'applique pas aux actes royaux ; il s'agit évidemment du chartrier de l'église détruit par l'incendie (*res vel kartarum testamenta ejusdem ecclesiae sunt incensae*) ; d'autre part, je ne suis pas sûr qu'*auctoritas, auctoritatis nostrae munificentia*, etc., désignent un diplôme dans tous les cas allégués par l'auteur.

Les actes sont publiés avec beaucoup de soin : les identifications de noms de lieux, etc., sont faites à la table extrêmement complète et qui rendra assurément de précieux services.

Dans la Préface que M. Maurice Prou a jointe à cette publication, il a mis en pleine et juste lumière le rôle de M. d'Arbois de Jubainville dans la réorganisation du travail des chartes et diplômes et les mérites comme diplomatiste de cet éminent érudit. E.-G. Ledos.

Une Première Manifestation d'union sacrée. Paris devant la menace étrangère, en 1636, par Marcel Poëte. Paris, Perrin, 1916, in-16 de VIII-358 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne connaît pas assez la Bibliothèque historique de la ville de Paris. Dans le vieil hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau se cachent les

plus riches collections et de rares merveilles. Je ne parle pas du fonds général, encore qu'il soit fort important ; mais le jeune département des manuscrits renferme des documents remarquables. Quant à la « Réserve », on y trouve des ouvrages d'une valeur inestimable, des factums uniques, de précieuses plaquettes. M. Marcel Poëte est l'heureux seigneur de ce beau domaine. Mais il ne conserve pas jalousement pour lui les richesses dont il a la garde et il sait en tirer parfois un beau livre ; que dis-je ? un livre d'actualité. Le volume qu'il nous offre cette année est un livre de guerre et l'on ne voudrait pas qu'il en fût autrement. Et nul ne lira, sans évoquer les jours tragiques qui précédèrent la Marne, le récit de l'invasion de 1636, qui mit l'adversaire aux portes de Paris. A trois siècles de distance, la similitude est frappante : la ruée des armées ennemies, les places de défense qui tombent l'une après l'autre et les semaines qui s'écoulent, marquées chaque jour d'un progrès nouveau des envahisseurs, puis, après des heures d'angoisse terrible, la victoire espérée qui rétablit la situation, chasse l'Espagnol et met Jean de Werth entre nos mains. Paris était d'abord resté calme, occupé à ses affaires ou à ses plaisirs, mais après la prise de la Capelle et du Catelet, le passage de la Somme, la marche à grandes étapes de l'ennemi vers la capitale, l'affolement était né. Pendant que les bourgeois apeurés fuyaient Paris par les routes du sud, par les portes du nord arrivaient de tristes cortèges, pauvres gens chassés des campagnes envahies, traînant après eux les lamentables débris de leur bonheur. Cependant, les pouvoirs publics s'inquiétaient, et, devant le péril commun, toutes les divisions s'effaçaient, tous les partis s'évanouissaient dans un même élan : l'Union sacrée était née. Partisans du Roi et du Cardinal, gens d'Église, gens de Cour, Parlement et corps de Ville, métiers et corporations vinrent offrir à Louis XIII leurs efforts et leur argent. Jamais on n'avait si fort acclamé le Roi ; jusqu'au Cardinal de qui désarmaient les adversaires. D'utiles mesures furent prises, la garnison de Paris renforcée, la défense poussée activement et les fortifications réparées. Mais la capitale ne fut pas attaquée ; la victoire empêcha les bannières espagnoles de se déployer dans la plaine Saint-Denis : Paris était sauvé.

De cette année 1636, si émouvante et si glorieuse, M. Marcel Poëte nous donne un récit complet et détaillé, un peu trop touffu à mon gré. L'auteur connaît à fond son sujet. Il sait son XVIIe siècle mieux qu'homme du monde. Avouerai-je que cela se voit trop ? Il n'est document si obscur qu'il ne nous l'analyse, si mince factum qu'il n'en fasse état. Je sais bien que l'historien se doit de tout lire et de tout connaître, mais le lecteur préférerait moins de détails et un récit plus coulant. On sent que M. Poëte ne renoncerait qu'à regret à

nous montrer tout ce qu'il a fouillé et découvert pour écrire son ouvrage et qu'il entend ne nous faire grâce d'aucune pièce de son dossier ; — mais ce n'est là qu'une chicane. Le livre de M. Poëte demeure intéressant et bien fait. Tous les amis de Paris le liront avec fruit et avec plaisir.

Robert Burnand.

Recueil de documents relatifs à la convocation des États-généraux de 1789, par Armand Brette. T. IV. Paris, Leroux, 1915, gr. in-8 de 691 p. — Prix : 15 fr.

Lettres de Madame Roland. Nouvelle série (*1767-1780*), publiées par Claude Perroud. Paris, Leroux, 1915, 2 vol. gr. in-8 de lxi-556 et xx-589 p. — Prix : 24 fr.

Le premier de ces volumes est la suite, mais non la fin de trois autres déjà signalés dans le *Polybiblion* (décembre 1896, t. LXXVII, p. 527-528, mars 1897, t. LXXIX, p. 247 et juillet 1904, t. CI, p. 67-68). Le troisième ouvrait la série des documents sur l'action électorale dans les bailliages et autres juridictions ; il contenait ceux relatifs aux généralités d'Amiens, Soissons, Châlons, Paris, Orléans, Bourges, Limoges, Riom, Lyon. Le quatrième, qui est posthume, concerne ceux de Montauban, Auch, Bordeaux, La Rochelle, Poitiers et Tours. Reste donc à faire connaître ceux qui regardent la Normandie, Dijon, Besançon, Grenoble, Lille, Nancy, Metz, Montpellier, Moulins, Perpignan, Rennes, Nantes et Valenciennes. C'est à un nouvel érudit que reviendra sans doute l'achèvement, en deux volumes, de ce précieux travail.

— Plus heureux que M. Brette, M. Perroud a pu mener à bonne fin la tâche qui lui avait été confiée. Chargé de publier une édition critique et aussi complète que possible des lettres de Mme Roland, analogue à celle de Mme de Sévigné parue dans la *Collection des grands écrivains français* (lib. Hachette), il a commencé par faire connaître, d'après sa correspondance (2 vol., 1900-1902), la femme du ministre girondin Roland. Il a publié ensuite divers travaux destinés à mettre en lumière et son héroïne et le monde au milieu duquel elle avait vécu (*Roland et Marie Phlipon. Lettres d'amour. — Mémoires de Mme Roland*, nouvelle édition. — *Correspondance de Brissot*, etc.). Dans une seconde série, qui chronologiquement est la première, il vient de compléter une collection épistolaire qui ne comprend guère moins d'un millier de lettres.

Sa dernière publication nous montre presque continuellement en tête-à-tête Marie-Jeanne Phlipon, fille d'un graveur parisien, et ses amies d'Amiens, Sophie et Henriette Cannet ; on trouve là, sous la plume de la principale correspondante, une histoire autobiographique de l'évolution des idées vers la fin du xviiie siècle. La future

Égérie de la Gironde a passé une partie de son adolescence dans un couvent de la congrégation de Notre-Dame ; elle y a contracté les habitudes d'une dévotion plus mystique que raisonnée, exposée à bientôt disparaître. On suit de page en page, à travers ses confidences de jeune fille, les principales étapes de ce qu'on pourrait appeler sa conversion à rebours. Rentrée auprès de ses parents, elle continue d'abord à pratiquer ses devoirs religieux, à assister à la messe et au sermon, à visiter ses anciennes maîtresses. Peu à peu, à Bossuet, l' « homme divin », se succèdent sur sa table de travail Montaigne, Plutarque, Raynal, surtout Voltaire et J.-J. Rousseau. Demeurée chrétienne par convenance, elle déclare d'abord que « quand on doute, il faut vivre comme si l'on croyait » et elle va à confesse pour ne pas scandaliser sa domestique. Elle glisse au milieu de ses lettres de copieuses analyses de ses auteurs favoris et des paraphrases du *Vicaire Savoyard*. Elle en arrive un jour, sous le coup d'une de ses crises mentales, à souhaiter de devenir folle. Vers 1776 elle rédige son examen de conscience philosophique, qu'on peut lire aujourd'hui en tête du dernier recueil de sa correspondance. Plus tard elle regrettera de ne pas être née Spartiate ou Romaine. Enfin, à la veille de sa mort, écrivant ses Mémoires dans sa prison, dans un suprême retour vers son plus lointain passé, elle racontera par le menu ses souvenirs d'adolescence en ajoutant : « J'aurais à retracer beaucoup de scènes semblables, si je voulais rappeler toutes celles que les émotions d'une tendre piété ont gravées dans mon cœur. »

Jusqu'à présent les éditeurs de M[me] Roland et en particulier Dauban ne s'étaient pas refusé le droit de tronquer et d'arranger les textes manuscrits qu'ils avaient sous les yeux. Non seulement M. Perroud a rétabli dans leur intégrité les lettres publiées, mais il en a découvert un certain nombre d'inédites dans les dépôts publics et les archives privées. Les unes et les autres sont accompagnées de notes instructives et encadrées dans des notices sommaires et des appendices où le nouvel éditeur a donné les preuves de sa parfaite connaissance du sujet. Il a ainsi fixé la physionomie d'une femme qui appartient à l'histoire de la Révolution française et qui a écrit auparavant ce que Brunetière n'a pas craint d'appeler « un des chefs-d'œuvre de notre littérature épistolaire. »

L. Pingaud.

Bénavent en Berry et son prieuré (1174-1899), par A.-F. Aude. Paris, A. Picard, 1916, in-4 de 153 p., plus 66 p. de pièces justificatives et II de tables, avec une vue en héliogravure et un plan. — Prix : 10 fr.

Un ouvrage d'érudition n'est pas toujours d'une lecture attrayante ; le présent volume n'est pas dans ce cas. En faisant l'historique du

prieuré de Bénavent, son propriétaire actuel n'a pas résisté à la tentation de décrire les aspects pittoresques des environs de la ville du Blanc, et ceux qui, comme moi, ont souvent parcouru les rives de la Creuse, peuvent attester la fidélité de ce charmant tableau.

C'est d'ailleurs une sombre histoire que celle de cette région enchanteresse, dont les châteaux et les établissements religieux ont été successivement dévastés par les routiers et les Anglais pendant la Guerre de Cent Ans, par les protestants et leurs auxiliaires allemands pendant les guerres de religion et enfin par les vandales révolutionnaires. Quelques ruines rappellent seulement un glorieux passé et c'est en fouillant pieusement dans ces décombres que M. Aude a pu recueillir les précieux souvenirs dont il fait part au public.

Je le louerai grandement d'avoir renvoyé dans un copieux appendice les documents dont il a fait usage ; je sais d'autres érudits qui eussent eu le mauvais goût d'en encombrer les pages du récit, au grand détriment de son intérêt.

Imprimé avec luxe sur un beau papier, ce volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, fera les délices des amateurs de beaux livres.

P. Pisani.

Lettres de la comtesse d'Albany au chevalier de Sobirats, *suivies de quelques pièces inédites ayant rapport à elle*, éditées par le marquis de Ripert-Monclar. Paris, Auguste Picard, 1916, in-8 de 138 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le marquis de Ripert-Monclar, ministre plénipotentiaire de France en retraite, occupe les loisirs de cette retraite par des études historiques, où il applique avec justesse et sagacité la méthode prise par lui à l'École des chartes, dont il fut dans sa jeunesse un des élèves les plus distingués. Quelques-uns de ses travaux ont trouvé place dans la collection des *Mémoires et documents historiques*, publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert Ier de Monaco. Tel naguère (1912) le *Bullaire des indulgences concédées avant 1431 à l'œuvre du Pont d'Avignon par les Souverains Pontifes*. Telles aujourd'hui les *Lettres de la comtesse d'Albany au chevalier de Sobirats*, qu'un héritage de famille a mis en sa possession. Née princesse de Stolberg-Gedern, épouse très peu fidèle, puis veuve du prince Charles-Édouard Stuart, prétendant au trône d'Angleterre, la comtesse d'Albany est surtout connue par sa liaison avec le poète Alfieri. A Florence, où elle vivait, elle était entourée d'une petite cour. Le chevalier de Sobirats, né sujet du Pape dans le Comtat Venaissin, mais descendant d'une vieille famille aragonaise, était entré au service de l'Espagne. Chargé d'une mission militaire à Florence, il y fut recommandé à la comtesse d'Albany par la sœur même de celle-ci, la princesse de Castelfranco.

« Sobirats, dit M. de Monclar, se trouvait réunir les conditions, les qualités et même certains défauts, de nature à faire de lui essentiellement une *persona grata* dans cette petite chapelle dont la comtesse était la madone... Leur correspondance devait nécessairement, le jour où une séparation la ferait naître, garder un caractère de cordiale intimité. » Les lettres de Sobirats ont été publiées par M. L.-G. Pélissier dans le volume intitulé : *Portefeuille de la comtesse d'Albany* (Paris, 1902). Celles de la comtesse le sont aujourd'hui par M. de Monclar et complètent ce qui a subsisté de cette correspondance. Une « Table de concordance » (p. 20-23 du présent volume) aide à éclaircir au besoin les unes par les autres. La correspondance, telle qu'elle se présente aujourd'hui, s'étend de 1808 à 1820. Outre leur intérêt pour l'histoire proprement dite et l'histoire des mœurs, les lettres de la comtesse d'Albany contiennent nombre de détails et d'appréciations relatives à la littérature. « Je m'occupe beaucoup de la littérature », écrivait la comtesse le 17 janvier 1809. On remarque, par exemple, son jugement sur *les Martyrs* et *le Génie du christianisme* de Chateaubriand (p. 40, 14 mars 1809). Le texte des lettres est accompagné de notes historiques et biographiques qui portent la marque d'une érudition exacte et sûre. Le même caractère distingue l'*Introduction*, où M. de Monclar fait preuve d'un rare talent de recherche et d'exposition critique. Ce talent se manifeste encore dans les *Appendices*, dont le second, intitulé : *Sur la survivance des Stuart*, offre un intérêt particulier. Le volume se termine par une *Table des noms de personnes*.

M. S.

Histoire de Pologne de ses origines à 1900, par Henri Grappin. Paris, « Éditions de la Revue de Pologne », s. d. (1916), in-12 de 188 p. et une carte. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur a soutenu la gageure d'écrire en un bien petit nombre de pages et en quatre chapitres une histoire de la Pologne qui mériterait à plus d'un titre de devenir classique parmi nous : on ne saurait prétendre s'y former nulle part en un moindre temps une idée plus juste d'une nation qui nous a toujours été chère et d'une « question » plus poignante. La formation de la Pologne jusqu'à la fin du XIVe siècle ; sa période d'entière floraison au XVIe ; les inquiétantes divisions du XVIIe et du XVIIIe siècles qui amenèrent les partages ; enfin le noble effort sur soi-même, le sourd travail réparateur et les magnifiques progrès accomplis au XIXe siècle : c'est une bonne fortune de pouvoir contempler chacune de ces phases en un raccourci si saisissant grâce à la science approfondie et au talent du nouvel historien. Son œuvre est imprégnée d'une sympathie humaine si ardente, son expression est toujours si mesurée et si sûre qu'on nous saura gré de le

citer très largement, non moins pour faire connaître sa manière que pour relater ses conclusions. « La résistance de ce peuple, dit-il, la force de son vouloir vivre, son inflexible fidélité aux souvenirs du passé et aux espérances de l'avenir sont peut-être, pour ceux qui ont l'amour de la liberté et du droit, le plus émouvant spectacle de l'histoire... C'est un paradoxe effroyable qu'avec son passé chargé de gloire, ses héros, ses écrivains, les services immenses qu'elle a rendus à la civilisation occidentale en la protégeant contre la barbarie asiatique, la première en date des républiques européennes en soit à mendier, au xxe siècle et au cœur de l'Europe, cette liberté dont elle donna l'exemple au monde quand il vivait encore dans la servitude et dans l'ignorance. » M. Henri Grappin rappelle opportunément que la population de la Pologne doit dépasser aujourd'hui 25 millions d'habitants et que cette nation, sixième par le rang en Europe, est, à elle seule, plus considérable que tous les peuples balkaniques réunis. Il note avec un ferme courage l'existence constante en Pologne d'un parti russophile « qui préconisait une union plus étroite et plus franche avec l'empire de l'est, considéré comme formant une même famille avec la Pologne », et il reconnaît ailleurs que l'empereur Nicolas II a tenté de réaliser en Pologne une œuvre libérale. « Aucun espoir analogue (de réalisation des aspirations nationales) n'est permis du côté de l'Allemagne ; s'il arrivait que la Pologne tombât en ses mains, ce serait l'irréparable faillite non seulement de ses aspirations mais de toute son histoire ». Y eut-il, au fait, « lutte plus vieille et plus tragique que celle qui met aux prises, depuis le moyen âge, le germanisme et le polonisme » ? Les dernières lignes du livre sont un appel à la diplomatie de demain. « Elle comprendra la fatale erreur des partages de la Pologne. A l'heure du règlement des comptes, elle songera qu'il est à la fois conforme au droit et conforme aux intérêt de la paix européenne de réaliser intégralement les vœux des Polonais. C'est plus qu'un devoir, c'est une nécessité. »

Denis Roche.

Les Luttes présentes de l'Église (2e série). *Janvier 1913-juillet 1914*, par Yves de la Brière. Paris, Beauchesne, 1916, in-8 de xi-538 p. — Prix : 5 fr.

En réunissant sous ce titre : *Les Luttes présentes de l'Église*, les chroniques mensuelles qu'il consacre, dans les *Études*, au mouvement religieux, M. Yves de la Brière rend un précieux service aux historiens, aux publicistes, aux orateurs, aux gens du monde désireux de conserver le souvenir des campagnes soutenues par les catholiques pour le succès de leur cause, et d'utiliser les enseignements que les vicissitudes de la bataille comportent. Dans ce nouveau volume se

déroulent les péripéties d'une défensive qui ne tourna pas toujours, hélas! à notre avantage. Certes, les efforts des catholiques contre l'œuvre de laïcisation, depuis l'avènement de M. Poincaré jusqu'au 1er août 1914, firent honneur comme toujours, à la vaillance de nos chefs ; mais, dans ce duel, reconquîmes-nous les positions perdues? Nos lecteurs savent très bien que non. Les succès incomplets de notre résistance n'ont pas diminué toutefois l'énergie des combattants. Pas une minute leur âme ne s'est dépeuplée de l'espoir qui les anime. Pourquoi craindrions-nous? N'avons-nous pas à notre tête un guide, le Souverain Pontife, qui, depuis dix-huit siècles, oppose aux agressions de l'ennemi la vigueur d'une doctrine assurée du triomphe final?

A la suite de la crise presque tragique de la Séparation, le clergé de France, docile aux directions du Saint-Siège, accomplit un travail d'organisation et d'apostolat qui fera l'admiration de nos descendants. Devançant la postérité, M. Yves de la Brière décerne aux lutteurs un hommage mérité.

Tout en rappelant les ravages causés par les entreprises des pacifistes dans le personnel de l'école primaire publique, M. de la Brière, avec une impartialité qui ne nous étonne pas, d'ailleurs, s'empresse d'ajouter que, parmi les antipatriotes d'hier, beaucoup sont tombés au champ d'honneur, héros non moins illogiques que passionnés du devoir. L'éminent écrivain ne se montre-t-il pas néanmoins trop confiant lorsqu'il écrit que « les sophismes d'antan se sont effondrés? » Généreuse illusion! Il y a quelques jours, dans une publication pédagogique, d'ordinaire modérée, paraissait un article où l'auteur, s'appropriant le programme étatiste que formulent à l'heure actuelle les instituteurs prussiens dans leurs journaux, réclamait comme eux la prédominance, après la guerre, d'une seule école, d'une seule morale, d'une seule histoire! L'ennemi n'a donc pas désarmé. Dans la troisième partie de son livre, M. Yves de la Brière évoque le souvenir de Paul Lerolle, de Louis Veuillot, du Père Matignon, du Père Bailly, des éducateurs de la rue des Postes, généreux combattants contre lesquels nos adversaires, malgré leurs formidables forces, n'ont jamais pu obtenir la faveur d'une victoire intégrale. Si la Révolution, en effet, a pu nous vaincre, elle n'a pas encore réussi à nous asservir.

Remercions M. de la Brière de nous avoir raconté dans l'épilogue de son beau livre, les travaux et les fastes du Congrès eucharistique de Lourdes. En vain les souverains des empires centraux conspirent contre la paix, contre l'ordre et contre l'Évangile. Les carnages qu'ils ont déchaînés n'empêcheront pas l'Église catholique de faire triompher un jour la Royauté sociale de Jésus-Christ. L'Apocalypse a prévu la défaite et la chute de la « *Bête* ». OSCAR HAVARD.

BULLETIN

L'Heure des âmes, par le P. Mainage. 1re série. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 199 p. — Prix : 2 fr.

Ce sont trois conversions d'intellectuels qui sont étudiées dans cet attachant ouvrage : mais l'auteur est trop bon théologien et psychologue trop pénétrant pour ne pas apercevoir — et il a soin de nous en avertir — que dans une conversion l'élément intellectael n'est pas tout. On remarquera aussi en le lisant que parfois ce sont des livres peu orthodoxes qui acheminent vers la lumière. Albert de Ruville, le professeur d'histoire à l'Université de Halle, dont la conversion au catholicisme fit une vive sensation en 1910, avait été amené du libéralisme protestant au christianisme intégral par ce que les ouvrages de Harnack lui avaient fait entrevoir de transcendant en Jésus. Miss Baker, qui avant de trouver la certitude définitive, en écoutant un sermon du P. Le Vigouroux, à Paris, avait cherché le repos dans la plupart des philosophies en vogue, et dans diverses formes de protestantisme, avait, de la lecture d'un article écrit par un renégat du catholicisme, tiré cette conclusion qu'il faut choisir entre le catholicisme romain et le pur rationalisme. Enfiu, Johannes Joergensen, d'abord l'un des plus brillants disciples du très irréligieux George Brandès, avait tiré profit de Schopenhauer avant d'être illuminé par le rayonnement de saint François d'Assise.

Baron Angot des Rotours.

L'Œuvre bienfaisante de l'Eglise à travers les siècles, par J. Santo. Paris, chez l'auteur, 181, rue de Vaugirard, s. d., 2 vol. in-12 ensemble de VIII-380 p. — Prix : 2 fr.

J'ai déjà rendu compte, il y a deux ans, d'un ouvrage de M. Santo ; je louerai encore les excellentes intentions qui ont inspiré ces petits ouvrages de propagande. Au cours de ses nombreuses lectures, l'auteur a extrait un peu de partout, mais de préférence, semble-t-il, des écrivains indifférents ou hostiles à la foi, des passages où il trouve un hommage, même involontaire, rendu à nos croyances. Il y aurait certaines réserves à faire sur l'à-propos de telle ou telle citation, mais dans leur ensemble, les choix sont heureux et fournissent à ceux qui ont le désir de s'armer pour la discussion religieuse, des arguments et des répliques dont il y a un excellent parti à tirer.

P.

Un Chapitre inédit de la vie du cardinal d'Astros. Son droit à porter le titre de dernier evêque d'Orange *(8 août 1817-4 novembre 1819)*, par Henri Tyrouat. Avignon, imp. Séguin, 1915, in-8 de 41 p.

Le diocèse d'Orange avait été rétabli, avec 41 autres, par le concordat de 1817, et ce fut avec une joie toute méridionale que les habitants de cette vénérable cité provençale apprirent qu'on leur destinait pour évêque l'abbé d'Astros, leur compatriote, pour lors vicaire capitulaire de Paris.

Cette allégresse ne tarda pas à être troublée par de gros soucis : tout d'abord, il fallut lutter contre les ardentes compétitions de Carpentras, autre cité épiscopale, qui essaya de détourner à son profit la création d'un évêché de plus dans la région avignonnaise. L'histoire de cette lutte, où les incidents grotesques ne font pas défaut, est un des chapitres les plus neufs

du récit. De plus, les gens d'Orange, qui avaient commencé par ne voir dans l'arrivée d'un évêque qu'un honneur et un profit apprirent que tout se paie en ce monde, même la gloire : il leur fallait pourvoir aux réparations de la cathédrale, au logement de l'évêque, à l'installation d'un séminaire et le maigre budget d'une sous-préfecture, riche surtout en souvenirs historiques, menaçait de craquer sous ces frais supplémentaires. Les administrateurs faisaient de leur mieux pour tirer à l'économie, mais, quand ils faisaient mine de liarder, Carpentras, la rivale, se dressait, accumulant dans une surenchère prestigieuse, les offres les plus magnifiques : des hôtels pour les chanoines, un palais pour le séminaire, un château pour l'évêque et notons que Carpentras était aussi besoigneuse qu'Orange.

Pendant ce temps, l'opposition mesquine des Chambres entravait la réalisation de ces beaux rêves : l'hostilité religieuse se masquait hypocritement en invoquant la nécessité de ménager les finances publiques ; le Pape, qui avait préconisé les nouveaux évêques, se voyait obligé d'écrire aux élus que leur nomination devait être regardée comme non-avenue ; puis on transigea et un certain nombre de sièges furent sacrifiés : Orange était du nombre et l'abbé d'Astros fut nommé ailleurs.

L'histoire de ces incidents est racontée par M. l'abbé Tatouat en quelques pages écrites dans un style alerte qui finissent trop vite au gré du lecteur.

P. Pisani.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le monde des lettres et la Sorbonne sont mis en deuil et un septième fauteuil de l'Académie française est rendu vacant par la mort de M. Émile Faguet, l'illustre professeur et écrivain qui est mort à Paris, le 6 juin, à l'âge de 69 ans. Fils d'un professeur de seconde au collège royal de Poitiers, Auguste-Émile Faguet était né à la Roche-sur-Yon (alors Bourbon-Vendée), le 17 décembre 1847. Après avoir terminé ses études à Paris au lycée Charlemagne, il entra à l'École normale supérieure en l'année 1867, puis alla enseigner aux lycées de la Rochelle, de Bourges, de Poitiers, de Moulins, de Clermont et de Bordeaux. Reçu agrégé des lettres, puis docteur ès-lettres en 1883, il fut appelé à Paris comme professeur de troisième au lycée Charlemagne, et passa ensuite comme professeur de rhétorique aux lycées Condorcet et Janson-de-Sailly. Après ce long stage dans l'enseignement secondaire, durant lequel il s'était fait connaître par de remarquables travaux de critique, il fut choisi en 1890, pour suppléer M. Lenient dans sa chaire de poésie française à la Faculté des lettres de Paris. Dix ans plus tard, l'Académie française le choisit pour occuper le fauteuil de Victor Cherbuliez. Professeur et journaliste, M. Émile Faguet a caractérisé lui-même ses aptitudes littéraires en disant qu'il était avant tout un critique universitaire possédant, au jugement de tous, la faculté d'analyser les idées et les tendances générales d'un auteur et de les systématiser ensuite avec vigueur et clarté. Peu soucieux des choses de la nature et indifférent aux créations des différents arts, il s'est confiné pendant toute sa vie dans le domaine abstrait des idées, et n'a cessé d'écrire des articles innombrables pour une multitude de périodiques, et une longue série de volumes, dont la plupart étaient consacrés à ses études favorites de critique littéraire, mais dans les derniers desquels il avait abordé l'examen des grands problèmes sociaux et natio-

naux des temps présents. Il fut un collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue Bleue*, du *Soleil*, du *Journal des Débats*, du *Temps*, du *Gaulois*, de la *Liberté*, *etc.* Quant à ses ouvrages, la liste suivante est bien loin de les comprendre tous : *La Tragédie française au* XVIe *siècle, 1550-1600* (Paris, 1883, in-8) ; — *Corneille expliqué aux enfants* (Paris, 1885, in-12) ; — *Les Grands Maîtres du* XVIIe *siècle, études littéraires et dramatiques* (Paris, 1885, in-12) ; — *La Fontaine expliqué aux enfants* (Paris, 1885, in-12) ; — *Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884* (Paris, 1885, in-12) ; — *Recueil de textes des auteurs français prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884* (Paris, 1885, in-12) ; — *Corneille* (Paris, 1886, in-8) ; — *Dix-neuvième siècle. Études littéraires* (Paris, 1887, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Dix-huitième siècle. Études littéraires* (Paris, 1890, in-12) ; — *La Fontaine* (Paris, 1889, in-8) ; — *Notes sur le théâtre contemporain* (Paris, 1889, in-12) ; — *Histoire de la littérature française illustrée d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1900, 2 vol. in-8) ; — *Le Libéralisme* (Paris, 1902, in-12) ; — *La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire* (Paris, 1902, in-12) ; — *Discours de réception à l'Académie française* (Paris, 1901, in-12) ; — *André Chénier* (Paris, 1902, in-16) ; — *Problèmes politiques du temps présent* (Paris, 1901, in-12) ; — *Propos littéraires* (Paris, 1902-1909, 5 séries, in-12) ; — *Propos de théâtre* (Paris, 1903-1907, 4 séries, in-12) ; — *Pour qu'on lise Platon* (Paris, 1905, in-12) ; — *Simplification simple de l'orthographe* (Paris, 1905, in-12) ; — *Le Socialisme en 1907* (Paris, 1907, in-12) ; — *L'Anticléricalisme* (Paris, 1906, in-12) ; — *Le Pacifisme* (Paris, 1908, in-12) ; — *Les Dix Commandements. De l'amour. De l'amitié* (Paris, 1909, 2 vol. in-12) ; — *Discussions politiques* (Paris, 1909, in-12) ; — *Réponse au discours de M. Doumic. Séance de l'Académie française du 7 avril 1910* (Paris, 1910, in-16) ; — *Madame de Sévigné* (Paris, 1910, in-16) ; — *Le Féminisme* (Paris, 1910, in-12) ; — *Les Héros comiques. Le Roi Dagobert, Malbrough, Cadet-Roussette* (Paris, 1910, in-4) ; — *La Démission de la morale* (Paris, 1910, in-12) ; — *Le Culte de l'incompétence* (Paris, 1910, in-12) ; — *Anthologie des auteurs français des origines à nos jours* (Paris, 1911, 2 vol. in-12) ; — *Ferdinand Brunetière* (Paris, 1911, in-16) ; — *En lisant les bons vieux livres* (Paris, 1911, in-12) ; — *Les Préjugés nécessaires* (Paris, 1911, in-12) ; — *La Vie et l'Œuvre de Edmond de Rostand, de l'Académie française* (Paris, 1911, in-4) ; — *Vie de Rousseau* (Paris, 1911, in-16) ; — *Rousseau penseur* (Paris, 1912, in-12) ; — *Rousseau contre Molière* (Paris, 1912, in-12) ; — *Rousseau artiste* (Paris, 1912, in-12) ; — *Initiation philosophique* (Paris, 1912, in-16) ; — *Et l'horreur des responsabilités* (Paris, 1912, in-12) ; — *L'Art de lire* (Paris, 1912, in-16) ; — *Les Amies de Rousseau* (Paris, 1912, in-12) ; — *De l'Idée de Patrie* (Paris, 1913, in-16) ; — *De la Vieillesse* (Paris, 1913, in-18) ; — *Balzac* (Paris, 1913, in-16) ; — *Flaubert* (Paris, 1913, in-16) ; — *En lisant Corneille. L'Homme et son temps. L'Écrivain et son œuvre* (Paris, 1914, in-16) ; — *La Fontaine* (Paris, 1914, in-16) ; — *La Jeunesse de Sainte-Beuve* (Paris, 1914, in-16).

— Un autre vide, qui se comblera difficilement, vient de se faire dans l'Institut. M. Maspéro, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un des savants qui honoraient le plus la science française, a été frappé d'une congestion cérébrale, le 29 juin, à la fin de la séance de sa Compagnie, au moment où il lisait un rapport sur les ouvrages reçus. Transporté immédiatement à son domicile, dans le Palais Mazarin même, il succombait bientôt sans avoir repris connaissance, à l'âge de 70 ans.

Gaston-Camille-Charles Maspéro, l'illustre égyptologue, qui est mort ainsi sur la brèche, était né à Paris, le 24 juin 1846. Après avoir fait de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, il entra à l'École normale supérieure en 1865. Peu après sa sortie, son goût et ses aptitudes pour les recherches spéciales de l'érudition le firent choisir comme répétiteur d'archéologie à l'École des hautes études, puis, le 4 février 1874, n'ayant alors que vingt-sept ans, il remplaça comme titulaire de la chaire d'archéologie et de philologie égyptiennes au Collège de France M. de Rougé, dont il avait été nommé suppléant peu auparavant. En 1880 il fut envoyé en Égypte pour organiser au Caire l'École française d'archéologie et en mars 1881 il succéda à Mariette-bey en qualité de directeur du musée de Boulaq et il fut chargé de poursuivre les fouilles commencées par ce dernier. C'est au cours de ces travaux qu'il acheva le déblaiement du grand Sphinx et du temple de Louqsor. Rentré en France il fut élu, le 30 novembre 1883, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de Defrémery et il continua à professer au Collège de France jusqu'en 1899. A cette époque il retourna en Égypte et y exécuta d'importants travaux qui comprirent notamment la consolidation du temple de Philae, l'examen méthodique des ruines de Memphis, etc. Les œuvres savantes et littéraires de M. Maspéro sont nombreuses et font autorité dans le monde des orientalistes et des historiens. Voici les principales : *Essai sur la stèle du Songe* (Paris, 1868, in-8) ; — *Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris* (Paris, 1869, in-4) ; — *Hymne au Nil, publié et traduit d'après deux textes du Musée britannique* (Paris, 1869, in-4) ; — *Une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la* XXe *dynastie. Étude sur le papyrus Abbott* (Paris, 1872, in-4) ; — *De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Étude sur le pronom égyptien* (Paris, 1873, in-8) ; — *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre* (Paris, 1875, in-4) ; — *Un Gouverneur de Thèbes au début de la* XIIe *dynastie* (Paris, 1875, in-8) ; — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* (Paris, 1875, in-16, 2e éd. 1876) ; — *Études égyptiennes* (Paris, 1879-1889, vol. gr. in-8) ; — *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne traduits et commentés* (Paris, 1882, in-16) ; — *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire* (Paris, 1884, in-4) ; — *L'Archéologie égyptienne* (Paris, 1887, in-8) ; — *Les Momies royales de Deir-el-Bahari* (Paris, 1886, in-4) ; — *Lectures historiques : Égypte, Assyrie* (Paris, 1890, in-12) ; — *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne* (Paris, 1880-1914, 36 vol. in-4) ; — *Rapport à M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique sur une mission en Italie* (Paris, 1892, in-4) ; — *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes* (Paris, 1893-1900, 4 vol. in-4) ; — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* (Paris, 1895-1899, 3 vol. gr. in-8) ; — *Notice biographique sur Auguste Mariette, 1821-1881* (Paris, 1905, in-8) ; — *Causeries d'Égypte* (Paris, 1907, in-8) ; — *Notice biographique du vicomte Emmanuel de Rougé* (Paris, 1908, in-12) ; — *Les Temples immergés de la Nubie. Rapport relatif à la consolidation des temples* (Paris, 1909, in-4) ; — *Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal* (Paris, 1910, in-16) ; — *Ruines et paysages d'Égypte* (Paris, 1911, in-8). M. Maspéro a donné en outre de nombreux articles et mémoires à des revues et collections spéciales, telles que la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, la *Revue archéologique*, le *Journal de la Société asiatique*, etc. Enfin il a édité plusieurs travaux laissés manuscrits par Mariette-bey.

— L'Institut et l'Université de France ont perdu un de leurs membres les plus distingués en la personne de M. Victor Delbos, professeur de philoso-

phie, ancien élève de l'École normale supérieure, originaire de Figeac (Lot) où il était né en 1862, et mort à Paris le 16 juin, à 54 ans. M. Victor Delbos, dont le cours à la Sorbonne était très admiré et très écouté, avait été élu en 1911 membre de l'Académie des sciences morales et politiques dans la section de la morale en remplacement d'Evellin. Il devait cette distinction à la haute valeur de son enseignement et à l'importance de ses publications parmi lesquelles nous citerons : *L'Éducation en vue de la vie sociale* (Paris, 1898, in-8) ; — *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme* (Paris, 1893, in-8) ; — *De posteriore Schellingii philosophia quatenus Hegelianae doctrinae adversatur* (Paris, 1902, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Essai sur la formation de la philosophie pratique de Kant* (Paris, 1903, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Fondements de la métaphysique des mœurs* de Kant, traduction (Paris, 1907, in-8) ; — *Les Harmonies de la pensée kantienne d'après la « Critique de la faculté de juger »* (Paris, s. d., in-8).

— Mme Jane-Paule-Rachel Dieulafoy, née Magre, l'exploratrice et femme de lettres bien connue, est morte à l'âge de 65 ans, au milieu de mai, à Toulouse, où elle avait vu le jour le 29 juin 1851. Épouse de M. Marcel-Auguste Dieulafoy, ingénieur des ponts-et-chaussées, elle accompagna celui-ci lorsque, ayant été chargé d'une mission archéologique en Asie, il alla passer plusieurs années en Perse et y exécuta ces fouilles célèbres qui amenèrent la découverte des palais de Darius et d'Artaxerxès. De retour en France elle fit paraître une relation de ses voyages et le journal des fouilles auxquelles elle avait assisté. Cette publication lui attira une grande notoriété que ne contribua pas peu à accroître l'habitude qu'elle avait prise en Orient et qu'elle conserva en France, avec l'autorisation du gouvernement, de porter un costume masculin. Cette dernière particularité faisait d'elle une des figures les plus originales de certains milieux littéraires où elle tenait une place considérable grâce aux romans qu'elle écrivit lorsqu'elle n'eut plus l'occasion de s'occuper d'archéologie orientale. Son œuvre comprend les ouvrages suivants : *La Perse, la Chaldée et la Susiane. Relation de voyage* (Paris, 1886, gr. in-4), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *A Suse, journal des fouilles, 1884-1886* (Paris, 1888, gr. in-4) ; — *Parysatis* (Paris, 1890, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Volontaire, 1792-1793* (Paris, 1892, in-12) ; — *Rose d'Hatra* (Paris, 1893, in-12) ; — *Frère Pélage* (Paris, 1894, in-12) ; — *Déchéance* (Paris, 1897, in-12) ; — *Le Théâtre dans l'intimité : Naïs. La Sulamite. Farce nouvelle du pâté et de la tarte....* (Paris, 1899, in-12, avec M. Marcel Dieulafoy) ; — *Conférences faites aux matinées classiques du théâtre de l'Odéon* (Paris, 1899-1900, in-12) ; — *Aragon et Valence. Barcelone, Saragosse, Sagonte...* (Paris, 1901, in-4) ; — *Castille et Andalousie* (Paris, 1907, in-4) ; — *L'Épouse parfaite, par Luis de Léon. Traduction et notes* (Paris, 1906, in-16).

— On annonce encore la mort de MM. : le marquis de Broc, publiciste distingué, dont l'ouvrage : *La France sous l'ancien régime*, avait obtenu le second grand prix Gobert, mort à la fin de juin ; — l'abbé Gabriel Choimet, professeur à l'École Saint-Stanislas, de Nantes, aumônier de division, tué à l'ennemi, le 3 avril ; — Émile Daireaux, ancien avocat à la cour d'appel de Paris, mort dernièrement, qui, fixé pendant plusieurs années à Buenos-Ayres, y avait fondé et dirigé un journal français, *l'Union française*, et qui avait publié sur la République Argentine plusieurs ouvrages intéressants tels que : *Buenos Ayres, la Pampa et la Patagonie* (Paris, 1875, in-18) ; *La Vie et les mœurs à la Plata* (Paris, 1888, 2 vol. in-8) ; *République*

Argentine. La Province de Santa-Fé (Paris, 1888, in-8), etc. ; — l'abbé Jean Delaitre, professeur à l'École Saint-Hilaire, de Niort, mort au champ d'honneur, le 5 mai ; — Ed. Févélat, poète, écrivain régionaliste dauphinois, mort récemment ; — Eugène Gallois, publiciste-conférencier, mort subitement à Paris, le 25 juin ; — Christide Georgel, professeur agrégé, secrétaire honoraire de la Faculté des lettres de Paris, mort en cette ville, à la fin de juin ; — l'abbé Gibas, professeur à l'École Saint-François de Sales, de Dijon, capitaine d'infanterie, tué à l'ennemi, le 29 mars ; — Alexis Giraud-Teulon, professeur honoraire à l'Université de Genève, où les chaires d'esthétique et de philosophie de l'histoire lui avaient été confiées après la publication de son livre : *Les Origines de la famille* (1874), et qui avait écrit plusieurs autres volumes, entre autres une traduction de *l'Histoire de la Papauté*, du chanoine allemand Doellinger, mort à Antibes, à la fin de mai ; — Jules Hedeman, journaliste d'origine hollandaise, naturalisé français, qui, depuis dix ans, dirigeait le service des affaires étrangères du journal parisien *le Matin*, lieutenant porte-drapeau dans un régiment territorial, tué dernièrement devant Verdun, à 47 ans ; — Joseph Jaubert, chef du service physique et météorologique, de l'Observatoire municipal de Montsouris, à Paris, et de l'annexe de la Tour Saint-Jacques, mort à Paris, au milieu de juin, à 55 ans, lequel, très connu dans les milieux scientifiques, laisse quelques volumes estimés, entre autres : *Climatologie de la région de Paris* (Paris, 1898, in-8) ; — l'abbé de Lacroze, ancien directeur du grand séminaire de Bourges, aumônier volontaire, mort à l'ennemi, le 23 avril ; — l'abbé Léon Lamoubet, professeur au collège Saint-Pierre, de Fourmies (Nord), sous-lieutenant de chasseurs à pied, tué à l'ennemi, le 11 avril ; — l'abbé Pierre Landais, professeur à l'École Saint-Stanislas, de Nantes, lieutenant au 26e chasseurs à pied, mort à l'ennemi, le 27 mai ; — Gustave Lantz, qui a collaboré activement à *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort dernièrement à Paris ; — Edmond Lavalard, maître des conférences à l'Institut national agronomique, un des membres les plus éminents de l'Académie d'agriculture, qui l'avait élu en 1886 dans la section d'économie agricole, mort à Paris, à la fin de mai ; — Albert Lavignac, professeur honoraire au Conservatoire de musique de Paris, mort en cette ville, à la fin de mai, à 70 ans ; — Julien Lefèvre, professeur honoraire à l'Université, mort subitement à Saint-Germain-en-Laye, au milieu de juin ; — Alphonse Massé, brigadier de cavalerie, rédacteur en chef du *Roussillon*, mort à l'ennemi, le 18 juin, en Alsace, à l'âge de 44 ans ; — le comte Mayol de Lupé, ancien rédacteur en chef du journal *l'Union*, mort dernièrement à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or) ; — l'abbé Gaston Milan, professeur à l'École cléricale d'Amplepuis (Rhône), capitaine au 90e de ligne, tué à la tête de sa compagnie, le 22 avril ; — François Morel, figure lyonnaise originale, archiviste de la Commission du Vieux-Lyon, président de la Société philatélique lyonnaise, mort à Lyon, en janvier dernier ; — Jules Pellisson, juge honoraire au tribunal civil de Périgueux, mort en cette ville, le 1er décembre 1915, qui, depuis 15 ans, collaborait très activement au curieux et intéressant *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique le Vieux Papier* et a légué à cette société une somme de 1000 fr. qui devront être employés à la publication d'un numéro d'une ornementation exceptionnelle ; — Perreau, doyen de la Faculté des sciences de Besançon, mort en cette ville, à la fin de juin, à 47 ans ; — Eugène Petit, journaliste orléanais, qui fut pendant trente-cinq ans directeur du

Journal du Loiret, mort au milieu de juin, à Orléans, à 76 ans ; — le R. P. René, de la Compagnie de Jésus, ancien préfet apostolique de l'Alaska, professeur d'hébreu à la « Gonzaga University de Spokane, dans le Far-West » (États-Unis), originaire de Montrevault (Maine-et-Loire), mort à la Résidence des RR. PP. jésuites de Los Gatos (Californie), à l'âge de 75 ans ; — Alfred Rey, archiviste de la préfecture de police, mort récemment, lequel, en collaboration pendant 20 ans avec L. Féron, avait réellement créé l'histoire de la préfecture de police et de ses divers services, tant par ses ouvrages de haut intérêt que par le Musée de la préfecture, qui est un modèle d'organisation ; — Eugène Reynes, vice-président de l'Association de la presse catholique et monarchique, mort à Paris, au milieu de mai, à 86 ans ; — l'abbé Richard, directeur du Petit Collège de Juilly, mort à la fin de juin ; — l'abbé Robidou, professeur à l'institution Saint-Martin, de Rennes, caporal brancardier, tué à l'ennemi, le 26 mai ; — Ernest Routeillier, statuaire, directeur de l'École nationale des beaux-arts de Dijon, président de la Société des amis des arts de la Côte d'Or, mort à Dijon, à la fin de juin, à 64 ans ; — le comte de Saint-Genies, en littérature Richard O'Monroy, ancien officier de cuirassiers, mort à Paris, sa ville natale, à la fin de mai, à 66 ans, lequel, après avoir quitté l'armée, s'était adonné à la littérature et au théâtre, avait écrit plusieurs comédies en un acte et de nombreuses fantaisies spirituelles, parues le plus souvent dans la *Vie parisienne*, telles que : *La Brune et la Blonde* (Paris, 1888, in-12), *Le Péché capital* (Paris, 1889, in-12), *Sans M'sieur le maire* (Paris, 1890, in-12), etc. ; — Frédéric Serizier, chroniqueur judiciaire du journal *le Petit Parisien*, mort à Paris, au commencement de juin.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Gino Bertolini, écrivain italien, auteur de : *L'Anima del Nord ; Tra Mussulmani e Slavi* ; *La Categorie sociali ; L'Ambiente*, etc., qui s'est suicidé le 8 juin, à 43 ans ; — Mme Frédéric Harrison, femme et collaboratrice du célèbre philosophe anglais chef de l'école positiviste de la Grande-Bretagne, morte au milieu de juin à un âge avancé, laquelle avait écrit des pages remarquées, notamment dans la revue *Nineteenth Century*, sur les questions sociales et sur l'évolution du féminisme ; — le Dr Rommelaere, professeur à l'Université de Bruxelles, une des plus éminentes figures du monde scientifique belge, médecin de la reine Élisabeth, mort dernièrement à 80 ans ; — le comte de Sandwich, ancien brigadier-général dans l'armée anglaise, membre de la Chambre des Lords, mort le 26 juin, à Hinchingbrooke (Huntington) à 77 ans, lequel prétendait posséder un pouvoir spécial de guérir les maladies et avait publié l'année dernière à ce propos un singulier ouvrage : *My experiences in spiritual healing* ; — l'abbé Vigné, professeur à la Trinité de Montpellier, sergent d'infanterie, blessé très grièvement devant l'ennemi le 1er mars 1916, mort le 3 ; — Émile Waxweiler, l'éminent professeur de l'Université de Bruxelles, qui faisait autorité en matière de questions économiques, directeur de l'Institut de sociologie Solvay, dont il avait fait un des centres scientifiques les plus remarquables de l'Europe, mort à la fin de juin, à Londres, écrasé accidentellement par un camion.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 juin, M. Cagnat, au nom de M. Merlin, communique le texte d'une inscription très importante, relative au culte d'Esculape, trouvée à Thuburbo-Majus, en Tunisie. — M. Héron de Villefosse, de la part de M. Louis Chatelain, présente la photographie d'une statuette en bronze, représentant un chien du genre sloughi, remontant à l'époque romaine, et trouvé sur l'emplace-

ment de la ville de Volubilis. — M. Cuq commente une inscription latine de l'époque de Claude, relative aux privilèges accordés à certains habitants des villes dévastées par les insurrections marocaines. — Le 9 juin, M. G. Doutrepont lit un travail intitulé : *Une Participation inconnue à la croisade de Philippe le Bon contre les Turcs*, et relatant cent douze engagements pris par des seigneurs de la cour de Bourgogne d'accompagner Philippe le Bon dans sa campagne pour la délivrance de Constantinople. — Le 16 juin, M. Cumont annonce que des fouilles vont être entreprises en Hollande, sur l'emplacement de l'antique Fecteo, maintenant Vechten, sur le Rhin. — M. Morel-Fatio analyse un ouvrage publié par M. le duc de Medina Celi, sur sa bibliothèque et ses archives. — M. le comte Durrieu fait ses observations sur cette collection. — M. Cagnat, au nom de M. de Pachtère, lieutenant de zouaves, parle de l'emplacement du camp de la légion troisième Auguste à Haïdra en Tunisie, et non à Tebessa. — Le 23 juin, M. Cuq lit en seconde lecture son travail sur *les Successions vacantes des citoyens romains tués à l'ennemi*. — M. Jullian refait l'histoire d'une mosaïque découverte à Vienne en Dauphiné, reconstituée incomplètement à Lyon, et des fragments qui n'avaient pu trouver place dans la reconstitution. — M. Franz Cumont parle d'un fragment de sarcophage exposé dans le musée fondé à Rome par M. Paribeni, sarcophage contenant des figures païennes et le chandelier à sept branches, et appartenant probablement à un juif adonné aux pratiques du culte dionysiaque.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 10 juin, M. Bonet-Maury lit une communication sur *l'Évolution de la conscience en Allemagne*. — Le 24 juin, M. Jacques Flach lit une étude sur le poème latin de Gauthier d'Aquitaine, ancêtre de nos chansons de geste, et assurément d'origine française, non pas allemande. — M. Chuquet présente ses observations sur l'intérêt de cette découverte.

Comité du livre. — Un des bienfaits de la guerre — à côté des innombrables méfaits dont elle est coupable — est de tendre à réveiller nos énergies nationales. A côté de la lutte par les armes contre l'esprit de domination germanique, il y a une autre lutte à mener sur le terrain économique et sur le terrain intellectuel, et cette lutte, loin de prendre fin avec la guerre, devra se développer. C'est sur ce terrain que se place, pour un domaine spécial, le comité du livre qui s'est constitué en avril 1916, sous la présidence, hélas ! bien courte, de M. Gaston Maspero, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le Comité, aux termes mêmes de ses statuts, « a pour but de propager à l'étranger, principalement au moyen du livre, la pensée française dans ses différentes manifestations et de mieux faire connaître dans notre pays les œuvres maîtresses de la pensée étrangère. » Composé « de personnalités littéraires, scientifiques, artistiques, ainsi que des techniciens du livre », il se propose de créer à Paris un bureau d'information où auteurs et éditeurs pourront se tenir au courant des goûts, des désirs de leurs lecteurs et de leurs amis étrangers, de provoquer l'amélioration des bibliographies françaises, d'aider à la création de collections et d'ouvrages de vulgarisation scientifique, artistique et littéraire, d'installer à Paris un Musée du livre et de la pensée française. Pour bien des ouvrages nous étions sous la dépendance fâcheuse de l'Allemagne. Des éditions commodes et portatives comme celles des collections Teubner et Tauchnitz, des encyclopédies pratiques, des guides usuels comme les Baedeker devront être exécutés en France, et nous pouvons, nous devons espérer qu'en y joignant

à ce qu'on trouvait dans les publications allemandes nos belles qualités françaises, nous les rendrons populaires non seulement en France, mais à l'étranger. Il y a beaucoup à faire ; le Comité du livre peut y aider et y aidera d'autant plus qu'il comptera plus d'adhérents ; souhaitons-lui en donc beaucoup. Outre les membres d'honneur, titre que le Conseil décernera aux personnes ayant rendu ou pouvant rendre des services à l'Association, elle se compose de membres adhérents (10 fr. par an), de membres protecteurs (Universités, écoles, sociétés savantes, etc. 50 fr. par an), de membres donateurs (100 fr. par an). Le siège actuel du Comité est 10, rue du Bac. Et le secrétaire en est M. J. de Dampierre.

Paris. — *L'Inventaire des manuscrits de Claude Dupuy* (1595) dressé après sa mort, retrouvé par M. E. Coyecque chez un notaire parisien et publié par M. H. Omont (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXVI, 1915. Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley Gouverneur, 1916, in-8 de 8 p., montre que c'est à leur père Claude que les deux frères Dupuy devaient les plus anciens et les plus précieux des manuscrits qu'ils cédèrent en 1657 à la Bibliothèque du Roi.

— Un peu oublié aujourd'hui, le Grec Minoïde Mynas, réfugié en France au début du XIXe siècle après le massacre de sa famille à Salonique, jouit à l'époque d'une certaine notoriété. S'il ne réussit pas à se faire attribuer la succession de Gail au Collège de France, il fut chargé du moins par Villemain en 1840 d'une mission archéologique en Orient et en Grèce qui fut assez fructueuse pour que, un an après son retour (sept. 1843), on le chargeât d'une nouvelle expédition (1844-1845) puis en 1850 d'une autre mission (1850-1855) qui ne répondit pas aux espérances que l'on en avait conçues. Deux cents manuscrits grecs, parmi lesquels les Fables de Babrius et la Gymnastique de Philostrate, actuellement dans leur ensemble à la Bibliothèque nationale, furent l'un des plus heureux fruits de ces missions qui valent à Mynas la reconnaissance des hellénistes. M. Henri Omont nous donne sur le personnage et sur ses deux premières missions, les seules fructueuses, des renseignements précis que complètent un choix de lettres et les listes des manuscrits rapportés avec lui, avec la concordance entre les numéros de ces catalogues et ceux que portent les manuscrits dans le fonds grec de la Bibliothèque nationale : *Minoïde Mynas et ses missions en Orient (1840-1855)* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*. Paris, C. Klincksieck, 1916, in-4 de 85 p.).

— Le XIXe volume (1916) de l'*Annuaire pontifical catholique* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 875 p. à 2 colonnes avec grav. Prix : 5 fr.), publié par Mgr Battandier, ne sera pas pour déparer sa précieuse collection. Pour la première fois, on y trouvera une liste des titulaires successifs des évêchés autrefois dits *in partibus infidelium* : on ne peut pas s'imaginer, à moins d'avoir étudié cette question, tout ce qu'il faut de patientes recherches pour établir de telles listes dont les éléments sont fort difficiles à réunir ; sans doute, il y a encore des lacunes et des incertitudes, mais ce premier résultat fera honneur à l'infatigable prélat. On y verra, comme dans les volumes précédents, les renseignements qui font connaître la vie de l'Église, les travaux des Congrégations et les mutations qui se sont produites depuis un an tant dans l'épiscopat que dans la prélature. Les statistiques abondent, principalement en ce qui concerne les ordres religieux et 40 pages sont consacrées à l'histoire des papes du XVIIe siècle.

— Nos lecteurs savent, par la place qu'elle tient dans le *Polybiblion* — qui cependant est fort éloigné de parler de tout ce qui paraît — quel énorme

développement a pris la littérature de la guerre tant en France qu'à l'étranger : souvenirs, ouvrages historiques, ouvrages de critique, ouvrages de polémique, études juridiques, économiques, politiques se multiplient d'une manière dont aucune guerre jusqu'ici n'a donné d'exemple. Recueillir aussi complètement que possible toutes ces publications, toutes celles du moins qui ont été publiées en langue française, ou qui ont trait à la France ou qui offrent un caractère général, est une entreprise vaste, qui exige beaucoup de persévérance, de ténacité, et naturellement aussi de grosses dépenses, mais c'est une entreprise dont l'intérêt ne saurait échapper aux lecteurs du *Polybiblion.* C'est celle que sont en train de réaliser deux amateurs éclairés, M. et M[me] Leblanc, qui depuis plusieurs mois ont accumulé dans un vaste appartement, au 6 de l'avenue Malakoff, une quantité considérable, non seulement de livres, brochures et cartes, mais d'estampes, dessins originaux, vignettes, etc. Il y a là à la fois une bibliothèque et un musée où pourront venir s'instruire et se distraire les privilégiés qui y seront admis. Une exposition qui sera changée de temps à autre a été inaugurée récemment par M. Painlevé. Un catalogue de ces richesses, divisé en deux parties : l'une pour les estampes, etc., l'autre pour les livres, et qui ne se bornera pas à une riche énumération de titres, mais fournira au lecteur quelques précisions et quelques détails, est en cours de rédaction et même d'impression. Il est appelé à présenter — sous les réserves indiquées plus haut, et sous celles aussi des lacunes qui d'ailleurs pourront être comblées, — une bibliographie et une iconographie très curieuses de la guerre. C'est la librairie Émile-Paul qui se chargera de la vente de ces catalogues sur lesquels nous pourrons avoir occasion de revenir.

Franche-Comté. — Un peu partout l'on se préoccupe en France de la lutte économique qui suivra le cataclysme européen. Avec des adversaires tels que ceux combattus par les Alliés, il n'est pas trop tôt de prendre toutes les mesures capables de faire renaître la prospérité nationale et de nous assurer les plus nombreux avantages possibles contre nos implacables ennemis. La ville de Besançon et ses représentants ont fort bien compris la situation, ainsi qu'il résulte d'une élégante et intéressante brochure intitulée : *Pavillon du tourisme à Besançon* (Besançon, imp. Dodivers ; Syndicat d'initiative de la Franche-Comté et des Monts Jura, 1916, in-8 de 78 p., avec 2 planches hors texte et 2 plans). Le Syndicat d'initiative, la Chambre de commerce de Besançon et du Doubs et le Touring-Club de France s'étant d'abord entendus, ont ensuite exposé séparément devant le Conseil municipal de Besançon, par leurs porte-parole autorisés, les motifs pour lesquels ils sollicitaient le concours financier de cette municipalité. Les quatre rapports dûs au président du Syndicat d'initiative, au président de la Chambre de commerce, au délégué principal du Touring-Club et au rapporteur du projet de construction du pavillon ont été si convaincants que l'assemblée municipale, à l'unanimité (sauf les voix de deux dissidents), a décidé la construction d'un « Pavillon du tourisme » où nos nationaux et les étrangers, et spécialement, parmi ces derniers, les Russes et les Anglais, qu'il convient d'attirer dans la belle région franc-comtoise, trouveront les renseignements les plus complets et les plus pratiques. On s'efforcerait ainsi de faire échec aux concurrences allemandes et austro-hongroises d'après guerre. Les organisateurs ont envisagé les sujets les plus variés : beautés naturelles (elles sont nombreuses), moyens de communication, hôtels, stations balnéaires (les eaux salines de Fran-

che-Comté n'ont de similaires en France que celles de Salies-de-Béarn), etc.

— M. Léon Sahler, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler avantageusement dans le *Polybiblion*, a publié un peu avant la guerre un luxueux ouvrage : *Portraits montbéliardais des* XVIII*e et* XIX*e siècles* (Paris, Champion, gr. in-4 de 76 p., avec 31 planches). Dans son *Avertissement*, l'auteur nous apprend que l'appel fait par lui à ses compatriotes a dépassé ses prévisions ; il comptait sur une centaine de pièces. Or, « la moisson, dit-il, a été du double. » En effet, son recueil ne renferme pas moins de 213 portraits d'hommes et de femmes, exécutés par la maison Braun : c'est assez dire que les reproductions sont parfaites. Tous ne s'appliquent pas à des célébrités ; mais l'ensemble est d'un réel intérêt local. Négligeant les portraits des « personnes vivantes, » M. Sahler a entendu se borner à de « l'inédit. » Cette conception l'a donc amené à « laisser de côté nombre de portraits, intéressants sans doute, mais qui ont déjà figuré soit en tête d'éloges funèbres soit, plus fréquemment encore, dans les *Mémoires*, si répandus chez nous, de la *Société d'émulation de Montbéliard*. » C'est un point de vue ; mais peut-être quelques fervents du petit pays dont il s'agit ici regretteront-ils la mesure. L'auteur, il est vrai, serait en droit de répondre alors que s'il eût dû faire place dans sa galerie à tous ceux y ayant des droits et qui figurent déjà ailleurs, il eût été conduit plus loin qu'il ne voulait aller. Il a donc pris le parti de se renfermer dans un « inédit » qui n'a, semble-t-il, fléchi que pour les portraits nos 4 (planche I) et 8 (planche II) de la famille Cuvier. Mais il lui a vraisemblablement paru impossible de reproduire les portraits de 14 autres membres de cette famille sans réserver une place d'honneur au naturaliste célèbre dans le monde entier, qui est assurément le plus grand homme du pays de Montbéliard, de même qu'il eût été singulier d'omettre aussi son frère Frédéric. L'ensemble concerne 24 familles, parmi lesquelles il convient de rappeler, après celle des Cuvier, les familles Berger, Cucuel, Duvernoy, Fallot, Japy, Lalance, Méquillet, Peugeot et Sahler, bien connues, à divers titres, en dehors de la région. Des notices précises ont été consacrées à chacune des familles représentées. Livre curieux, véritable album, admirablement édité et dont l'unique tort, si c'en est un, après tout, est d'avoir été tiré à un nombre trop restreint d'exemplaires.

LYONNAIS. — Dans la substantielle brochure de M. Jean Mascart : *Exposition internationale de Lyon, 1914. La Science à l'Exposition* (Lyon, imp. Legendre, 1916, gr. in-8 de 81 p., avec 43 gravures dans le texte et hors texte), il y a de tout, et, pourrait-on dire, quelque autre chose encore : de la science proprement dite, de l'industrie, de l'hygiène, de la pédagogie enfantine, sans compter de nombreuses gravures n'ayant parfois qu'un rapport plus ou moins éloigné avec le texte, comme, par exemple, les protubérances solaires à propos de la géologie du plateau lyonnais, ou les bains publics dans l'antiquité et au moyen âge, à propos des nombreuses utilisations de l'eau. Dans une première partie, l'auteur se livre à des vues d'ensemble sur l'astronomie, son application à la navigation, sur la télégraphie sans fil, la photographie et cinématographie, et enfin la météorologie avec photographies d'éclairs, tableaux graphiques, et... un paysage lunaire. Une seconde partie débute par une description géographique et géologique très fouillée du plateau lyonnais, caractérisé par la jonction des bassins des deux fleuves du Rhône et de la Saône s'appuyant, du côté de l'ouest, sur la chaîne des Cévennes. De la géologie nous passons à la météorologie et à l'hygiène à propos de l'eau et de tous les tra-

vaux d'adduction et de purification qui s'y rattachent ; la distillerie, la confiserie et enfin l'embryologie trouvent aussi place dans cette seconde partie ; la troisième étant exclusivement affectée, sous le titre de Puériculture, aux ci-devant salles d'asile, aujourd'hui, écoles maternelles. Cette brochure est, dans son ensemble, un exposé très sommaire des objets d'étude variés, théoriques, pratiques, scientifiques et industriels que l'Exposition internationale de Lyon, si malencontreusement interrompue par la guerre en août 1914, avait préparés à l'intention de ses visiteurs.

Nivernais. — Le *Cartulaire de Saint-Cyr de Nevers*, dont l'impression commença un mois avant la guerre, vient enfin de paraître (Nevers, Gremion ; Paris, Champion, 1916, in-8 de xvi-237 p., avec portrait). M. René de Lespinasse a apporté tous ses soins à cette importante publication attendue depuis longtemps par les érudits de la province. L'original, perdu au xviii[e] siècle, a pu être remplacé par les extraits de Baluze et de Gaignières et la copie complète de la collection Fontanieu. Le distingué linguiste M. le chanoine Meunier, laissant pour l'instant les renseignements historiques que contient le cartulaire, va faire une série d'études sur les noms de lieu, très nombreux, pour la géographie du Nivernais et des provinces voisines. Nous parlerons d'ailleurs plus amplement de ce cartulaire, que nous nous contentons aujourd'hui d'annoncer.

Espagne. — M. François Rousseau étudie *les Sociétés secrètes et la révolution espagnole* en 1820 (extrait de la *Revue des études historiques*, janvier-mars 1916. Paris, Alphonse Picard et fils, 1916, in-8 de 33 p.). S'entendant, à peu près, entre elles quand il s'agissait d'attaquer le gouvernement et d'aller à l'assaut du pouvoir, les sociétés secrètes se déchirèrent dès qu'il s'agit d'organiser et de tirer les fruits de la victoire. M. Rousseau explique pourquoi et comment elles ont exercé une certaine action dans quelques parties de la monarchie, sans avoir une réelle influence sur l'esprit de la population en général, et comment, après la victoire du duc d'Angoulême, elles tombèrent dans une décadence rapide que n'expliquent que trop leur manque d'idées réformatrices généreuses, leur anarchie, leurs appétits vulgaires.

Chine. — Le lieutenant de vaisseau Millot a occupé les loisirs que lui laisse la guerre à décrire *Pékin et ses palais en avril 1901* (Paris, Ernest Leroux, 1916, in-8 de 45 p. avec 16 photographies), mettant ainsi, pour quelque temps, le point final aux très intéressantes « excursions rapides en Chine » qu'il a racontées aux lecteurs du « Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise ». L'auteur, qui a fait de nombreux séjours en Extrême-Orient, est, non seulement un mathématicien distingué, mais encore un sinologue très estimé. Il était donc bien qualifié pour faire connaître un pays qui présente toujours tant de points restés mystérieux et aussi, pour critiquer, ce qu'il a fait avec infiniment de verve, l'exactitude de certaines descriptions, par trop fantaisistes, de Pierre Loti.

États-Unis. — Dans la série des cadres de classements que publie la Bibliothèque du Congrès à Washington, nous avons à signaler quatre fascicules nouveaux : *Library of Congress, Classification Class A : General works, polygraphy ; — class C : Auxiliary sciences of history ; — GR : Folklore ; GT : Manners and customs, completing Class G : Geography, Anthropology, Sports and Games ; — HF : Social groups : communities, class, races, completing class H : Social sciences* (Washington, Government printing office, 1915, in-4 de 63, 176, 43 et 24 p. — Prix : 0 fr. 50, 1 fr. 25, 0 fr. 25 et 0 fr. 25). La première série, avec les encyclopédies et ouvrages de référence, contient les index,

les périodiques, les annuaires et almanachs. La classe C, qui a été confiée successivement à diverses personnes, a été revue et préparée pour l'impression par M. Alfred F. W. Schmidt avec le concours de Miss M. W. Mac Nair. Elle comprend les divisions suivantes : Histoire de la civilisation ; Archéologie ; Diplomatique ; Archives ; Sigillographie ; Chronologie ; Numismatique ; Épigraphie ; Héraldique ; Généalogie ; Biographie. Les divisions G R et G T ont été préparées pour l'impression par M. George M. Churchill, et c'est à lui aussi que nous devons la classification de H T.

Nous avions signalé en son temps la liste publiée par la Bibliothèque du Congrès des thèses et dissertations doctorales américaines pour 1912. Voici la suite de cette publication en deux fascicules qui nous donnent un travail analogue pour les années 1913 et 1914, avec des suppléments pour l'année 1912 : *Library of Congress. A List of American doctoral dissertations printed in 1913* [*1914*] (Washington, Government printing office, 1914-1915, in-8 de 11, 33 et 157 p. 1 fr. 50 le fascicule). Les listes ont été dressées par M. Alida M. Stephens. Nous rappellerons qu'il s'agit des thèses, non pas soutenues, mais imprimées dans l'année en vue. Les listes sont dressées par ordre alphabétique des auteurs, mais elles sont complétées par un index alphabétique des matières, et par une liste des docteurs par Université. Les Universités dont l'activité est la plus grande au point de vue des thèses publiées sont celles de Columbia, puis de Chicago. Les thèses scientifiques sont les plus nombreuses. Cinq thèses en 1913, six en 1914, traitent de sujets français. Nous ne croyons pas inutile d'en donner la liste. Cru (R. L.). *Diderot as a disciple of English thought* (1913) ; Cushing (M. P.). *Baron d'Holbach, a study of eighteenth century radicalism in France* (1914) ; Farnsworth (W. O.). *Uncle and nephew in the old French chansons de geste* (1913) ; Fischer (W. P.). *The literary relations betwen La Fontaine and the « Astrée » of Honoré d'Urfé* (1913) ; Hopkins (A. B.). *The influence of Wace on the arthurian romances of Crestien de Troyes* (1913) ; Lamb (W. W.). *The Syntax of the Heptameron* (1914) ; Pfeiffer (L. B.). *The Uprising of June 20, 1792* (1913) ; Sait (H. M.). *The ethical implications of Bergsons philosophy* (1914, comme toutes les suivantes) ; Schenck (E. M.). *La part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de Victor Hugo jusqu'à la préface de Cromwell* ; Stoddard (T. L.). *The French revolution in San Domingo*; Terry (S. R.). *The financing of the hundred years war 1337-1360.*

Publications nouvelles. — *Les Élites sociales et le sacerdoce*, par H. Le Floch (in-8, Téqui). — *Introduction à l'union intime avec Dieu*, par le R. P. Dumas (in-12, Téqui). — *Avant et après la visite de Jésus*, par A. L. (petit in-16, Vitte). — *Pour Dieu, pour la Patrie, sermons, allocutions et discours*, par L. Poulin (in-12, J. de Gigord). — *En Pénitence chez les jésuites, correspondance d'un lycéen*, par P. Kerr (in-12, Téqui). — *Lettres de l'abbé H. Perreyve (1850-1865)*, (in-12, Téqui). — *Pensées choisies* de l'abbé H. Perreyve (in-32, Téqui). — *Pour l'Évangile et pour la France*, par J.-E. Roberty (in-12, Fischbacher). — *Avec le Christ à travers la tourmente, sermons d'un pasteur-brancardier* (in-12, Fischbacher). — *La Plainte et le Devoir*, par C. Bost, (in-16, Fischbacher). — *Pour le village. La Conservation de la classe paysanne* par G. de Montenach (in-8, Payot). — *Pour la vie moins chère*, par Mme H.-J. Brunhes et Mlle A.-M. Bernard (petit in-16, Vitte). — *Hygiène de l'estomac et des intestins*, par le Dr L. Bourget (petit in-12 cartonné, Payot). — *Le Typhus exanthématique*, par le Dr M. Jeanneret-Minkine (in-16, Payot). — *Quelques erreurs et tromperies de la science médicale moderne*, par le Dr Bourget (in-16, Payot). — *Les Conditions de la guerre moderne*, par le

général Bonnal (in-16, E. de Boccard). — *Comment on pouvait prévoir l'immobilisation des fronts dans la guerre moderne. L'Évolution de l'art militaire*, par É. Mayer (lieut-colonel Manceau) (in-16, Berger-Levrault). — *Cahiers d'un artiste*, par J.-E. Blanche. 2e série *(novembre 1914-juin 1915)* (in-18, Émile-Paul). — *Les Allemands et la Science*, par G. Petit et M. Leudet (in-16, Alcan). — *Foi en la France, poèmes du temps de guerre*, par H. Ghéon (in-18, Nouvelle Revue française). — *La France sauvée, poèmes de guerre*, par J. Hauser (in-8, Bloud et Gay). — *Strophes d'acier*, par M. Allou (in-12, Berger-Levrault). — *Hypotyposes*, par C.-A. Cantacuzène (in-16, Perrin). — *Chants de guerre de la Serbie, études, traductions, commentaires*, par L. d'Orfer (in-16, Payot). — *L'Impromptu du paquetage*, pièce en un acte, par M. Donnay (petit in-16, Crès). — *La Fin d'une Walkyrie*, par M. Delly (in-16 Plon-Nourrit). — *Les Centurions*, par J. Corail (in-18, Chapelot). — *Une Ame d'amante pendant la guerre, 1914*, par P. de Valrose (in-16, Perrin). — *La Vengeance du Kaiser. New-York bombardé*, par J. Bernard-Walker; trad. de T. de Wyzewa (in-16, Laffitte). — *Correspondance de Bossuet*, nouvelle édition sous le patronage de l'Académie française, par C. Urbain et E. Levesque. T. X. *(juin 1698-décembre 1698) (Les Grands Écrivains de la France* (in-8, Hachette). — *Lamartine orateur*, par L. Barthou (in-8, Hachette). — *Maîtres et amis disparus*, par G. Guéroult (in-18, Crès). — *Recueil de textes latins archaïques*, par A. Ernout (petit in-8, C. Klincksieck). — *Il Significato e il fine della Divina Commedia*, da F. Flamini. Parte I^a (Livorno, Giusti, in-12). — *Minoïde Mynas et ses missions en Orient (1840-1855)*, par H. Omont (in-4, Imp. nationale; C. Klincksieck). — *La Route des Dardanelles, visions d'Orient*, par E. Montier (in-16, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Entre saint Denis et saint Georges, esquisse de trois civilisations*, par F. M. Hueffer; trad. de l'anglais par M. Butts (in-16, Payot). — *La Guerre de 1914, notes au jour le jour par un neutre (1er août 1914-30 juin 1915)*, par J. Debrit, 3 vol. in-18 Crès). — *Journal d'une Parisienne pendant la guerre, 1914-1915*, par la bonne J. Michaux (in-16, Perrin). — *La Guerre en Artois*, par Mgr Lobbedey (in-12, Téqui). — *Avec Charles Péguy. De la Lorraine à la Marne, août-septembre 1914*, par V. Boudon (in-16, Hachette). — *Le Drame de Senlis, journal d'un témoin. Avant, pendant, après (août-décembre 1914)*, par le baron A. de Maricourt (in-16, Bloud et Gay). — *Carnet de route (août 1914-janvier 1915)*, par J. Roujon (in-16, Plon-Nourrit). — *La Bataille dans la forêt (Argonne 1915)*, par J. Léry (in-16, Hachette). — *Le Carnet d'un chasseur à pied*, recueilli par son père G. Beaune (in-12, Larousse). — *Carnet de route d'un officier d'alpins*. 2e série. *Octobre-novembre 1914. En Argonne, sur l'Yser, en Artois* (in-8, Berger-Levrault). — *Feuilles de route d'un mobilisé*, par S. Lauzanne (in-16, Payot). — *Bourguignottes et Pompons rouges*, par C. Le Goffic (in-16, Crès). — *Dans la bataille, scènes de guerre*, par R. Gaëll (in-12, Niort, Boulord). — *Voyages au Front. De Dunkerque à Belfort*, par É. Wharton (in-16, Plon-Nourrit). — *A tire d'ailes, carnet de vol d'un aviateur et Souvenirs d'un prisonnier*, par R. de la Frégeolière (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Tribulations d'un auxiliaire*, par P. Coutras (in-12, Lethielleux). — *Le Prêtre aumonier, brancardier, infirmier. Memento de vie intérieure et d'action sacerdotale*, par Dom Hébrard (in-12, Beauchesne). — *Le Carnet d'un témoin*, par N. Roger. *Le Train des grands blessés*. H. *A travers la France* (in-8, Attinger). — *Journal d'une infirmière d'Arras*, par Mme E. Colombel (in-12, Bloud et Gay). — *Blessé, captif, délivré!* par H. de Larmandie (in-16, Bloud et Gay). — *Les Étapes et l'évasion d'un prisonnier civil en Allemagne*, par J. F. Batteler (in-12, Attinger).

— *Aux Clartés de la Grande Guerre*, par l'abbé B. Morçay (in-12, Bloud et Gay). — *Pages de gloire, d'amour et de mort. Guerre de 1914-1916*, par A. Dollé (in-18, Berger-Levrault). — *Nos Petits pendant la guerre et nos grands*, par É. Dautrin (in-16, Plon-Nourrit). — *Guerre de 1914. Un Coin de province à l'arrière. Lettres de Yoyo à son soldat*, par C. Mancey (in-12, Lethielleux). — *La Parisienne et la Guerre*, par M. Donnay (petit in-16, Crès). — *La Ville envahie*, par P. de Saint-Maurice (in-16, Perrin). — *L'Instruction publique et la Guerre*, par A. Sarraut (in-12, Didier). — *La Jeunesse scolaire de France et la Guerre*, par Mme Hollebecque (in-12, Didier). — *La plus Grande France. La Tâche prochaine*, par Probus (in-18, Colin). — *L'Expédition des Dardanelles*, par C. Stiénon (petit in-8, Chapelot). — *L'Heure du droit. France, Belgique, Serbie*, par L. Barthou (petit in-16, Crès). — *La Nuit du 2 au 3 août 1914 au ministère des affaires étrangères de Belgique*, par A. de Bassompierre (in-8, Perrin). — *La Belgique envahie*, par R. de Marès (in-16, Crès). — *L'Agonie de Dixmude, épisodes de la bataille de l'Yser*, par L. Bocquet et E. Hosten (in-18, Tallandier). — *Dans la Belgique envahie. Parmi les blessés allemands (août-décembre 1914)*, par J. Boubée (in-16, Plon-Nourrit). — *Parmi les cendres. La Belgique dévastée*, par E. Verhaeren (petit, in-16, Crès). — *Comment les Belges résistent à la domination allemande*, par J. Massart (in-8, Payot). — *La Crisi italiana, 1914-1915*, da F. Coppola (in-12, Roma, « L'Italiana »). — *De l'autre côté des Alpes. Sur le Front italien*, par G. Faure (in-16, Plon-Nourrit). — *Italiani e Slavi nel l'Adriatico*, da A. Tamaro (Roma, Athenaeum, petit in-8). — *Russie et Démocratie. La Pieuvre allemande en Russie*, par G. de Wesselitsky; trad. de l'anglais par M. de Vaux Phalipau (in-12, Lethielleux). — *Une Victime du pangermanisme. L'Arménie martyre*, par l'abbé E. Griselle (in-12, Bloud et Gay). — *La Suppression des Arméniens. Méthode allemande, travail turc*, par R. Pinon (in-16, Perrin). — *Le Général Galliéni*, par J. Cladel (in-8 carré, Berger-Levrault). — *Un Officier français. René Marteau*, par le capitaine Massoutié (in-12, Téqui). — *Une Ame de saint. Hubert de la Neuville, lieutenant d'infanterie, tué à l'ennemi le 28 septembre 1915*, par l'abbé J. Poirier (in-12, Téqui). — *Le Chef catholique et français*, par Dom Hébrard (in-12, Beauchesne). — *Le Général Skobeleff*, par Mme J. Adam (in-8 carré, Berger-Levrault). — *Sur un tambour*, par M. Boulenger (petit in-16, Crès). — *Les Vertus triomphantes*, par C. Larronde (in-12, Larousse). — *Pour le renouveau. Expiation. Conversion. Rédemption. Méditations d'un isolé 1915-1916*, par le Cte de Chabrol (in-16, Perrin). — *L'Espionnage allemand en France (1914-1916)* (in-12, Téqui). — *La Mentalité allemande et la Guerre*, par P. Gaultier (in-8, Alcan). — *Germanophilie*, par C. Saint-Saëns (in-18, Dorbon aîné). — *Les Anciens Peuples de l'Europe*, par G. Dottin (in-8 cartonné, C. Klincksieck). — *Histoire générale de l'Église*, par F. Mourret. IV. *La Chrétienté (du xe au xive siècle)* (gr. in-8, Bloud et Gay). — *Lectures on the history of the papal chancery down to the time of Innocent III*, by R. L. Poole (in-8 cartonné, Cambridge, at the University Press). — *Histoire de saint Louis de Gonzague*, par J.-M.-S. Daurignac (in-12, Téqui). — *Recueil des actes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, concernant les provinces françaises et les affaires de France*, œuvre posthume de L. Delisle, revue et publiée par É. Berger. T. Ier (in-4, Imp. nationale; C. Klincksieck). — *Recueil des actes de Philippe-Auguste, roi de France*, publié sous la direction de É. Berger, par H.-F. Delaborde. T. Ier. *Années du règne I à XV (1er novembre 1179-31 octobre 1194)* (in-4, Imp. nationale; C. Klincksieck). — *France*, par C. Nyrop; trad. du danois par J. de Coussanges (in 12,

Larousse). — *Luttes de l'Église et luttes de la patrie (août 1914-décembre 1915)* (in-8, Beauchesne). — *La Guerre économique dans nos colonies*, par P. Perreau-Pradier et M. Besson (in-16, Alcan). — *Choses de l'Indochine contemporaine*, par M. Rondet-Saint (in-16, Plon-Nourrit). — *La Turquie et le Protectorat français en Tunisie (1881-1913)*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone ; Gamber). — *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris (1395-1516)*, publiés avec une Introduction et des notes par le Dr E. Wickersheimer (in-4, Leroux). — *La Vie temporelle des communautés de femmes à Rennes au* XVII[e] *et au* XVIII[e] *siècle*, par B. Pocquet du Haut-Jussé (in-8, Champion). — *Les Vicissitudes du domaine congéable en Basse-Bretagne à l'époque de la Révolution*, documents publiés par L. Dubreuil. T. I[er] (gr. in-8, Leroux). — *Le Livre de l'espérance*, par D. Melegari (in-16, Payot). — *Notre Avenir*, par V. Cambon (in-16, Payot). — *Pouillés de la province de Trèves*, publiés par A. Longnon et l'abbé V. Carrière (in-4, Imp. nationale ; C. Klincksieck). — *Les Allemands par eux-mêmes. Anthologie*, par H. Clouard (in-12, Larousse). — *La Yougoslavie*, par R. de Lanux (in-18, Payot). — *Madame de Staël et la Suisse, étude biographique et littéraire*, par P. Kohler (gr. in-8, Payot). — *Une Carrière sociale. Gaston Le Hardy (1833-1911)*, par A. Loth (in-8, Tolra et Simonet).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau, Luçon.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. Marius Sepet.

Membres : MM. le baron Angot des Rotours ; le comte C. de Baissac ; E.-G. Ledos ; le chanoine Pisani.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion paraît tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

...868-1915 sont en vente, et forment CENT-TRENTE-CINQ volumes gr. in-8 du ... chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

...ollection complète existe encore. — **Prix : 800 fr.**

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Socié... Bibliographique.

La Société Bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire, qui, en outre, fait à la Sociét... un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doi...
Saint-Simon (boulevard Sain...